



Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM



Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Google Livres

Pray
James Sturgis Pray,
Cambridge, Mass.

G.-E. LESSING

NATHAN LE SAGE

TRADUIT

PAR

HERMANN HIRSCH

PRÉFACE

PAR

FRANÇOIS FAVRE

Introlle, nam et heic Dii sunt:
(Apud GELLIVM)



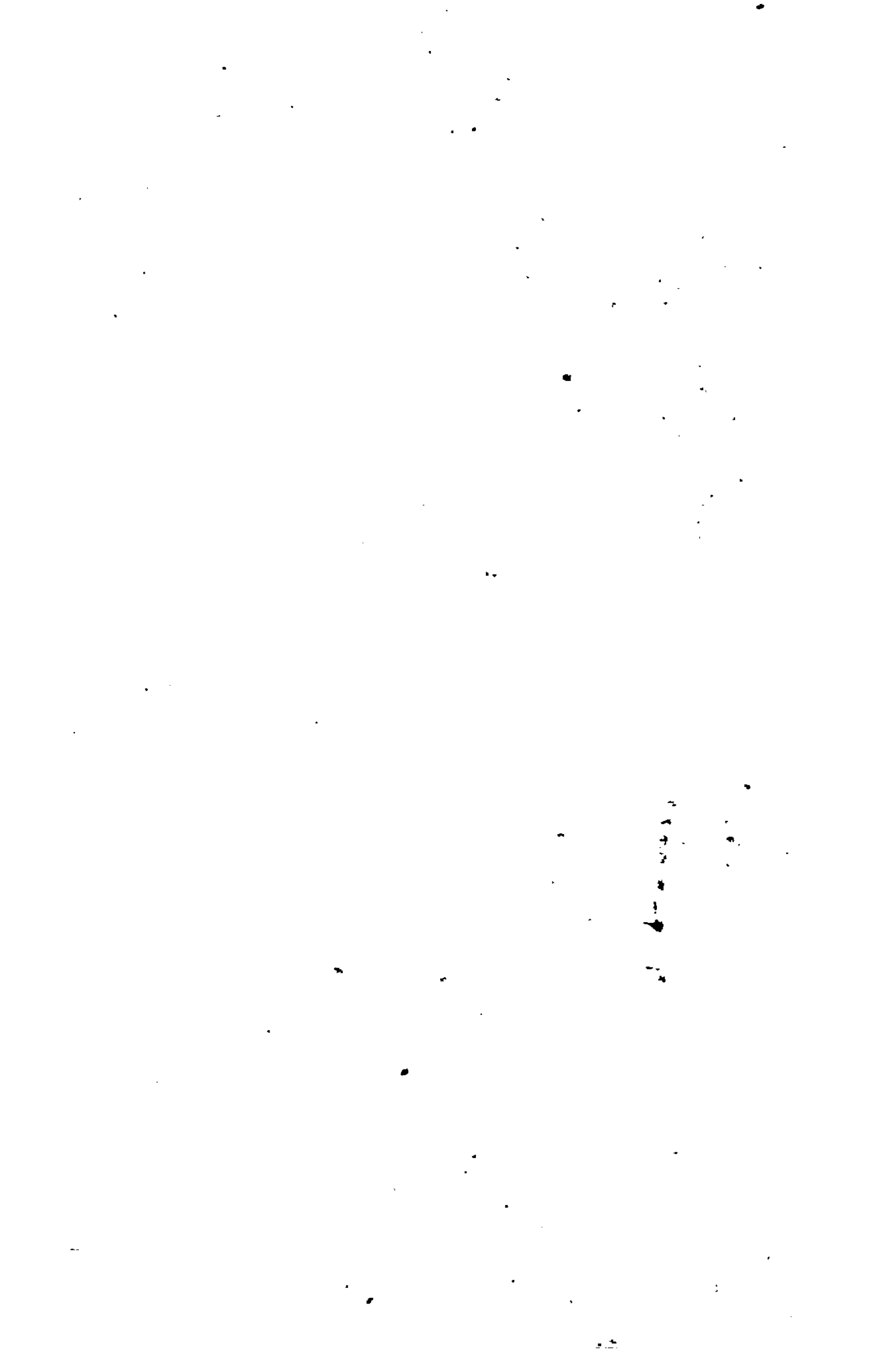
PARIS

E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR

Palais-Royal, galerie d'Orléans, 13 et 17

LEIPZIG, CHEZ ALPHONSE DURR

1862



NATHAN LE SAGE

Poème dramatique en cinq Actes

13,539 — Abbeville, imp. R. Housse.

7

G.-E. LESSING

NATHAN LE SAGE

TRADUIT

PAR

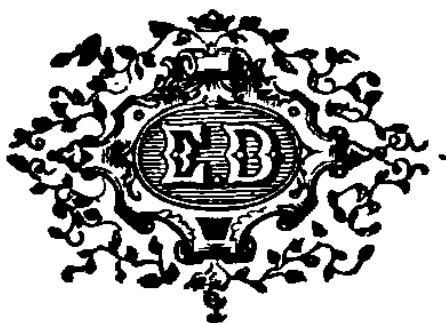
HERMANN HIRSCH

PRÉFACE

PAR

FRANÇOIS FAVRE

Introlle, nam et heic Dii sunt
(Apud GELLIVM.)



PARIS

E. DENTU, LIBRAIRE-EDITEUR

Palais-Royal, galerie d'Orléans, 13 et 17

LEIPZIG, CHEZ ALPHONSE DURR

1862

Tous droits réservés.

✓ 47 555.21.14

HARVARD COLLEGE LIBRARY

GIFT OF

JAMES STURGIS PRAY

AUG 15 1928

±

PRÉFACE

J'aime la Philosophie qui relève
l'humanité.

DIDEROT.

On ne se propose pas, dans cette préface, une critique ou une analyse, même superficielle, des ouvrages de Lessing, une étude sur le philosophe ou sur l'écrivain ; on cherche seulement à établir l'opportunité de la publication offerte aux lecteurs français, de l'un des chefs-d'œuvre de la littérature allemande, de l'un des travaux qui honorent le plus l'esprit humain.

I

Lessing a vécu dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, et, sans vouloir établir de similitude trop étroite, il y a lieu d'espérer que la fin du siècle présent ne sera pas sans analogie avec l'époque, à jamais glorieuse, qui a donné Lessing, Herder, Wieland, Schiller et Goethe, à l'Allemagne, Voltaire, Diderot, Rousseau et toute la radieuse pléiade des Encyclopédistes, à la France. Les grands hommes, les grands écrivains, les grands philosophes sont plus rares ; la race des géants semble éteinte, mais la moyenne des intelligences s'est accrue ; les lecteurs et les penseurs se sont multipliés ; le sol fertilisé par le génie et le libre essor de la pensée, promet partout une récolte abondante, et ceux qui naissent à cette heure recueilleront les fruits de tant d'efforts. Ils achèveront l'œuvre de régénération que nos pères ont entreprise ; ils se relieront à eux et à nous par un même dévouement à un labeur commun ; comme ceux qui ont préparé la terre, qui l'ontensemencée et qui l'ont plantée, comme nous qui avons conservé, soigné, défendu et sauvé les récoltes, ils viendront, à leur tour, pour faire la moisson, pour fouler les grappes et nouer

les gerbes. Alors naîtra, peut-être, un autre ordre d'idées, lorsque le laborieux enfantement de la société moderne, issue de la philosophie et de la Révolution, sera enfin achevé; lorsque le droit nouveau, déjà affirmé, aura été acclamé; lorsque le monde aura retrouvé sa voie, qui semble aujourd'hui perdue. Mais jusque-là nous vivrons de la même vie morale que nos pères, en proie aux mêmes aspirations, aux mêmes désirs, aux mêmes passions, combattant les mêmes adversaires, en butte aux mêmes ennemis.

Malgré l'apathie du grand nombre, et l'indifférence plus apparente que réelle de la foule pour les choses de la conscience et de l'esprit, le travail de transformation et de régénération se continue au milieu des obstacles. On le reconnaît facilement à plusieurs indices : à cette apathie elle-même que nous venons de signaler, et qui n'est qu'un temps de repos entre les enthousiasmes des premiers jours de la lutte et les efforts plus vigoureux et plus réfléchis qui doivent y mettre fin ; dans un espace de temps plus limité, toutes les phases premières de ce long combat se sont présentées de nouveau, et ont reparu ou reparaissent presque identiques, mais plus rapides ; les adversaires se sont mesurés, ont essayé leurs forces et se sont comptés ; les recherches sur les causes de cet antagonisme ont été plus nombreuses des deux parts, et on a vu remettre au jour bien des griefs oubliés. Mais la discussion a revêtu une autre forme, qui fait pressentir sa fin, tout en restant la même

quant au fond. Dans la mêlée philosophique et religieuse qui précède la Révolution, le combat est furieux, sans ménagement et sans merci ; on ne voit, on ne peut voir que l'ennemi qu'il s'agit de terrasser ; et il devait en être ainsi dans les premiers moments, et aussi longtemps que le résultat de la lutte demeurerait incertain. Il n'y a plus de doute aujourd'hui ; la victoire morale est achevée ; elle est acceptée par toutes les intelligences saines et non prévenues ; l'idée poursuit lentement mais avec certitude sa marche triomphale, malgré les contradictions et les démentis de quelques faits contemporains. Les violences extérieures sont donc apaisées ; quel que soit le talent avec lequel elles se sont produites ou tentent encore de se produire, elles ne rencontrent plus qu'un sentiment de curiosité passagère, bientôt après l'indifférence et l'oubli : et c'est surtout parmi les hommes de progrès que la polémique doit revêtir, de nos jours, pour être écoutée et entendue, la sérénité philosophique et la modération qui sont la sauvegarde de sa dignité et la garantie de son succès.

Au milieu des combattants à outrance du XVIII^e siècle, Lessing apparaît comme un précurseur des temps plus calmes qui vont suivre. Le premier, il affirme la théorie du progrès, dans son livre de *l'Éducation du genre humain*, et, dans *Nathan le Sage*, on retrouve, non-seulement toutes les prémisses de la sagesse moderne, mais, avec les enseignements de la raison la plus élevée, une bienveillance inalté-

nable et réellement philosophique, dégagée de tout sentiment égoïste et superstitieux, de tout orgueil, de toute haine de race, de caste, ou de secte.

II

Le drame de *Nathan le Sage* fut publié en 1779, et les thèses les plus hardies pour le temps, mêlées à l'œuvre littéraire par le philosophe, ne paraissent plus que des banalités aux hommes de nos jours, affranchis par la Révolution. Elles empruntent, cependant, aux événements de ces dernières années, un caractère essentiel d'actualité, et elles pourraient, sur plusieurs points, servir de règle et de méthode dans les discussions religieuses qui s'élèvent chaque jour.

Les créations, comme les leçons du génie, ont ce double caractère, qu'elles peuvent être facilement saisies par toutes les intelligences et qu'elles sont immortelles ; aussi les personnages de Lessing ont-ils survécu, comme ses enseignements, à la société au milieu de laquelle leur auteur les a conçus et mis en lumière. Le sultan Saladin est resté comme un type idéal et qu'on ne reverra plus, de même que Récha, bien vite remontée au pays des rêves ; mais

le patriarche est plus puissant, plus brillant, plus honoré que jamais ; le bon frère, le bon peuple, a conservé ses croyances naïves et sincères, et sa grande bienveillance, la même pour le juif et pour le musulman que pour le chrétien, ne tardera pas à l'amener à ce doute philosophique qui est le commencement de la sagesse ; Daja n'a rien perdu de ses superstitions et de ses terribles scrupules ; le Templier a changé d'habit et peut-être de religion ; il est toujours un peu sceptique, très-susceptible, et compromettrait les meilleures causes, par sa soupçonneuse impatience ; Nathan n'a plus ses grandes et fabuleuses richesses, mais la tradition de sa sagesse s'est heureusement conservée, et elle peut être offerte en exemple, non-seulement aux fanatiques successeurs du Patriarche, mais encore aux esprits relativement plus éclairés, qu'un aveuglement partiel égare dans le domaine de la métaphysique, à la recherche de dogmatiques et de théogonies nouvelles.

C'est pour ces derniers, surtout, que certaines parties de ce drame paraissent écrites. Les fanatiques et les persécuteurs sont condamnés ; ils ne figurent que l'ignorance et la mort ; mais les nouveaux croyants se présentent sous un autre aspect. Ils s'avancent confiants dans l'avenir, cherchant à le lier au passé par une chaîne idéale, par cet accord impossible, vainement rêvé, vainement tenté, de la raison et de la foi ; avides de pénétrer des mystères dont la connaissance échappe à notre nature, et trop

prompts à les révéler aux hommes. Plus hardis que Saladin, ils n'hésitent pas à rendre le jugement millénaire, et pensent avoir retrouvé la « bague perdue ». C'est trop présumer d'eux-mêmes, sans doute ; et cependant, malgré les égarements et les témérités de leurs affirmations, les temps sont tels qu'on ne peut s'empêcher de les louer, sinon de les suivre, et qu'on est tenté d'applaudir à des efforts, dont les résultats incertains donnent, malgré tout, la mesure d'une valeur réelle. Ils prennent place, mais non pas comme ils l'entendent, parmi les prophètes chargés d'annoncer au monde l'avènement des âges nouveaux ; ils voient, comme nous, la raison humaine sortie triomphante d'une lutte tant de fois séculaire, mais le ciel vide les effraie, et ils s'inquiètent de le repeupler de manière à n'effrayer personne ; à n'offenser ni la science ni la raison, à garantir l'ordre, la liberté et le progrès, à ménager tous les scrupules, à satisfaire toutes les consciences, sans s'écarter du possible, en réunissant toutes les probabilités que le raisonnement peut leur fournir, — mais sans rien ajouter, malheureusement, aux certitudes et aux réalités antérieures.

III

La philosophie, comme la littérature de Lessing, sont de celles qui relèvent l'homme, qui l'arrachent, par l'enseignement et par le spectacle des vertus humaines, aux vulgaires et basses passions, sans l'entraîner dans des régions inaccessibles à son entendement. Opposées au double courant littéraire, qui tend parallèlement à l'abaissement des caractères et à la corruption des intelligences, les vigoureuses et saines leçons du philosophe allemand ne peuvent qu'exercer une salubre influence sur les esprits troublés et indécis des hommes de notre génération.

Les théories sur la littérature et sur l'art, si nombreuses et si incomplètes, se réduisent à l'énonciation de la maxime placée en tête de cette préface, et empruntée à Diderot : suivant que l'art ou la littérature relèvent ou abaissent l'humanité, le littérateur et l'artiste ont mérité la louange ou le blâme. Ce que Diderot a dit, avec tant de raison, de la philosophie, est vrai pour toutes les manifestations de l'esprit humain. La littérature et l'art qui nuisent, par le spectacle des difformités et des vices, par cette folie

du laid, du vulgaire et du malsain, dont certaines intelligences semblent possédées, au développement, à l'épanouissement physique et moral de l'homme ; la philosophie qui le conduit, par les entraînements d'une doctrine erronée, à l'oubli de sa dignité, à l'abdication ou à l'amoindrissement de sa liberté, quel que soit le génie qui les ait conçus, se produisent toujours à la honte et au grand dommage de notre espèce, jamais à sa gloire ou à son profit. L'esprit et le talent ne sauvent ni de l'infamie, ni de la bassesse, et lorsqu'ils s'emploient à exalter les difformités morales ou physiques, à rabaisser la beauté ou la vertu, ils doivent être traités sans pitié, et condamnés sans rémission ; non par des lois et des peines criminelles, non par des tribunaux spéciaux et des magistrats attitrés, mais par l'opinion éclairée et souveraine.

Les écrivains, trop nombreux, qui se sont imposé la tâche d'écrire ou de rimer pour ne rien dire, ont coutume de répéter qu'il est absurde de présenter un roman ou une œuvre dramatique, comme un argument à l'appui d'une thèse philosophique, religieuse, morale ou politique. Le contraire serait certainement beaucoup plus vrai, et l'on aurait peine à comprendre une production littéraire sans rapports avec la politique, la philosophie, la morale ou la religion, si quelques exemples de ces débauches intellectuelles ne venaient attester, hélas ! que l'esprit de l'homme a moins d'horreur du vide que la nature. Mais en accordant aux théoriciens de l'art

pour l'art, malgré *Tartuffe* et *Figaro*, malgré *Candide*, *Werther*, *Adolphe*, *René*, malgré *Faust*, *Egmont*, *Tell* et *Don Carlos*, qu'un roman, un drame, une comédie ne prouvent rien pour ou contre tel ou tel système religieux, philosophique ou politique, il n'en serait pas moins vrai que le drame, la comédie, ou le roman qui n'ont pas pour but direct ou indirect, éloigné ou prochain, l'exposition d'une critique ou d'une théorie philosophique, religieuse, politique, morale, sont des œuvres incomplètes, des productions monstrueuses, sans forme et sans figure, impossibles à définir et à classer.

Une œuvre plastique, quelle que soit d'ailleurs la simplicité du sujet, doit satisfaire aux conditions essentielles de toute œuvre d'art, qui sont de s'emparer, par les sens, de l'esprit du spectateur, et d'y faire pénétrer, sans efforts, les notions du beau, par la représentation idéalisée de la figure humaine ou des scènes variées de la nature. Il existe un idéal du laid, comme un idéal du beau, le premier beaucoup plus commun que l'autre et beaucoup plus éloigné du vrai et du réel, malgré le titre usurpé de réaliste dont il s'est paré dans ces derniers temps, mais agissant tous deux, dans des proportions diverses, le laid plus que le beau, sur la foule ignorante ou inattentive. Or, l'homme étant pénétré, même à son insu, d'un instinct imitateur, et aimant à se modeler sur ses propres créations, il arrive qu'il devient beau, gracieux, honnête, laid, difforme, pervers ou méchant, suivant les milieux dans lesquels il vit ;

qu'il s'élève ou qu'il s'abaisse sous l'influence des créations artistiques, littéraires, philosophiques, œuvres de son génie ou de ses mains.

Ainsi l'influence directe de l'art et de la littérature sur les mœurs ne saurait être douteuse. Qui ne sait qu'un des plus grands romanciers de ce temps a rempli le monde des fils de ses œuvres, imitateurs serviles des personnages créés par l'imagination plus que par l'observation de l'écrivain? Triste postérité, que son auteur n'avait pas prévue, et bien faite pour effrayer les continuateurs de Balzac, ceux-là du moins qui s'inquiètent du résultat moral de leurs écrits.

La forme soi-disant réaliste, paraît, du reste, épuisée; le vice a été décrit sous tous ses aspects, l'analyse et le détail matériel ont atteint les extrêmes limites de l'infiniment petit; madame Bovary a trouvé son Homère, comme madame Marneffe, comme Fanny, comme tant d'autres qu'on n'ose pas nommer; pourquoi ne pas revenir aux anciens errements, et se rappeler que les vieux rhapsodes ne dédaignaient pas, quelquefois, de chanter l'héroïsme et la vertu?

FRANÇOIS FAVRE.

NOTICE SUR G.-E. LESSING

Gotthold-Ephraïm Lessing est né à Camentz, dans la Lusace (Saxe), en 1729. Son père y était prédicateur et avait la renommée d'un homme studieux et savant. Sous sa direction, le jeune Lessing prit de bonne heure le goût de l'étude, et ses biographes racontent qu'à l'âge de cinq ans, un peintre ayant voulu faire son portrait, en plaçant à côté de lui un oiseau dans une cage, il s'y opposa et réussit à se faire représenter « avec un grand tas de livres. » Il commença son éducation à Meissen, et entra en 1746, à l'Université de Leipzig, où il acheva ses études, et où il écrivit, pour la scène de cette ville, sa première comédie intitulée *Damon la vieille Fille*, qui fut jouée avec succès.

Ayant été appelé à Wittemberg, comme professeur, il y resta peu de temps, et vint bientôt habiter Berlin, où il se lia d'amitié avec le célèbre Mendelssohn et avec Nicolaï. Pendant la première année de son séjour dans cette ville (1753), il publia un recueil de *Fables* qui sont devenues classiques, et il devint l'un des principaux

rédacteurs de *la Gazette de Voss*. Après le grand succès de sa tragédie *Miss Sara Sampson*, il retourna à Leipzig, sa patrie d'adoption, où il s'occupa principalement de l'édition de la *Bibliothèque des Belles-Lettres*.

Les événements de la guerre de Sept-Ans, le forcèrent à changer de résidence ; il revint alors à Berlin, où il publia les *Lettres sur la Littérature*, ouvrage qui produisit une profonde sensation et qui eut une grande influence sur le mouvement littéraire de l'Allemagne à cette époque. En 1760, ayant été élu membre de l'Académie des Sciences, il devint, peu de temps après, secrétaire du gouverneur de Breslau. Il passa près de cinq années dans cet emploi, occupé de tout autres soins que de ses études et de ses publications littéraires et artistiques ; mais abandonnant enfin cette vie qui n'était pas faite pour lui, il donna sa démission, et bientôt après, en 1765, il publia, à Berlin, le *Laocoon* ou traité des *Limites de la Peinture et de la Poésie*, ouvrage d'esthétique, traduit par Vanderbourg en 1802, et dans lequel l'archéologue et l'antiquaire trouvent un sujet inépuisable d'études, et les enseignements artistiques les plus élevés. Sa comédie, *Minna de Barnhelm*, fut représentée à Berlin, en 1767, et, la même année, il fut appelé à Hambourg pour y prendre la direction du théâtre. Il composa, à cette occasion, et pour aider à la régénération de l'art dramatique, la *Dramaturgie*, qui lui attira de si violentes inimitiés, qu'il fut bientôt contraint de quitter la ville et d'abandonner son emploi. Dans le même temps, il engageait une lutte littéraire avec le conseiller Klotz, de Hall ; lutte devenue célèbre et qui donna lieu à la publication des *Lettres archéologiques* (titre qui doit être pris dans un sens ironique et figuré).

Après avoir essayé d'une entreprise de librairie qui ne

lui réussit pas, il accepta l'emploi de bibliothécaire ducal à Wolfenbuttel, et passa dans cette résidence les jours les plus heureux et les plus tranquilles de sa vie. Il publia, dans cette ville, des dialogues moraux intitulés *Ernest et Falk*, et une édition de ses travaux les moins importants.

En 1772, il fit paraître sa tragédie d'*Emilia Galotti*, qui fut représentée, pour la première fois, sur la scène de Brunswick, où elle obtint un très-grand succès. Ses *Recueils de littérature et d'histoire tirés des trésors de la bibliothèque ducale*, et son *Essai sur l'âge de la Peinture à l'huile*, furent publiés à la même époque.

Des études assidues et continuelles avaient profondément altéré la santé de Lessing, son humeur devenait de plus en plus sombre et mélancolique. Aussi refusa-t-il les offres avantageuses qui lui vinrent alors de divers côtés, et il préféra réaliser l'ardent désir qu'il avait, depuis longtemps, de voir l'Italie, en accompagnant, dans son voyage, le duc Léopold de Brunswick. Ils partirent ensemble, au printemps de 1775, et déjà, vers la fin de la même année ils étaient de retour, sans que la santé de Lessing se fût améliorée, le mal ayant déjà fait de trop grands progrès.

Vers 1777 parurent les *Fragments de Wolfenbuttel*, qui attaquaient d'une façon très-vive et très-mordante le dogme chrétien, et qu'on attribua à Lessing, quoiqu'il n'en fût que l'éditeur. Pour répondre aux attaques des théologiens allemands que cette publication avait mis dans un grand émoi, il défendit les *Fragments* comme son œuvre propre.

Les contrariétés que lui suscita cette lutte contre des ennemis implacables, et la mort de sa femme, qu'il eut le malheur de perdre, au moment où elle venait de le

rendre père, achevèrent de ruiner sa santé et d'assombrir son esprit.

Une lettre, qu'il écrivit le 3 janvier 1778, à un ami intime, dépeint bien la profonde tristesse ainsi que l'amertume de son âme, et nous n'avons pu résister au désir de la citer ici, malgré le cadre nécessairement restreint de cette notice.

« Je saisis le moment, écrit-il à son ami, où ma femme
« est sans connaissance pour vous remercier de l'intérêt
« que vous me témoignez. Ma joie a été bien courte ! Je
« n'aurais cependant pas voulu le perdre, ce fils, il avait
« tant d'esprit ! Tant d'esprit ! ne croyez pas que le peu
« d'heures de ma paternité m'aient déjà rendu fou ! Je
« sais ce que je dis. N'est-ce pas une marque d'esprit,
« qu'il a fallu le traîner en ce monde avec des forceps,
« et qu'il s'est si promptement aperçu de ce qu'était cette
« fange où il devait entrer ? N'est-ce pas une preuve
« d'esprit qu'il saisit la première occasion pour s'en
« aller ? — Il est vrai que le fils m'arrache la mère ! car
« il y a peu d'espoir que je la garde. — J'ai voulu, pour
« une fois, être aussi heureux que les autres hommes,
« mais cela m'a mal réussi. »

Dès ce moment, il vécut triste et malheureux. La fin de sa vie fut marquée, cependant, par l'apparition de ses deux œuvres principales, le drame de *Nathan le Sage* et *l'Éducation du genre humain*.

Lessing mourut subitement le soir du 15 février 1781. Il n'était âgé que de cinquante-trois ans.

Le drame poétique de Lessing, son chef-d'œuvre, dont nous publions la traduction, est écrit en vers blancs. Nous nous sommes efforcé de nous tenir aussi près que possible de l'original, et de conserver le charme particulier du style, à la fois simple, naïf et élevé du grand

poète qui fut le véritable initiateur de cette glorieuse période de la littérature allemande, arrivée à son apogée avec Schiller et avec Goethe.

Les œuvres complètes de Lessing ont été publiées à Berlin, en 30 volumes in-8°, 1771-94 ; une autre édition, de Leipzig, a paru en 1841, en 10 volumes in-18 ; la meilleure édition, suivant Brunet, est celle de 1853 57, en 13 volumes in-8° ; le tome XI, en 2 parties.

Outre le *Laocoon*, traduit par Vanderbourg, la *Dramaturgie* traduite par Mercier et Junker, en 1785, et *l'Éducation du genre humain*, traduite par Eugène Rodrigues, en 1832, quelques-unes des pièces de Lessing ont paru dans *les Chefs-d'Œuvres des théâtres étrangers*. (Paris 1822.)

PERSONNAGES

Le sultan SALADIN.

SITTAH, sa sœur.

NATHAN, riche juif de Jérusalem.

RÉCHA, sa fille adoptive

DAJA, chrétienne, habitant la maison du juif,
comme dame de compagnie de Récha.

Un jeune TEMPLIER.

Un DERVIS.

Le PATRIARCHE de Jérusalem.

Un FRÈRE CONVERS.

Un ÉMIR. — Quelques MAMELOUKS du Sultan

(La scène est à Jérusalem.)

NATHAN LE SAGE

Drame en cinq Actes

(Introduite, nam et heic Dis sunt!
Apud GELLIVM.

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

(Galerie dans la maison de Nathan.)

NATHAN, arrivant de voyage. DAJA, allant à sa rencontre.

DAJA

C'est lui ! Nathan ! Mille grâces à Dieu, que vous soyez enfin revenu !

NATHAN

Oui, Daja, grâce à Dieu ! mais pourquoi dites-vous *enfin* ? Devais-je donc revenir plus tôt, et l'aurais-je pu ? La distance de Babylone à Jérusalem, par les détours que j'ai dû faire, est, au moins, de deux cents lieues ; et encaisser l'argent qui nous est dû n'est pas une affaire expéditive.

DAJA

O Nathan, comme vous auriez pu devenir misérable pendant votre absence ! Votre maison...

NATHAN

Elle a brûlé, je l'ai déjà appris. Plaise à Dieu que ce soit là le seul malheur qu'il me reste à apprendre !

DAJA

Il s'en est peu fallu qu'elle ne fût détruite de fond en comble.

NATHAN

En ce cas, Daja, nous en eussions fait construire une nouvelle et plus commode !

DAJA

C'est vrai ! mais Récha a failli périr au milieu des flammes.

NATHAN

Périr dans les flammes ! Qui ? Ma Récha ? Elle ? On ne m'a point dit cela ! Ah ! alors, qu'aurais-je fait d'une maison ? Elle a failli périr, dis-tu ? Peut-être est-elle morte ? Parle donc ! dis le mot, et tue-moi sans me torturer plus longtemps. — Ah ! elle est perdue !...

DAJA

S'il en était ainsi serait-ce moi qui vous porterais cette nouvelle ?

NATHAN

Pourquoi donc m'effraies-tu ainsi ? O ma chère Récha ! ma Récha !

DAJA

La *vôtre* ? votre Récha ?

NATHAN

Ah ! si jamais j'étais forcé de me déshabituer de l'appeler *mon* enfant !

DAJA

Tout ce que vous possédez est-il *vôtre* également ?

NATHAN

Rien ne l'est en vertu d'un droit plus sacré ! Tout ce que je possède me vient de la nature, de la fortune. Cette propriété-là, seule, je la dois à la vertu.

DAJA

Combien vous me faites payer cher votre bonté, Nathan ! si, toutefois, votre bonté, avec de telles intentions, peut encore s'appeler bonté !

NATHAN

De telles intentions ? lesquelles ?

DAJA

Ma conscience...

NATHAN

Daja, avant tout, laisse-moi te raconter...

DAJA

Ma conscience, dis-je...

NATHAN

Quelle belle étoffe j'ai achetée pour toi à Babylone, si riche, et d'un goût !... Je n'en ai guère apporté de plus belle pour Récha.

DAJA

A quoi bon ? Car, il faut que je le déclare, ma conscience ne veut plus se laisser endormir.

NATHAN

Et il me tarde bien de voir comment tu recevras les bracelets, les boucles d'oreille, la bague et la chaîne que j'ai choisis pour toi à Damas.

DAJA

Vous voilà bien ! Pourvu que vous puissiez faire des cadeaux !...

NATHAN

Accepte du même cœur que je te donne, et tais-toi !

DAJA

Me taire ? Qui donc peut douter que vous êtes l'honnêteté, la générosité en personne ? Et pourtant...

NATHAN

Pourtant, je ne suis qu'un Juif ; c'est là ce que tu veux dire ?

DAJA

Vous savez mieux que moi ce que je veux dire.

NATHAN

Alors tu n'auras qu'à te taire.

DAJA

Je me tais ! mais vous répondrez devant Dieu de tout ce qui se fait de répréhensible ici ; je ne puis ni l'empêcher, ni rien y changer.

NATHAN

J'en réponds, moi. Mais où reste-t-elle donc ? Où est-elle ! — Daja, si tu me trompes !... Sait-elle que je suis arrivé ?

DAJA

C'est à moi de vous le demander ! La frayeur fait encore trembler tous ses nerfs. Son imagination lui fait voir partout ce feu qui l'a effrayée. Son esprit dort quand elle est éveillée, il veille durant son sommeil ; elle est tantôt au-dessous de l'homme, tantôt au-dessus des anges.

NATHAN

Pauvre enfant ! L'homme est bien peu de chose !

DAJA

Ce matin elle était couchée, les yeux fermés, tranquille comme une morte ; soudain elle se lève en s'écriant : « Écoute ! Voici les chameaux de mon père ! J'entends sa voix si douce à mon oreille ! » A ces mots, son œil se ferme, et sa tête, privée du support de son bras, retombe sur l'oreiller. — Vite j'accours, et je vous trouve ici... Mais ce n'est pas étonnant ; depuis cet événement, son âme était toujours auprès de vous... ou de lui !

NATHAN

Lui, mais qui donc ?

DAJA

Lui ! celui qui l'a sauvée des flammes.

NATHAN

Qui est-ce ? où est-il ? qui a sauvé ma Récha ?

DAJA

Un jeune templier, fait prisonnier il y a quelques jours, qui a obtenu sa grâce de Saladin.

NATHAN

Comment ? un templier à qui Saladin a accordé la vie ? Était-il besoin d'un tel miracle pour sauver ma Récha !

DAJA

Sans lui qui, courageusement, risqua ce qu'il venait de gagner d'une manière si imprévue ; sans lui, elle était perdue.

NATHAN

Où est-il donc, Daja, ce noble chevalier ? Conduis-moi près de lui, que je me jette à ses pieds. J'espère que vous lui avez donné ce que j'avais laissé de trésors ? Vous avez tout donné, n'est-ce pas, et promis bien davantage ?

DAJA

Comment aurions-nous fait ?

NATHAN

Vous ne l'avez pas fait ?...

DAJA

Il vint, personne ne sait d'où, il partit, et personne ne l'a plus revu. Sans la moindre connaissance de la maison, se guidant à la voix, le manteau déployé, il pénétra hardiment à travers la fumée et la flamme, cherchant celle

qui criait au secours ! Déjà nous le croyions perdu, quand soudain il parut au milieu de la fumée et du feu, en tenant Récha dans ses bras. Sans paraître touché de nos acclamations et de nos élans de reconnaissance, il déposa en lieu sûr la proie qu'il avait arrachée aux flammes, se mêla à la foule, et disparut !

NATHAN

Espérons que ce ne sera pas pour jamais.

DAJA

Plus tard, nous l'avons revu, se promenant sous les palmiers qui ombragent le tombeau du Ressuscité. Je m'approchai de lui avec joie, le remerciant, et le priai de retourner voir encore une fois la pieuse créature qui n'aurait pas de repos avant qu'elle n'eût arrosé ses pieds des larmes de sa reconnaissance.

NATHAN

Eh bien ?

DAJA

Je le priai en vain ! Il fut sourd à nos prières, et, d'ailleurs, me railla si amèrement...

NATHAN

Que, découragée...

DAJA

Rien de moins ! Chaque jour je l'abordai de rechef, chaque jour je m'exposai de nouveau à son ironie. Que n'ai-je pas souffert, et j'aurais bien voulu souffrir da-

vantage ! mais, depuis longtemps, il ne revient plus sous les palmiers qui ombragent le tombeau de notre Sauveur ; personne ne sait ce qu'il est devenu... Cela vous étonne ? Vous songez ?

NATHAN

Je songe à l'impression que sa conduite doit produire sur un esprit tel que celui de Récha. Dédaignée ainsi de celui qu'elle est forcée d'estimer, se sentir repoussée et attirée en même temps ! Entre le cœur et la tête s'engage alors une lutte sans fin, pour décider à laquelle restera la victoire, de la misanthropie ou de la mélancolie. Souvent cette lutte reste indécise et, l'imagination s'en mêlant, crée des visionnaires, chez lesquels la tête et le cœur changent de rôle tour à tour. — Un funeste échange ! — Si je ne me trompe, c'est bien là le cas de Récha : elle sera la victime de son enthousiasme.

DAJA

Elle est si pieuse, si aimable !

NATHAN

Cela ne change rien au fond.

DAJA

Avant tout, — caprice si vous voulez, — pour elle, son templier n'est pas un homme, il n'est pas de ce monde ; c'est un de ces anges à la protection desquels son cœur se confiait dès son enfance, qui lui est apparu subitement au milieu des flammes, et l'a sauvée, sous la forme d'un templier. Ne riez pas ! Laissez-lui du moins cette croyance

innocente, la même pour le juif, pour le chrétien, pour le musulman, — une foi si douce !

NATHAN

Que j'aime moi-même. Va, ma brave Daja, va voir ce qu'elle fait, si je puis lui parler. Après l'avoir vue, j'irai trouver ce farouche et capricieux sauveur. Et, s'il est encore parmi nous, je suis certain de le saisir et de l'amener ici.

DAJA

Vous promettez beaucoup.

NATHAN

Alors, cette douce foi fera place à la vérité plus douce encore ; car, crois-moi, Daja, l'homme, après tout, préfère l'homme à l'ange ; — tu ne m'en voudrais pas d'avoir guéri la chère visionnaire ?

DAJA

Vous êtes si bon, et, quelquefois, cependant, si méchant ! Je pars. Mais, regardez ! la voici qui vient.

SCÈNE II

RÉCHA, LES PRÉCÉDENTS

RÉCHA

Ah ! c'est vous, mon père ! vous-même, et non pas votre voix seulement. Où donc vous arrêtez-vous ? Quelles montagnes, quels déserts, quels torrents nous séparent

encore ? Vous respirez si près de votre Récha, et vous ne courez pas l'embrasser ? La pauvre Récha qui fut brûlée ! presque brûlée ! Pas tout à fait. Ne tremblez pas ! c'est une vilaine mort de brûler. Ah !

NATHAN

Ma chère, ma chère enfant !

RÉCHA

Vous avez dû traverser l'Euphrate, le Tigris, le Jourdain, et tant d'autres fleuves ; souvent j'ai tremblé pour vous, avant d'avoir vu si près de moi ce feu terrible ! mais depuis que j'ai été au milieu des flammes, périr par l'eau me paraît un soulagement, une délivrance ; heureusement, vous ne vous êtes pas noyé, et moi, je ne suis pas brûlée. Réjouissons-nous et louons Dieu ! il vous a guidé, il a fait guider votre barque par ses anges *invisibles* à travers les écueils des fleuves perfides, comme il a donné l'ordre à mon ange de me porter, *visible*, sur ses ailes blanches, à travers le feu !

NATHAN, à part.

Des ailes blanches ? Ah oui ! le manteau blanc du templier.

RÉCHA

Visible, il me porta sur ses ailes blanches. Oui, j'ai vu un ange, face à face, et c'était *mon* ange.

NATHAN

Récha en serait bien digne ; et elle ne pourrait trouver

de plus grandes beautés en lui, que l'ange lui-même n'en trouverait en elle, en la contemplant.

RÉCHA, souriant.

Qui flattez-vous, mon père ? l'ange ou vous-même ?

NATHAN

Quand même ce serait un homme, un homme tel que la nature en offre tous les jours à ta vue, qui t'aurait rendu ce service, pour toi ne serait-il pas un ange, ne devrait-il pas l'être ?

RÉCHA

Certainement, celui qui m'a sauvée était un ange véritable ! Ne m'avez-vous pas enseigné qu'il y a des anges, que Dieu peut faire des miracles en faveur de ceux qui l'aiment ? Et moi, je l'aime bien.

NATHAN

Il t'aime aussi, il fait chaque jour des miracles pour toi et pour ceux qui te ressemblent ; de toute éternité il n'a pas cessé d'en faire.

RÉCHA

J'aime à vous entendre parler ainsi.

NATHAN

Serait-ce donc moins miraculeux si un simple templier t'avait sauvée, parce que cela est plus naturel ? Le plus grand miracle est que les grands, les vrais miracles nous deviennent si familiers. Sans ce miracle général, un penseur ne serait jamais arrivé à appeler miracle ce qui

ne semblerait tel qu'aux enfants, qui ne rêvent et n'admirent que ce qui est nouveau et extraordinaire.

DAJA, à Nathan.

Voulez-vous, par ces subtilités, briser son cerveau déjà trop excité ?

NATHAN

Laisse-moi faire !... Est-ce que ce n'est pas déjà un miracle suffisant pour ma Récha, d'être sauvée par un homme qui lui-même n'a dû la vie qu'à une sorte de miracle ? A-t-on jamais entendu dire que Saladin eût épargné un templier ? ou qu'un templier eût demandé grâce à Saladin ? qu'il eût même espéré l'obtenir ? qu'il eût offert plus que la ceinture de cuir qui porte son glaive, ou bien son poignard, en échange de sa liberté ?

RÉCHA

Cela conclut en faveur de mon idée, mon père. C'est justement pour cela qu'il n'était pas un templier ; il le parut seulement. Si jamais templier fait prisonnier ne trouve que la mort à Jérusalem, si jamais on n'en voit de libre dans la ville, comment un templier eût-il pu me sauver pendant cette nuit affreuse, de son propre gré ?

NATHAN

Voilà qui est ingénieux ! Daja, tu as la parole maintenant. C'est toi qui m'as dit qu'on l'a amené ici prisonnier. Sans doute tu dois en savoir davantage.

: DAJA

Oui, on dit cela ; et l'on ajoute que Saladin a fait grâce au templier à cause de sa grande ressemblance avec un de ses frères qu'il avait aimé tout particulièrement. Mais comme ce frère n'existe plus depuis plus de vingt ans, — il s'appelait je ne sais comment, il est mort je ne sais où, — tout cela paraît si étrange, si peu croyable, que probablement toute l'affaire est controuvée.

NATHAN

Mais, Daja, qu'y a-t-il là de si incroyable ? Serait-ce que vous voudriez nous faire croire une chose plus incroyable encore ? Pourquoi donc Saladin, qui aime tant ses frères et ses sœurs, n'aurait-il pu aimer d'une affection toute spéciale un jeune frère ? Est-il si impossible que deux figures se ressemblent ? Une ancienne impression est-elle toujours perdue ? La même cause ne produit-elle pas le même effet ? Où donc y a-t-il là de l'incroyable ? Certes, la sage Daja elle-même ne pourrait voir dans une chose si naturelle aucun miracle ; elle dont les miracles ont besoin, — méritent, veux-je dire, — d'être crus sur parole...

DAJA

Vous raillez.

NATHAN

Parce que tu te railles de moi. — Quoi qu'il en soit, Récha, ton salut n'en est pas moins un miracle, possible

à celui-là seul qui se plaît à conduire, à l'aide des plus légers fils, les plus graves événements, qui se joue des projets des rois, et de leurs plus hardies entreprises.

RÉCHA

Mon père, si je me trompe, vous savez que ce n'est pas avec intention.

NATHAN

Au contraire, tu te rends à la raison. — Tiens ! un front bombé de tel façon, un nez d'une forme plutôt que d'une autre, des cils arqués d'une manière spéciale sur un os pointu ou rond, une ligne, un angle, une ride, une marque sur le visage d'un étrange Européen, — et tu es sauvée du feu en Asie ! N'est-ce pas assez de miracles, gens mystiques ? Pourquoi donc voulez-vous absolument déranger un ange ?

DAJA

Est-ce ma faute, Nathan, — si je puis parler, — après tout, de croire que notre sauveur est un ange plutôt qu'un homme ? Ne se sent-on pas plus proche de la cause première de sa délivrance !

NATHAN

De l'orgueil ! Rien que de l'orgueil ! Le pot de fer veut être tiré du feu par des tenailles d'argent, afin de s'imaginer qu'il est lui-même un pot d'argent. Où est le mal ? me demandes-tu. A quoi bon ? dirai-je à mon tour ; car l'idée de se sentir ainsi plus proche de Dieu, est un

non-sens ou un blasphème. Mais il y a du mal, en vérité, dans cette croyance. Voyons : n'est-ce pas envers l'être qui t'a sauvée, l'ange ou l'homme, que tu voudrais, toi principalement, te montrer reconnaissante par quelque grand service rendu en retour. Eh bien, quels grands services de reconnaissance rendrez-vous à l'ange ? Vous pouvez bien lui rendre grâce, prier, soupirer, fondre en extase, jeûner le jour de sa fête, faire l'aumône. Tout cela n'est rien, car il me semble que vous-même ou votre prochain en profiterez plus que lui. Votre jeûne ne l'engraisse point ; votre extase, vos prières, votre confiance ne le rendent pas plus puissant, n'est ce pas ? Mais un homme !...

DAJA

Assurément, un homme nous aurait mieux fourni l'occasion de le servir. Dieu sait comme nous y étions bien disposées ! mais il n'avait besoin de rien, de rien absolument ; il était si satisfait, si content de lui-même... comme les anges seuls peuvent l'être...

RÉCHA

Enfin, lorsqu'il disparut...

NATHAN

Allez, on ne l'a plus revu sous les palmiers. Mais l'avez-vous en effet cherché encore ailleurs ?

DAJA

Non, pas exactement.

NATHAN

Eh bien, voyez à quoi cela sert, vos visions ? Cruelles enthousiastes ! Si, par hasard, cet ange — était tombé malade... .

RÉCHA

Malade !

DAJA

Malade ! A Dieu ne plaise !

RÉCHA

Je tressaille, Daja ! Mon front, chaud tout à l'heure, est glacé. Touche-le !

NATHAN

C'est un Franc, non habitué à ce climat, non rompu, jeune qu'il est, aux durs travaux de son état, le jeûne et les veilles.

RÉCHA

Malade!... malade!...

DAJA

Cela serait possible, veut dire Nathan.

NATHAN

Le voilà alité, sans amis, et sans argent pour s'en procurer.

RÉCHA

O mon père !

NATHAN

Sans personne pour le soigner, lui parler, le consoler, en proie aux douleurs, peut-être à l'agonie !

RÉCHA

Où est-il ?

NATHAN

Lui qui, pour ~~une~~ femme qu'il n'avait jamais vue ni connue, — enfin, parce que c'était un être humain, — se jeta dans le feu...

DAJA

Nathan, de grâce !

NATHAN

Lui, qui ne voulut ni connaître ni revoir celle qu'il sauva, pour échapper à sa reconnaissance.

DAJA

Nathan ! ayez pitié d'elle !

NATHAN

Lui, qui n'a pas le désir de revoir l'être qu'il a sauvé, si ce n'est pour la sauver encore une fois, car il lui suffit que ce soit un être humain...

DAJA

Cessez donc ! Regardez-la !

NATHAN

Celui-là, mourant, n'a rien pour se consoler que la conscience de cette action !

DAJA

Mais finissez donc ! vous la tuez !

NATHAN

C'est toi qui l'as tué !... Tu aurais pu le tuer ainsi, Récha ! C'est un remède que je t'offre, non du poison. Il vit, il viendra te voir ! Peut-être, il n'est même pas malade.

RÉCHA

Est-ce bien vrai ? N'est-il pas mort ? N'est-il pas malade ?

NATHAN

Non, il n'est pas mort ; car Dieu récompense le bien-fait, même dans ce monde ; mais, vois-tu, maintenant, comme il est bien plus facile d'avoir des visions que de *bien agir* ; et comment l'homme, par indolence, aime à se créer des chimères sans qu'il s'en rende bien compte à lui-même, afin de se dispenser des bonnes actions ?

RÉCHA

O mon père, il faut que vous ne quittiez plus votre Récha !... N'est-ce pas, il se peut bien aussi qu'il ait fait un voyage ?

NATHAN

C'est bien possible ! Rentrez ! Je vois là-bas un musulman qui passe en revue mes chameaux d'un regard scrutateur. Le connaissez-vous ?

DAJA

Mais, c'est votre dervis.

NATHAN

Lequel ?

DAJA

Votre dervis avec lequel vous jouez aux échecs.

NATHAN

Al-Hafi ? Ce serait là Al-Hafi ?

DAJA

Maintenant trésorier du sultan.

NATHAN

Comment ? Al-Hafi ? Rêves-tu encore ? mais c'est lui, en effet. Il vient de ce côté ! partez vite. Que vais-je entendre !

SCÈNE III

NATHAN, LE DERVIS

LE DERVIS

Ouvrez de grands yeux, tant que vous voudrez !

NATHAN

Est-ce bien toi ? Un dervis, avec ces apparences de richesse, ce luxe ?

LE DERVIS

Et pourquoi pas ? Un dervis n'est-il donc bon à rien ?

NATHAN

Mais si ! Je pensais seulement qu'un dervis, le vrai dervis, ne voulait rien être !

LE DERVIS

Par le prophète ! il se pourrait bien que je ne sois pas un vrai dervis. Cependant, quand on doit...

NATHAN

Un dervis ne doit rien...

LE DERVIS

Quand on le prie et quand il reconnaît qu'on ne lui demande rien que de juste, alors un dervis doit faire ce qu'on lui demande.

NATHAN

Par notre Dieu ! tu dis vrai. Viens que je t'embrasse, mon ami. Tu l'es encore, j'espère !

LE DERVIS

Sans demander d'abord ce que je suis devenu ?

NATHAN

Malgré ta nouvelle fortune, quelle qu'elle soit !

LE DERVIS

Ne pourrais-je être devenu un personnage dans l'État, et mon amitié, grâce à mon nouvel emploi, ne pourrait-elle être un danger pour vous ?

NATHAN

Si ton cœur est resté celui d'un dervis, je ne crains rien. Le personnage dans l'Etat n'est que ton habit...

LE DERVIS

Qui veut aussi qu'on l'honore. Que pensez-vous ? Devinez ! Que suis-je à notre cour ?

NATHAN

Dervis, pas davantage. Du reste, peut-être, — cuisinier.

LE DERVIS

Pour oublier mon métier, cuisinier ! Pourquoi pas sommelier aussi ? Convenez que Saladin me connaît mieux. Chez lui, je suis trésorier.

NATHAN

Toi, trésorier de Saladin !

LE DERVIS

Entendez bien, du jeune Saladin, car le grand trésor est encore dans les mains du père ; le mien, c'est le trésor de sa maison.

NATHAN

Elle est assez grande.

LE DERVIS

Plus grande que vous ne croyez ; car tous les pauvres en sont.

NATHAN

Mais Saladin est l'ennemi des mendiants.

LE DERVIS

Tellement leur ennemi qu'il s'est proposé de les détruire, quand même il devrait, en retour, devenir aussi pauvre que le dernier d'entre eux.

NATHAN

C'est bien ce que j'allais dire.

LE DERVIS

En vérité, il est sur le chemin de la pauvreté ; chaque soir son trésor est plus que vide ; quelque abondante que soit la marée le matin, elle est écoulée avant midi...

NATHAN

Parce qu'elle est absorbée en partie par des canaux qu'il est impossible et de remplir et de boucher.

LE DÉRVIS

C'est bien cela !

NATHAN

Je m'y connais.

LE DERVIS

Certainement il est malheureux que les princes soient comme les vautours sur des cadavres, mais si trop de cadavres entourent les vautours, c'est dix fois pis.

NATHAN

Pas tant, mon dervis !

LE DERVIS

Vous avez beau dire, vous ! Voyons, que me donnez-vous si je vous cède ma place ?

NATHAN

Combien te rapporte-t-elle ?

LE DERVIS

A moi, pas trop. Mais ce serait bien votre affaire, à vous. Quand il y aura basse-marée, — et ça arrive souvent, — vous ouvrirez vos écluses, vous verserez des fonds et prendrez l'intérêt qui vous plaira.

NATHAN

Et l'intérêt de l'intérêt ?

LE DERVIS

Assurément !

NATHAN

Jusqu'à ce que tout mon capital ne soit devenu qu'intérêt.

LE DERVIS

Ça ne vous tente pas ? Eh bien, voilà la fin de notre amitié ! car, en vérité, j'avais compté sur vous.

NATHAN

Comment donc ?

LE DERVIS

Je pensais que vous m'assisteriez pour tenir mon em-

ploi avec honneur, que votre caisse me serait toujours ouverte. Vous secouez la tête?...

NATHAN

Voyons ! Entendons-nous bien. Ici, il y a des distinctions à faire. Toi, Al-Hafi, dervis, tu peux disposer de tout ce que je possède, mais Al-Hafi, le trésorier du sultan Saladin...

LE DERVIS

Ne m'en étais-je pas douté, que vous êtes toujours aussi bon que prudent, aussi prudent que sage ? Patience ! Il ne sera pas longtemps avant que la distinction que vous faites au sujet d'Al-Hafi n'ait disparu. Voyez l'habit d'honneur que Saladin m'a donné ; avant que sa couleur ne soit ternie, avant qu'il ne soit devenu guenille comme le vêtement ordinaire d'un dervis, vous le verrez pendu à quelque porte de Jérusalem, tandis que moi, je serai aux bords du Gange, où je puis me promener à mon aise et pieds-nus dans le sable brûlant, à côté de mes maîtres.

NATHAN

C'est bien là ton caractère !

LE DERVIS

Nous jouerions aux échecs.

NATHAN

C'est là ton bonheur suprême !

LE DERVIS

Imaginez-vous ce qui m'a séduit? Peut-être pour ne plus mendier? Pour faire le grand seigneur vis-à-vis des mendiants? Pour avoir le pouvoir de métamorphoser le plus riche des mendiants, et d'en faire le plus pauvre des riches en un clin d'œil?...

NATHAN

Non, pas pour cela précisément.

LE DERVIS

Eh bien, c'était quelque chose de beaucoup plus absurde! Je me sentis flatté, pour la première fois de ma vie, flatté par la bonhomie si naïve de Saladin.

NATHAN

Comment donc?

LE DERVIS

« Un mendiant, me dit-il, seul peut savoir comment sent le mendiant; un mendiant seul saurait donner de bonne grâce aux autres mendiants. » — « Ton prédécesseur, me dit-il, fut trop froid, trop rude. Il donnait si grossièrement, quand il donnait! il s'informait avec trop d'arrogance des besoins réels de celui qui recevait; non content de s'assurer de la détresse, il voulait en savoir la cause, afin de mesurer d'une main avare le don à distribuer. Al-Hafi ne fera pas ainsi! Saladin, par l'entremise d'Al-Hafi, ne paraîtra pas si durement généreux! Al-Hafi ne ressemble pas à ces tuyaux engorgés qui rendent

impures et goutte à goutte les eaux qu'ils ont reçues limpides et froides. Al-Hafi pense, Al-Hafi sent comme moi ! » L'appeau tintait si gracieusement que le niais est tombé dans le piège. Moi, fat, devenu le fat d'un fat !

NATHAN

Tranquillise-toi, mon bon dervis.

LE DERVIS

Eh quoi ! Ce ne serait donc pas pure raillerie, d'opprimer, de voler, de torturer, d'égorger des centaines de mille hommes, et de paraître philanthrope à des individus ? Ce ne serait pas raillerie de singer la bonté suprême, qui, sans distinction, répand sur les bons et sur les méchants, sur la plaine et sur le désert, les rayons du soleil et la pluie, sans avoir en même temps l'omnipotence d'avoir toujours la main pleine ? Quoi, ce ne serait point de la folie ?

NATHAN

En voilà assez !

LE DERVIS

Laissez-moi parler à mon aise de ma folie ! Ce ne serait pas de la folie de trouver le bon côté de ces folies, afin d'y prendre part à cause de ce bon côté ? Eh bien, qu'en dites-vous ?

NATHAN

Al-Hafi, retourne sans retard dans ton désert. Je crains que, justement, parmi les hommes, tu n'oublies d'être homme.

LE DERVIS

Vous avez raison. Je le crains de même. Adieu!

NATHAN

Mais reste donc, Al-Hafi. Ton désert t'attendra bien. Encore un mot!... Hé!... Je voudrais qu'il m'entendit! Le voilà parti; et j'aurais voulu lui demander des renseignements sur notre templier. Il se peut qu'il le connaisse.

SCÈNE IV

DAJA, accourant vite. NATHAN

DAJA

Nathan! Nathan!

NATHAN

Eh bien, qu'y a-t-il?

DAJA

Il s'est montré, il a reparu!

NATHAN

Mais qui donc?

DAJA

Lui!

NATHAN

Lui! Ah! c'est votre *lui*, qui seul est *lui*! — Cela ne devrait pas être, fût-il même un ange!

DAJA

Il se promène sous les palmiers en cueillant des dattes de temps en temps.

NATHAN

Et il les mange?... En templier?...

DAJA

Pourquoi me tourmentez-vous? Son œil impatient l'avait déjà deviné derrière les arbres épais et ne le perd plus de vue. Elle vous fait prier, elle vous conjure de lui parler incessamment. Dépêchez-vous! Elle vous fera signe de la fenêtre pour vous indiquer le chemin qu'il prend. Mais dépêchez-vous!

NATHAN

Est-ce convenable? A peine arrivé! Va toi-même et annonce-lui mon retour. Tu verras que ce gentilhomme n'aura pas voulu franchir le seuil de ma maison pendant mon absence; il y viendra volontiers sur l'invitation du père. Va lui dire que je le prie, le supplie...

DAJA

C'est tout en vain! Il ne viendra pas. Bref, il ne vient pas chez un Juif.

NATHAN

Mais va, du moins, et suis-le de tes regards. Je te rejoins à l'instant. (Il entre dans la maison avec hâte, tandis que Daja en sort.)

SCÈNE V

Une place plantée de palmiers, sous lesquels se promène LE TEMPLIER. Un FRÈRE CONVERS le suit à quelque distance, de côté, comme s'il avait l'intention de l'aborder.

LE TEMPLIER

Ce n'est pas par passe-temps que celui-là me suit. Comme il regarde mes mains ! Mon bon frère... ou vous appellerai-je mon père ?

LE FRÈRE

Je ne suis que frère, — frère lai à votre service.

LE TEMPLIER

Ah ! mon bon frère, si j'avais quelque chose moi-même ! Mais, par Dieu, je n'ai rien.

LE FRÈRE

Et néanmoins recevez mes plus chauds remerciements : que Dieu vous donne mille fois ce que vous voudriez donner. Car c'est l'intention, non le don qui fait le donateur. Aussi, ce n'est pas pour lui demander l'aumône qu'on m'a chargé de suivre mon seigneur.

LE TEMPLIER

On vous a donc chargé de me suivre ?

LE FRÈRE

Oui, monsieur, je viens du couvent.

LE TEMPLIER

Où, tout à l'heure, j'espérais trouver un modeste repas de pèlerin ?

LE FRÈRE

Les places étaient déjà occupées... Mais mon seigneur voudra bien y retourner avec moi.

LE TEMPLIER

A quoi bon ! Il est vrai que je n'ai pas mangé de la viande depuis longtemps. Mais je n'y songe guère ; les dattes sont mûres.

LE FRÈRE

Que mon seigneur se garde bien de ce fruit, il n'est pas bon d'en manger trop ; il obstrue la rate, rend le sang mélancolique.

LE TEMPLIER

Et s'il me plait de me sentir mélancolique ? — Mais on ne vous a pas, sans doute, envoyé auprès de moi pour me donner ces avertissements ?

LE FRÈRE

Oh non ! Je dois seulement prendre des informations sur vous, vous tâter le pouls.

LE TEMPLIER

Et vous me dites cela, sans façon ?

LE FRÈRE

Pourquoi pas?

LE TEMPLIER

Quel rusé compère ! Le couvent en a-t il beaucoup de votre force?

LE FRÈRE

Je ne sais. Je n'ai qu'à obéir, mon cher seigneur.

LE TEMPLIER

Et vous obéissez sans trop subtiliser?

LE FRÈRE

Serait-ce obéir, autrement?

LE TEMPLIER

(A part.) La naïveté a toujours raison à la fin ! — Vous pourrez bien me confier qui désire me connaître plus intimement? Ce n'est pas vous, à coup sûr?

LE FRÈRE

Serait-ce convenable de ma part? Et à quoi cela me servirait-il?

LE TEMPLIER

A qui donc cela convient et cela sert-il? A qui donc?

LE FRÈRE

Au patriarche, je pense; car c'est lui qui m'a chargé de vous suivre.

LE TEMPLIER

Le patriarche? Ne connaît-il pas mieux que cela la croix rouge sur manteau blanc?

LE FRÈRE

Moi-même je la connais.

LE TEMPLIER

Eh bien, mon frère, je suis templier et prisonnier; fait prisonnier à Tebnin, le fort que nous avons pris d'assaut à la fin de la trêve, pour marcher ensuite sur Sidon. Prisonnier avec vingt autres et qui seul ai obtenu ma grâce de Saladin. Ainsi le patriarche saura tout ce qui doit l'intéresser, même plus qu'il ne lui est nécessaire de savoir.

LE FRÈRE

Pas beaucoup plus qu'il n'en sait déjà. Mais le motif principal de sa curiosité est celui-ci : Pourquoi mon seigneur a-t-il seul obtenu sa grâce de Saladin ?

LE TEMPLIER

Si je le savais moi-même ! La tête nue, à genoux sur mon manteau, j'attendais le coup fatal, quand Saladin me regarde de plus près, d'un saut s'approche de moi et fait un signe. On me relève, on m'ôte mes chaînes. Je veux lui rendre grâce, ses yeux sont mouillés, il reste muet, moi de même; il s'éloigne, je reste seul. — Maintenant le patriarche en sait autant que moi.

LE FRÈRE

Il en conclut que Dieu doit vous avoir destiné à de grandes choses.

LE TEMPLIER

A de bien grandes ! Sauver du feu une fille juive, escorter au Sinaï des pèlerins curieux, et autres choses semblables.

LE FRÈRE

Vous en ferez de plus grandes ! En attendant, tout cela n'est pas trop à dédaigner. Il se pourrait même que le patriarche eût déjà des affaires plus importantes à confier à mon seigneur.

LE TEMPLIER

Vous pensez ainsi, mon frère ? Vous aurait-il fait entrevoir quelque chose ?

LE FRÈRE

Oui. — Mais je dois d'abord m'assurer si mon seigneur est bien l'homme qu'il lui faut ; je dois sonder d'abord sa pensée.

LE TEMPLIER

Allez, faites votre office. (A part.) Voyons comme il s'y prendra... Eh bien?...

LE FRÈRE

Le chemin le plus court serait de dire tout simplement à mon seigneur ce que le patriarche désire de lui.

LE TEMPLIER

Très-bien !

LE FRÈRE

Il voudrait que mon seigneur se chargeât de remettre une lettre pour lui.

LE TEMPLIER

Je ne suis pas un courrier. Ce serait là cette affaire plus glorieuse que de tirer des filles juives du feu?

LE FRÈRE

Il faudra bien qu'il en soit ainsi. Car, dit le patriarche, toute la chrétienté est intéressée à cette lettre. L'action de remettre cette lettre, — dit le patriarche, — serait récompensée d'une couronne spéciale dans le ciel. Et personne, — dit le patriarche, — ne serait plus digne de cette couronne que mon seigneur.

LE TEMPLIER

Que moi?

LE FRÈRE

Car, pour mériter cette couronne, — dit le patriarche, — personne ne saurait être plus habile que mon seigneur.

LE TEMPLIER

Moi?

LE FRÈRE

Mon seigneur étant libre, pourra librement tout observer ici; comprenant comment une ville est à prendre d'assaut et à défendre, il pourrait, — dit le patriarche, — estimer mieux qu'un autre le fort et le faible du second mur intérieur récemment construit par Saladin; il pourrait très-exactement, — dit le patriarche, — en faire la description aux combattants de Dieu.

LE TEMPLIER

Mon bon frère, je voudrais bien aussi connaître le contenu de cette lettre.

LE FRÈRE

Quant à cela, je ne le sais pas trop bien moi-même. Mais la lettre est destinée au roi Philippe. Le patriarche... je me suis toujours étonné qu'un saint homme, qui ne vit que dans le ciel, pût condescendre à être si bien renseigné sur les choses de ce bas-monde. Cela doit lui faire bien de la peine!

LE TEMPLIER

Enfin, le patriarche... dites-vous?

LE FRÈRE

Il sait tout exactement, comment et où, avec quelles forces et de quel côté Saladin rouvrira la campagne.

LE TEMPLIER

Il sait tout cela?

LE FRÈRE

Oui; et il voudrait bien en informer le roi Philippe, afin que celui-ci pût juger si vraiment il y a grand danger, et s'il faut rétablir, même au prix des plus grands sacrifices, la trêve que votre Ordre a déjà si bravement rompue.

LE TEMPLIER

Ah! quel patriarche! C'est donc ainsi! Ce cher et digne homme ne demande pas que je sois un simple courrier, il me veut pour espion. — Mon bon frère, allez dire à votre patriarche qu'autant que vous avez pu en juger,

ce ne serait pas mon affaire ; que je dois encore me considérer comme prisonnier, et que le seul devoir des templiers est de frapper avec le glaive et non de se faire espions.

LE FRÈRE

Je l'ai bien pensé. — Je ne saurais blâmer mon seigneur. Mais voici ce qu'il y a de mieux encore : le patriarche connaît l'emplacement, dans le Liban, du fort où le prudent père de Saladin garde les sommes immenses avec lesquelles il paie la solde de l'armée et fait face aux dépenses de la guerre. Saladin, de temps en temps, se rend à ce fort par des sentiers écartés et presque sans escorte. — Vous voyez ?

LE TEMPLIER

Pas du tout.

LE FRÈRE

Y aurait-il rien de plus simple alors que de s'emparer de Saladin ? de le tuer ? Vous tressaillez ? Deux pieux maronites se sont offerts à courir les risques de cette entreprise, si un brave homme voulait les conduire.

LE TEMPLIER

Et le patriarche m'aurait encore choisi pour être ce brave homme ?

LE FRÈRE

Il croit que le roi Philippe pourrait bien prêter la main du côté de Ptolémaïs.

LE TEMPLIER

Tout cela à moi ! A moi ! N'avez-vous donc pas entendu, mon frère, comment je suis l'obligé de Saladin ?

LE FRÈRE

Je l'ai bien entendu...

LE TEMPLIER

Et cependant?...

LE FRÈRE

Tout cela est bien, pense le patriarche ; — mais, Dieu et l'Ordre?...

LE TEMPLIER

N'y changent rien, ne me commandent pas une infamie !

LE FRÈRE

Non assurément ! — Mais, — pense le patriarche, — ce qui paraît infamie devant les hommes, n'est pas infamie devant Dieu

LE TEMPLIER

Je devrais ma vie à Saladin, et je lui ôterais la sienne ?

LE FRÈRE

Fi donc ! — Cependant, — pense le patriarche, — Saladin reste toujours l'ennemi de la chrétienté, et il ne pourrait jamais acquérir le droit d'être votre ami.

LE TEMPLIER

Il n'est pas question d'ami ! Mais je ne serai pas un ingrat, un infâme envers lui !

LE FRÈRE

C'est cela! — Pourtant, — pense le patriarche, — on est quitte de gratitude, quitte devant Dieu et devant les hommes, si le service ne nous a pas été rendu pour nous-mêmes. Et comme le bruit court que Saladin ne vous a fait grâce que parce que, dans votre air, dans votre geste, il a cru découvrir un souvenir de son frère...

LE TEMPLIER

Le patriarche sait même cela? — Et cependant?... Ah! si c'était ainsi, Saladin! Quoi! la nature n'aurait formé qu'un seul trait en moi pareil à ton frère, et rien dans mon âme ne saurait y répondre? Et ce qui y répondrait, je serais capable de le supprimer pour plaire à un patriarche? La nature ne saurait mentir de la sorte! Dieu ne se contredit pas ainsi dans ses œuvres! Allez, mon frère! N'excitez pas ma colère! — Partez, partez!

LE FRÈRE

Je pars, et bien plus content que je ne suis venu. Je demande pardon à mon seigneur. Nous autres frères, nous avons pour devoir d'obéir à nos supérieurs.

(Il sort.)



SCÈNE VI

LE TEMPLIER et DAJA, qui, après avoir observé le templier depuis longtemps, s'approche enfin de lui.

DAJA

Le frère, il me semble, ne l'a pas laissé de la plus belle humeur. Risquons cependant notre message.

LE TEMPLIER

Voilà qui est excellent ! Le proverbe ment-il, par hasard, en disant que le moine et la femme sont les deux griffes du diable ? Il me jette aujourd'hui de l'une dans l'autre.

DAJA

Que vois-je ! C'est vous, noble chevalier ! Dieu merci, mille fois merci ! Où étiez-vous ? J'espère que vous n'avez pas été malade ?

LE TEMPLIER

Non.

DAJA

Vous étiez en bonne santé ?

LE TEMPLIER

Oui.

DAJA

Nous avons été bien inquiètes sur votre compte !

LE TEMPLIER

En effet.

DAJA

Vous avez fait un voyage, probablement ?

LE TEMPLIER

C'est cela.

DAJA

C'est aujourd'hui que vous êtes revenu !

LE TEMPLIER

Hier.

DAJA

Le père de Récha est arrivé aujourd'hui : Récha peut-elle espérer maintenant ?...

LE TEMPLIER

Quoi ?

DAJA

Ce qu'elle vous a fait demander tant de fois. Son père va bientôt vous inviter de la manière la plus pressante. Il arrive de Babylone avec des chameaux richement chargés de tout ce que les Indes, la Perse, la Syrie et même le Sinaï offrent de précieux en fait d'épiceries, de pierres et d'étoffes.

LE TEMPLIER

Je n'achète rien.

DAJA

Sa nation l'honore comme un prince. Cependant, je me

suis souvent demandé pourquoi ils l'appellent *Nathan le Sage*, plutôt que *le Riche*.

LE TEMPLIER

Riche et sage, c'est peut-être la même chose pour eux.

DAJA

Mais, avant tout, on devrait l'appeler *le bon*. Vous ne sauriez vous imaginer combien il est bon. Quand il apprit ce que Récha vous doit, il vous eût tout donné en ce moment-là, il eût tout fait pour vous !

LE TEMPLIER

Vraiment ?

DAJA

Mais venez donc, vous verrez !

LE TEMPLIER

Je verrais comment un moment est vite passé.

DAJA

Est-ce que j'aurais pu rester si longtemps chez lui, s'il n'était pas la bonté même ? Pensez-vous, peut-être, que je ne sache pas ce que je dois à ma dignité de chrétienne ? En vérité, on n'a pas chanté près de mon berceau que je suivrais mon époux en Palestine, pour y élever une fille juive ! — Mon cher époux était un pieux compagnon de l'armée de l'empereur Frédéric...

LE TEMPLIER

Suisse de naissance, qui eut la faveur et l'honneur de

se noyer dans le même fleuve avec Sa Majesté Impériale.
— Femme ! combien de fois m'avez-vous déjà raconté cela ? Ne cesserez-vous donc jamais de me persécuter ?

DAJA

Persécuter ! mon Dieu !

LE TEMPLIER

Mais, oui, persécuter. Je ne veux plus ni vous voir, ni vous entendre ! Je ne veux pas que vous me rappeliez sans cesse une action que j'ai faite sans réflexion, qui, si j'y pense, m'est à moi-même inexplicable. Je ne voudrais pas m'en repentir. Mais, voyez-vous ! vous êtes cause que, dans un cas pareil, je n'agirai plus comme j'ai fait ; je prendrai des renseignements d'abord, — et je laisserai brûler ce qui brûle.

DAJA

A Dieu ne plaise !

LE TEMPLIER

Dès ce jour, faites-moi du moins la grâce de ne plus me connaître, je vous en prie. De même, ne me chargez pas du père ! Le Juif est juif ! Je ne suis qu'un simple Souabe. L'image de la fille a depuis longtemps disparu de mon âme, si jamais elle y fut.

DAJA

Mais la *vôtre* n'a pas quitté la *sienne*.

LE TEMPLIER

Qu'a-t-elle à y faire ? A quoi bon tout cela

DAJA

Qui sait ? Les gens ne sont pas toujours ce qu'ils paraissent.

LE TEMPLIER

Rarement quelque chose de meilleur. (Il s'éloigne.)

DAJA.

Attendez donc ! Pourquoi tant de hâte ?

LE TEMPLIER.

Femme, ne me rendez pas odieux ces palmiers sous lesquels j'aime tant à me promener.

DAJA, à part.

Va-t-en, ours d'Allemand ! Va ! Et pourtant je ne dois pas perdre la trace de cet animal ! (Elle le suit à distance.)

FIN DU PREMIER ACTE

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

(Le palais du Sultan.)

SALADIN et SITTAH jouant aux échecs.

SITTAH

Où es-tu, Saladin? Comment donc joues-tu aujourd'hui?

SALADIN

Je pense que je joue bien.

SITTAH

Pour moi; et pas trop bien même. Retire ce pion.

SALADIN

Pourquoi?

SITTAH

Le cavalier est exposé.

SALADIN

C'est vrai. Alors!... ainsi!

SITTAH

Et moi, certes, j'avance.

SALADIN

C'est encore vrai. Alors, échec!

SITTAH

A quoi cela te sert-il? Par ce coup-ci, rien n'est changé.

SALADIN

Je vois qu'il n'y a pas moyen de se tirer de cette passe sans amende. Soit; prends le cavalier.

SITTAH

Il ne me tente pas. Je passe.

SALADIN

Tu ne donnes rien... Cette place te vaut plus que le cavalier...

SITTAH

Cela se peut.

SALADIN

Cependant ne compte pas sans ton hôte! car voici!... Je parie que tu ne t'attendais pas à cela?

SITTAH

Non, assurément. Comment pouvais-je me douter que tu fusses las de ta reine?

SALADIN

De ma reine?

SITTAH

Je le vois; il est décidé que je gagnerai aujourd'hui mes mille dinars, ni plus ni moins.

SALADIN

Comment cela ?

SITTAH

Tu le demandes encore ? Parce que tu t'efforces de perdre. Mais je n'y trouve pas mon compte. D'abord, jouer ainsi n'est pas trop amusant, et puis, n'est-ce pas de perdre, qui m'est toujours le plus avantageux ? Quand est-ce que tu ne m'as pas deux fois rendu, pour me consoler, l'enjeu que j'avais perdu ?

SALADIN

Comment, petite sœur, c'est donc à dessein que tu aurais perdu ?

SITTAH

Or, il se pourrait bien que ta libéralité, mon bon frère, fût cause que je n'ai pas appris à mieux jouer.

SALADIN

Nous négligeons la partie. Finissons !

SITTAH

Tu restes-là ? Eh bien ! échec ! et double échec !

SALADIN

En effet, je n'ai pas vu ce double coup qui renverse ma reine en même temps.

SITTAH

Voyons si c'était à prévenir.

SALADIN

Non ! non ! prends la reine ; je n'ai jamais été heureux de cette pièce.

SITTAH

De la pièce seulement ?

SALADIN

Enlève-là ! Cela ne fait rien, car tout est couvert maintenant.

SITTAH

Mon frère m'a trop bien appris comment on doit traiter les reines avec égards. (Elle ne la prend pas.)

SALADIN

Tu peux la prendre ou la laisser. Je n'en ai plus.

SITTAH

A quoi bon la prendre ? Échec !

SALADIN

Va toujours !

SITTAH

Échec ! et échec ! et échec !

SALADIN

Et mat !

SITTAH

Pas tout à fait ; tu peux avancer le cavalier ou une autre pièce ; n'importe.

SALADIN

Très-bien ! Tu as gagné et Al-Hafi paiera. — Qu'on l'appelle à l'instant ! Tu avais raison, Sittah, je n'étais

pas tout au jeu, j'étais distrait. Et puis, pourquoi nous servir toujours de ces échecs informes, qui ne ressemblent à rien et qu'on ne peut distinguer les uns des autres? Ai-je donc joué avec l'Iman?... Eh quoi!... La perte cherche un prétexte! Ce ne sont pas ces pions informes, Sittah, qui me font perdre. Ton art, ton coup-d'œil sûr et rapide...

SITTAH

Tu ne cherches par là qu'à te consoler de ta perte. Il suffit que tu fusses distrait et plus que moi...

SALADIN

Que toi? Comment étais-tu distraite?

SITTAH

A coup sûr, pas à cause de ta distraction!... Mais, Saladin, qui sait quand l'occasion reviendra de nos fréquentes parties?

SALADIN

Nous n'en jouons pour cela qu'avec plus d'acharnement! Tu penses à la guerre qui va recommencer? Certes, ce n'est pas moi qui ai tiré l'épée le premier. J'aurais volontiers prolongé la trêve; j'aurais désiré en même temps procurer un brave mari à ma Sittah. Le frère de Richard doit être tel, puisqu'il est le frère de Richard.

SITTAH

Tu es content, si tu peux louer ton Richard.

SALADIN

Si, avec cela, notre frère Melek avait obtenu la sœur de Richard, quelle maison nous eussions faite ! C'eût été la meilleure maison des meilleures, des premières maisons du monde ! Tu vois que je ne me gêne pas non plus pour faire mon propre éloge. Je me sens digne de mes amis... De là seraient sortis des hommes !

SITTAH

N'ai-je pas dès le premier moment ri de ce beau rêve ! Tu ne connais pas les chrétiens, tu ne veux pas les connaître. Leur orgueil est d'être chrétiens, non d'être hommes. Même ce qui, dans les doctrines de leur fondateur, mêle l'humanité à la superstition, ils l'aiment, non parce que c'est humain, mais parce que le Christ l'a enseigné, parce que le Christ l'a fait. Quel bonheur, encore, pour eux, qu'il fût un homme si bon ! Quel bonheur, qu'ils puissent accepter de bonne foi sa vertu ! Mais, que dis-je, vertu ! ce n'est pas sa vertu qui doit être répandue partout, c'est son nom ; ce nom doit flétrir les noms de tous les hommes de bien, il doit les absorber. Les chrétiens ne s'inquiètent que du nom, du nom seulement.

SALADIN

C'est pourquoi tu te demandes, s'il en était autrement, comment ils pourraient exiger que Melek et toi vous prissiez le nom de chrétiens, avant que vous puissiez aimer des chrétiens comme époux !

SITTAH

Mais oui ! Comme si l'amour dont le Créateur a doté l'homme et la femme, n'était que l'apanage des chrétiens !

SALADIN

Les chrétiens croient à tant de misères, qu'il ne leur est pas difficile de croire à celle-ci !... Et cependant tu te trompes. — Les templiers, et non les chrétiens, sont la cause de tout le mal ; non parce qu'ils sont chrétiens, mais parce qu'ils sont templiers. Ce sont eux seuls qui empêchent ces alliances. Ils ne veulent pas abandonner

ACRL → Acca, que la sœur de Richard devrait apporter en dot à notre frère Melek. Le chevalier, pour sauvegarder ses intérêts, a revêtu le froc du moine, du simple moine. Et, dans l'espoir de réussir par surprise, ils n'ont même pas eu la patience d'attendre l'expiration de la trêve. Eh bien ! allez ; allez toujours ! Cela me va ! Ah si le reste était comme il devrait être !

SITTAH

Qu'est-ce qui te gêne donc ? Quelle est la cause de ton inquiétude ?

SALADIN

Ce qui m'a inquiété de tout temps. J'ai été au Liban, chez notre père. J'ai peur qu'il ne succombe aux soucis qui l'accablent.

SITTAH

Hélas !

SALADIN

Tout va mal... On est à la gêne de toutes parts ; toujours il manque quelque chose.

SITTAH

Que manque-t-il ?

SALADIN

Eh quoi ! Ce que je daigne à peine nommer ! Ce qui me semble superflu quand je le possède, et si indispensable quand je ne l'ai pas... Où donc reste Al-Hafi ? Ne l'a-t-on pas fait appeler ? — Ah ! ce misérable, ce maudit argent ! — C'est bien, Hafi, tu arrives à propos !

SCÈNE II

LE DERVIS AL-HAFI, SALADIN, SITTAH

AL-HAFI

Probablement l'argent est arrivé de l'Égypte ? Pourvu que la somme soit forte !

SALADIN

As-tu des nouvelles ?

AL-HAFI

Moi ? Point du tout. Je pensais en trouver ici.

SALADIN

Paie mille dinars à Sittah. (Il se promène, pensif.)

AL-HAFI

Paie! au lieu de : reçois ! C'est beau, cela ! Et à Sittah, pour rien, pour moins que rien ! et encore à Sittah ? perdu ? encore perdu aux échecs ?... Le jeu est encore là...

SITTAH

M'envies-tu ma fortune ?

AL-HAFI, regardant le jeu.

Comment vous envier ? Quand... vous le savez bien.

SITTAH, lui faisant des signes.

Pst! Hafi!

AL-HAFI, regardant les échecs.

Il n'y a rien à envier encore.

SITTAH

Hafi! Pst!

AL-HAFI, à Sittah.

Vous aviez les blancs ? Vous donnez échec ?

SITTAH, à part.

Heureusement, Saladin n'a rien entendu.

AL-HAFI

Maintenant, c'est son tour ?

SITTAH, s'approchant de lui.

Mais dis donc que je puis avoir l'argent...

AL-HAFI, regardant toujours le jeu.

Eh bien, oui ! Vous l'aurez comme vous l'avez toujours eu.

SITTAH, bas à Al-Hafi.

Es-tu fou ?

AL-HAFI

Mais la partie n'est pas terminée. Vous n'avez pas perdu, Saladin.

SALADIN, sans faire attention.

Si, si ! Paie, paie !

AL-HAFI

Paie ! Mais voilà encore votre reine !

SALADIN, toujours distrait.

Elle ne compte plus, elle n'appartient plus au jeu.

SITTAH

Dépêche-toi donc et dis que je puis faire prendre l'argent.

AL-HAFI, contemplant toujours le jeu.

Bien entendu, comme toujours... Quand même la reine ne compte plus, vous n'êtes pourtant pas mat.

SALADIN, s'approche et renverse le jeu.

Je suis mat. Je le veux ainsi.

AL-HAFI

C'est cela ! Jeu, comme gain ! On paie comme on gagne.

SALADIN, à Sittah.

Que dit-il là ?

SITTAH, qui fait des signes à Hafi de temps en temps.

Tu le connais. Il aime à se débattre, à se faire prier, peut-être même qu'il est un peu jaloux.

SALADIN

De toi ? De ma sœur ? Qu'entends-je, Hafi ; tu serais jaloux ?

AL-HAFI

Cela se peut ! J'aimerais bien avoir son cerveau pour moi-même. Je voudrais être aussi bon qu'elle.

SITTAH

Cependant il a toujours bien payé. Et il paiera de même aujourd'hui. Laisse-le faire. Va, Hafi ! Je ferai prendre l'argent.

AL-HAFI

Non, je ne jouerai plus cette feinte. Il faut qu'il le sache, enfin...

SALADIN

Qui ? Et quoi ?

SITTAH

Hafi ! Et ta promesse ? Tiens-tu ainsi ta parole ?

AL-HAFI

Comment pouvais-je croire que cela irait aussi loin ?

SALADIN

Mais, enfin, ne saurai-je rien ?

SITTAH

Je t'en prie, Hafi, sois discret.

SALADIN

C'est bien étrange ! Sittah, que pourrait-elle demander si solennellement, si chaudement à un étranger, à un dervis, plutôt qu'à moi, son frère ? Hafi, maintenant je commande. Parle, dervis.

SITTAH

Ne te fâche pas, mon frère, pour si peu. Tu sais que je t'ai gagné à plusieurs reprises la même somme aux échecs. Et, parce que je n'en ai pas l'emploi en ce moment et que la caisse de Hafi n'est pas trop remplie, j'ai laissé ces sommes à mon crédit. Mais ne craignez rien, je n'en ferai cadeau ni à toi, mon frère, ni à Hafi, ni à la caisse.

AL-HAFI

Oui ! Si ce n'était que cela !

SITTAH

Eh bien, ce sont de semblables bagatelles. Ainsi, je n'ai pas encore touché la pension que tu m'as constituée... c'est-à-dire depuis quelques mois.

AL-HAFI

Ce n'est pas tout encore.

SALADIN

Pas encore? Parleras-tu ?

AL-HAFI

Depuis que nous attendons de l'argent de l'Égypte, elle a...

SITTAH

Pourquoi l'écoutes-tu ?

AL-HAFI

Non-seulement elle n'a rien reçu...

SALADIN

Bonne fille! Elle m'aura encore fait des avances. Est-ce cela ?

AL-HAFI

Elle a entretenu toute la cour; elle a, à elle seule, payé toutes vos dépenses.

SALADIN

Ah ! c'est ma vraie sœur. (Il l'embrasse.)

SITTAH

A qui le dois-je, si ce n'est à toi, mon frère, qui m'as rendue assez riche pour pouvoir agir ainsi ?

AL-HAFI

Il ne manquera pas de la rendre aussi pauvre que lui-même.

SALADIN

Moi pauvre! Ton frère serait pauvre? Quand aurais-je

possédé plus ou moins ? Un habit, un glaive, un cheval, — et un Dieu ! Que me faut-il de plus ? Quand pourrais-je manquer de tout cela ? Cependant, Hafi, j'aurais à te gronder.

SITTAH

Ne gronde pas, mon frère. Ah ! puissé-je de même soulager les soucis de notre père ?

SALADIN

Ah ! comme tu abats ma joie d'un seul coup ! Pour ma personne, il ne me manque rien, et je n'ai besoin de rien. Mais lui, notre père, il manque de tout, et, par lui, nous souffrons tous. Dites, qu'y a-t-il à faire ? — Il se peut qu'il se passe bien du temps avant qu'il n'arrive quelque chose d'Egypte. Dieu sait à quoi cela tient. De ce côté, cependant, tout est tranquille encore. Rompre avec mes habitudes, me restreindre, économiser, je veux bien me soumettre à tout ce qui ne touche qu'à moi seul, pourvu que les autres n'en souffrent pas. Mais quelle différence cela ferait-il ? Il faudra bien que j'aie un cheval, un vêtement et un glaive ; et à mon Dieu je ne pourrais rien retrancher non plus. Il se contente déjà de si peu de chose ; mon cœur lui suffit. — J'avais bien compté, Hafi, sur l'excédant de ta caisse.

AL-HAFI

Excédant ! Dites, vous-même, si vous ne m'auriez fait empaler, au moins étrangler, si vous m'aviez pris en flagrant surplus ? Il eût mieux valu risquer une malversation.

SALADIN

Et que faisons-nous donc maintenant ? Ne pouvais-tu d'abord emprunter à d'autres qu'à Sittah ?

SITTAH

Me serais-je laissé prendre ce privilège, mon frère ? Et de sa part encore ? J'insiste pour le conserver ; je ne suis pas à bout de ressources.

SALADIN

Pas encore tout à fait. Il ne manquerait plus que cela ! Allons ! vite, Hafi ! emprunte où tu peux et comme tu pourras ! Va, emprunte, promets ! Seulement, Hafi, n'emprunte point à ceux que j'ai enrichis. Emprunter à eux, pourrait s'appeler redemander. Va chez les plus avarés ; ils aimeront à me prêter, car ils savent combien leur argent profite dans mes mains.

AL-HAFI

Je n'en connais aucun.

SITTAH

Il me semble avoir entendu, Hafi, que ton ami est de retour ?

AL-HAFI, confus.

Mon ami ? Qui serait-ce, par exemple ?

SITTAH

Ton illustre juif, tant loué.

AL-HAFI

Un illustre juif ? Que j'aurais tant exalté, moi ?

SITTAH

Auquel Dieu, — je me rappelle encore tes propres expressions, — auquel Dieu aurait accordé avec abondance le plus grand et le plus petit des biens de cette terre.

AL-HAFI

Disais-je ainsi ? Que voulais-je donc dire par là ?

SITTAH

Le plus petit, la richesse ; le plus grand, la sagesse.

AL-HAFI

Comment ? d'un juif ? J'aurais dit cela d'un juif ?

SITTAH

Tu ne conviens pas d'avoir ainsi parlé de ton Nathan ?

AL-HAFI

Ah si ! de celui-là ! de Nathan ! Je n'y pensais pas du tout. En vérité ? Il serait de retour ? Eh quoi ! alors ses affaires ne doivent pas être en trop mauvais état. C'est vrai ; le peuple l'a appelé un jour *le Sage ! le Riche* aussi !

SITTAH

On l'appelle riche, maintenant, avec plus de droit que jamais. Toute la ville ne s'entretient que des choses précieuses, des trésors qu'il a rapportés.

AL-HAFI

Eh bien ! s'il est redevenu le Riche, il sera aussi redevenu le Sage.

SITTAH

Qu'en penses-tu, Hafi ? si tu t'adressais à lui ?

AL-HAFI

Et que faire chez lui ? Emprunter, par exemple ! — Comme vous le connaissez ! Lui, prêter de l'argent ! C'est justement là sa sagesse, qu'il ne prête à personne.

SITTAH

Autrefois, tu m'as tracé, cependant, un portrait bien différent de lui.

AL-HAFI

A la rigueur, il vous donnera des marchandises à crédit. Mais de l'argent, jamais ! Au reste, c'est un juif, en vérité, comme il y en a peu. Il a de l'esprit, sait vivre et joue bien aux échecs. Mais il ne se distingue pas moins en mal qu'en bien, des autres juifs. Ne comptez pas sur lui. Il est vrai qu'il donne aux pauvres ; et il donne, comme Saladin peut-être, sinon pas tout autant, au moins d'aussi bon cœur, sans prétention. Juif, et chrétien, et musulman, et parsi, sont égaux devant lui.

SITTAH

Et un tel homme ?...

SALADIN

Comment se fait-il que je n'ai jamais entendu parler de cet homme ?

SITTAH

Il ne prêterait pas à Saladin ? à Saladin, qui n'a pas

besoin pour lui-même, qui n'emprunte que pour les autres ?

AL - HAFI

Vous voyez là tout de suite le juif, le juif vulgaire et commun. Croyez-m'en ! Il est si jaloux, si envieux de donner ! Il voudrait bien avoir le monopole de tous les *Dieu vous le rende* qui se disent de par le monde. Il ne prête jamais, pour qu'il ait toujours le moyen de pouvoir donner. La charité lui étant dictée par la loi mais non la complaisance, c'est pour cause de charité qu'il devient l'homme le moins obligeant du monde. Il est vrai que je suis brouillé avec lui depuis assez longtemps ; mais ne croyez pas que pour cela je ne lui rende point justice. Il est bon à tout, excepté à ce que vous voulez ; à coup sûr il n'est pas bon à cela. Je m'en vais de ce pas frapper à d'autres portes... Voici que je me souviens d'un maure qui est riche et avare. — J'y vais à l'instant.

SITTAH

Mais tu es bien pressé, Hafi ?

SALADIN

Ne le retiens pas ! laisse-le !

SCÈNE III

SITTAH, SALADIN

SITTAH

Il se dépêche comme s'il ne voulait que m'échapper !

Qu'est-ce que cela veut dire? Se serait-il trompé à l'égard de ce Nathan, en effet, ou est-ce nous qu'il veut tromper?

SALADIN

Comment? Tu me le demandes? Je ne sais guère de quoi il est question, et c'est aujourd'hui la première fois que j'entends parler de votre juif, de votre Nathan.

SITTAH

Est-ce possible que tu ne connaisses pas un homme dont on dit qu'il a retrouvé les tombeaux de David et de Salomon, et qu'il sait ouvrir leurs caveaux par un mot puissant et mystérieux? On dit que, de ces lieux, de temps en temps, il rapporte ces immenses richesses qui ne pourraient guère provenir d'une moindre source.

SALADIN

Si les richesses de cet homme viennent des tombeaux, ce n'est pas assurément de ceux de David ni de Salomon. Des fous y ont été enterrés!

SITTAH

Ou des scélérats! — Du reste, la source de ses richesses est plus abondante, qu'un tel tombeau plein de Mammon.

SALADIN

Il fait le commerce, ai-je entendu dire?

SITTAH

Ses chameaux parcourent toutes les routes, traversent

tous les déserts ; ses bâtiments sont dans tous les ports. Al-Hafi lui-même m'a dit cela , autrefois, et il racontait avec joie quel usage noble, sublime, son ami faisait de ce qu'il ne dédaignait pas d'acquérir avec tant de soins et de prudence ; il me disait aussi comment son esprit était libre de tous préjugés, comment son cœur donnait accès à toute vertu, était en harmonie avec tout ce qui est beau.

SALADIN

Et tout à l'heure Hafi parlait de lui si confusément, si froidement.

SITTAH

Non pas avec froideur ; il était confus comme s'il croyait dangereux de le louer, et cependant il ne pouvait se résoudre à le blâmer sans qu'il l'eût mérité. — Eh quoi ? — Serait-il vrai, en effet, que même le meilleur de sa race ne puisse pas se défaire entièrement d'être de sa race ? Al Hafi aurait-il vraiment lieu d'avoir honte de son ami, de ce côté ? N'importe ! — Que le juif soit plus ou moins que juif, pourvu qu'il soit riche. — Cela nous suffit.

SALADIN

Mais, ma sœur, tu ne penses pas à lui enlever de force ce qui lui appartient ?

SITTAH

Cela dépend de ce que tu appelles : *de force*. Par le

feu et le sang ? Non, non, quelle force nous faut-il vis-à-vis des faibles, que leur propre faiblesse ? Viens me rejoindre dans mon harem pour entendre une cantatrice que j'ai achetée hier. Peut-être, dans l'intervalle, un projet que j'ai sur ce Nathan, mûrira dans mon esprit. — Viens !

SCÈNE IV

(Place devant la maison de Nathan près des palmiers.)

RÉCHA et NATHAN sortent de la maison. DAJA vient à leur rencontre,

RÉCHA

Vous avez bien tardé, mon père. Vous ne le rencontrerez plus.

NATHAN

Eh bien, si je ne le trouve plus ici, sous les palmiers, ce sera ailleurs. Sois sans inquiétude. — N'est-ce pas Daja, qui vient vers nous ?

RÉCHA

Elle l'aura perdu de vue, bien sûr.

NATHAN

Oh que non !

RÉCHA

Elle arriverait plus vite, autrement.

NATHAN

C'est qu'elle ne nous aura pas aperçus.

RÉCHA

Maintenant elle nous a vus.

NATHAN

Elle vient à pas précipités, tu vois. Mais tranquillise-toi !

RÉCHA

Voudriez-vous bien d'une fille qui fût tranquille à ma place ? qui fût indifférente de savoir à qui elle doit sa vie ? sa vie qui ne lui est si chère que parce que c'est à vous qu'elle la doit en premier lieu ?

NATHAN

Je ne te voudrais pas autre que tu n'es, quand même je saurais qu'un tout autre sentiment fût encore entré dans ton âme.

RÉCHA

Quel sentiment, mon père ?

NATHAN

Me le demandes-tu, et si timidement ? Quoi qu'il se passe dans ton esprit, il ne peut rien y avoir que de naturel et d'innocent. Ne t'en fais point de soucis ! moi, je n'en ai aucun à ce sujet. Mais tu me promettras bien, si ton cœur un jour se déclare plus franchement, de ne pas me céler un seul de ses desirs.

RÉCHA

Je tremble déjà en songeant qu'il me serait possible de vous voiler mon cœur.

NATHAN

Assez sur ce sujet, et que ce soit dit une fois pour toutes. — Voici Daja. Eh bien ?

DAJA

Il se promène sous les palmiers, et il va tourner ce mur à l'instant. Le voici qui vient !

RÉCHA

Ah ! Il paraît indécis ; il ne sait s'il doit aller plus loin, s'il faut descendre, s'il prendra à droite, ou à gauche ?

DAJA

Oh non ! Je suis sûre qu'il fera encore une fois le tour du cloître, et alors il faut qu'il passe par ici.

RÉCHA

C'est vrai ! — Lui as-tu déjà parlé ? Comment est-il aujourd'hui ?

DAJA

Toujours le même.

NATHAN

Dépêchez-vous, qu'il ne vous voie pas. Retirez-vous ; rentrez.

RÉCHA

Un regard encore ! — Ah ! voici la haie qui me l'a volé !

DAJA

Venez donc ! votre père a raison. Vous risquez, s'il vous voit, de le faire retourner sur ses pas à l'instant.

RÉCHA

Ah ! cette haie!...

NATHAN

S'il en sort brusquement, il ne peut manquer de vous voir. Donc, retirez-vous !

DAJA

Viens ! viens ! Je sais une fenêtre de laquelle nous pouvons les observer.

RÉCHA

Vraiment ?

(Elles entrent dans la maison.)

SCÈNE V

NATHAN, peu après LE TEMPLIER

NATHAN

Je me sens presque timide près de cet original. Sa rude vertu m'en impose un peu. Comment un homme peut-il donc rendre confus un autre homme ! Ah ! le voici qui arrive ! Par Dieu , c'est un adolescent, mais semblable à un homme fait ! Ce regard bon et hautain à la fois me plaît. Quelle démarche hardie ! Il n'y a que l'écorce qui

puisse être amère, le noyau ne peut l'être. — Où ai-je donc vu son pareil? — Pardonnez-moi, noble Franc...

LE TEMPLIER

Quoi?

NATHAN

Permettez...

LE TEMPLIER

Quoi, Juif, quoi donc?

NATHAN

Que j'ose vous aborder.

LE TEMPLIER

Puis-je m'en défendre? Mais soyez bref.

NATHAN

Attendez et ne passez pas d'un air si fier, si méprisant, avec tant de hâte, devant un homme que vous avez tant obligé.

LE TEMPLIER

Comment cela? Ah je le devine presque. N'est-ce pas, vous êtes...

NATHAN

Je m'appelle Nathan; je suis le père de la jeune personne que votre générosité a sauvée du feu; et je viens...

LE TEMPLIER

Si c'est pour me remercier, épargnez-vous-en la peine.

J'ai déjà eu à souffrir trop de remerciements à cause de cette bagatelle. Enfin, vous, vous ne me devez rien. Ai-je su par hasard que c'était votre fille? C'est le devoir des templiers d'accourir au secours de tous ceux qu'ils voient en péril. D'ailleurs, en ce moment, j'étais las de vivre. Volontiers, très-volontiers j'ai saisi l'occasion de sacrifier ma vie pour une autre; pour une autre vie, — ne fût-ce même que celle d'une juive.

NATHAN

Grand! grand et abominable! mais ce contraste s'explique. La grandeur modeste se cache derrière l'énormité pour éviter l'admiration. Si donc elle méprise ainsi le tribut de l'admiration, quel autre tribut dédaignerait-elle moins? Chevalier, si vous n'étiez pas ici étranger et prisonnier, je ne vous adresserais pas une question si hardie : dites, commandez, avec quoi puis-je vous servir?

LE TEMPLIER

Vous?... avec rien.

NATHAN

Je suis un homme riche.

LE TEMPLIER

Le juif riche n'a jamais été pour moi un juif meilleur.

NATHAN

Cela vous empêcherait-il de profiter de ce qu'il a de meilleur?... de sa richesse?

LE TEMPLIER

Eh bien, je ne veux pas à cet égard vous répondre par un refus formel, à cause de mon manteau. Quand celui-ci sera tombé en guenilles, ne pourra plus être raccommodé, je viendrai chez vous pour emprunter l'argent ou l'étoffe pour en avoir un neuf. — Vous n'avez pas besoin de prendre un air si sombre tout à coup; nous n'y sommes pas encore; il n'est pas à bout. Vous voyez, il est même en assez bon état. Il n'y a que ce coin qui a une vilaine tache, il est brûlé. Cet accident lui est arrivé lorsque je portais votre fille à travers le feu.

NATHAN, saisissant le coin du manteau et le contemplant.

C'est bien étrange qu'une si vilaine tache, qu'une telle brûlure donne un meilleur témoignage à cet homme que sa propre bouche. Je voudrais bien embrasser cette tache ! Oh ! pardon ! Je ne l'ai pas fait exprès.

LE TEMPLIER

Quoi ?

NATHAN

Une larme est tombée dessus.

LE TEMPLIER

N'importe ! Ce n'est pas la première goutte qui l'ait mouillé. (A part.) Ce Juif commence à m'attendrir !

NATHAN

Auriez-vous la bonté d'envoyer votre manteau à ma fille ?

LE TEMPLIER

Pourquoi faire ?

NATHAN

Afin qu'elle puisse aussi toucher de ses lèvres cette tache, car c'est bien en vain qu'elle désirera embrasser jamais vos genoux.

LE TEMPLIER

Mais, Juif... Vous vous appelez Nathan ? — Mais, Nathan, vous savez arranger vos paroles... assez bien... assez finement... je suis confus. — En vérité, j'aurais...

NATHAN

Faites semblant, feignez comme il vous plaira. Je vous reconnais bien là. Votre bonté, votre loyauté vous ont empêché d'être plus poli. Une jeune fille sentimentale, un envoyé féminin trop empressé ; le père absent, à grande distance. — Vous eûtes soin de sa réputation ; vous avez donc évité cette épreuve ; vous avez fui craignant de vaincre ; je vous sais gré également de cette réserve.

LE TEMPLIER

Il faut que je le confesse, vous parlez comme les templiers devraient penser.

NATHAN

Les templiers, seulement ? Et comme ils devraient penser ? Et seulement parce que les règles de l'Ordre le commandent ainsi ? Je sais comment pensent les

bonnes gens ; je sais qu'il y en a dans tous les pays.

LE TEMPLIER

J'espère que vous admettez des distinctions ?

NATHAN

Oui, ils sont divers en couleur, en vêtement, en forme.

LE TEMPLIER

Mais on en trouve plus ou moins d'une part que d'une autre.

NATHAN

Cette distinction ne vaut pas grand'chose. Le grand homme a partout besoin d'un large terrain, et plusieurs, plantés trop près l'un de l'autre, briseront mutuellement leurs branches. Les bons du milieu, comme nous autres, se trouvent partout en quantité. Seulement, on ne devrait pas trop se critiquer l'un l'autre ; seulement, le nœud devrait pouvoir s'accommoder d'un autre nœud ; seulement, une toute petite cime ne devrait pas prétendre qu'elle seule ne soit pas issue de la terre.

LE TEMPLIER

Bien dit ! Mais connaissez-vous le peuple qui le premier a fait la critique des autres peuples ? Savez-vous, Nathan, quel peuple s'est appelé le premier *le peuple élu* ? Comment donc, bien que je ne haisse point ce peuple, ne puis-je m'empêcher de le mépriser à cause de son orgueil ! de cet orgueil, qu'il a transporté au chrétien comme au musulman : la croyance que son Dieu seul est

le vrai Dieu ! Vous êtes surpris , que moi , chrétien et templier , je vous parle ainsi ? Quand et où la rage religieuse de posséder le meilleur Dieu , et de forcer tout l'univers à l'accepter comme le meilleur , s'est-elle montrée plus implacable que dans ce moment et dans ce pays-ci ? A qui les écailles ne tomberaient-elles pas des yeux , ici et maintenant ?... Reste aveugle qui veut ! — Oubliez ce que je viens de dire et laissez-moi partir. (Il veut s'éloigner.)

NATHAN

Ah , je m'attache encore plus obstinément à vos pas. Venez , il faut que nous soyons amis , il le faut ! Vous mépriserez mon peuple tant que vous voudrez. Nous n'avons pas choisi notre peuple , ni vous ni moi. Sommes-nous par hasard notre peuple ? Le chrétien et le juif sont-ils donc chrétien et juif avant d'être hommes ? Ah ! si , encore , j'avais trouvé en vous un homme qui se contentât du nom d'homme !

LE TEMPLIER

Oui , par Dieu ! vous l'avez trouvé , Nathan. Vous avez trouvé un tel homme. Votre main ! — J'ai honte de vous avoir méconnu un instant.

NATHAN

Et moi , j'en suis fier. Il n'y a que le vulgaire qui ne trompe que rarement.

LE TEMPLIER .

Et ce qui est rare ne s'oublie guère. — Nathan ! oui , certainement , il faut que nous soyons amis.

NATHAN

Nous le sommes déjà. — Comme ma Récha en sera heureuse ! Et quel horizon de bonheur s'ouvre à mes regards ! — Ah ! si vous la connaissiez !

LE TEMPLIER

Je brûle de ce désir. — Qui donc sort ainsi à la hâte de votre maison ? N'est-ce pas sa Daja ?

NATHAN

Mais oui. Et si inquiète !...

LE TEMPLIER

Espérons que rien de fâcheux n'est arrivé à notre Récha.

SCÈNE VI

LES PRÉCÉDENTS ; DAJA, en hâte.

DAJA

Nathan ! Nathan !

NATHAN

Eh bien ?

DAJA

Pardonnez, noble chevalier, je dois vous interrompre.

NATHAN

Eh bien, qu'y a-t-il ?

LE TEMPLIER

Qu'y a-t il ?

DAJA

Le Sultan a envoyé. Il veut vous parler. Mon Dieu, le Sultan !

NATHAN

Le Sultan veut me parler ! Il sera curieux de voir ce que j'ai apporté de neuf. Dis que je n'ai encore déballé que peu de chose ou presque rien.

DAJA

Non ! il ne veut rien voir, il veut vous parler, en personne, et bientôt ; aussitôt que vous pourrez.

NATHAN

J'y vais. — Et maintenant, rentre !

DAJA

Ne m'en voulez pas, fier chevalier. Mon Dieu, nous sommes bien inquiètes de ce que le Sultan peut vouloir.

NATHAN

Cela se saura. Sois tranquille, va !

SCÈNE VII

NATHAN, LE TEMPLIER.

Vous ne le connaissez donc pas encore, c'est-à-dire en personne ?

NATHAN

Saladin ? Point encore. Je ne l'ai pas évité, mais je n'ai pas cherché à le connaître. La réputation qu'on lui faisait était trop belle pour que je ne préférasse croire, à voir de mes propres yeux. Mais maintenant, — s'il en est ainsi, — il a, en épargnant votre vie...

LE TEMPLIER

Oui, il en est vraiment ainsi. La vie que je vis est son cadeau.

NATHAN

Par elle, il m'a donné une double, et même une triple vie. Voilà ce qui a tout changé entre nous ; ce qui, subitement, m'a mis, au cou, une corde qui m'attache à tout jamais à son service. Il me tarde maintenant de savoir ce qu'il va me commander. Je suis prêt à tout ; et je suis prêt à lui confesser que je suis ainsi pour l'amour de vous.

LE TEMPLIER

Je n'ai pu encore le remercier moi-même, quoique je me sois placé assez souvent dans son chemin. L'impression que je fis sur lui était si soudaine, que soudainement aussi elle a disparu. Qui sait s'il se souvient encore de moi ? et cependant, il doit bien, une fois au moins encore, s'en ressouvenir pour fixer définitivement mon sort. Non-seulement j'existe par son ordre, je vis par sa volonté ; mais je dois encore attendre de savoir de lui dans quelles conditions je dois vivre à l'avenir.

NATHAN

Pas autrement; c'est pour cela que je ne veux pas tarder plus longtemps... Peut-être qu'une parole tombée au hasard me donnera l'occasion de parler de vous... .
Permettez! Je vous demande pardon! J'y cours. Mais quand vous verrons-nous dans notre maison?

LE TEMPLIER

Aussitôt que vous le permettrez.

NATHAN

Aussitôt que vous voudrez.

LE TEMPLIER

Aujourd'hui même.

NATHAN

Et votre nom? je vous prie.

LE TEMPLIER

Mon nom était, — est Curd de Stauffen, — Curd.

NATHAN

De Stauffen? Stauffen? Stauffen?

LE TEMPLIER

Pourquoi vous étonner ainsi?

NATHAN

De Stauffen? — N'est-ce pas, plusieurs de cette famille?...

LE TEMPLIER

Oui; plusieurs de cette famille étaient ici, et pourris-

sent dans ces contrées. Mon oncle, lui-même... je veux dire, mon père... Mais, pourquoi donc votre regard se fixe-t-il de plus en plus sur moi?

NATHAN

Rien ! Ce n'est rien ! Comment puis-je me lasser de vous contempler ?

LE TEMPLIER

C'est pourquoi je vous quitte le premier. Il n'est pas rare que le regard du scrutateur ait trouvé plus que celui-ci n'eût désiré. Je crains ce regard, Nathan. Laissons au temps, non à la curiosité le soin de nous faire mieux connaître l'un à l'autre. (Il part.)

NATHAN, qui le suit du regard avec étonnement.

Le scrutateur, dit-il, pourra trouver plus qu'il ne désire. — C'est qu'il lit dans mon âme ! — En vérité, cela pourrait bien m'arriver. — Ce n'est pas seulement la taille de Wolf, la démarche de Wolf, mais sa voix aussi. De cette façon, exactement ainsi, Wolf jetait la tête en arrière ; ainsi Wolf portait son glaive au bras ; de cette manière, Wolf avait l'habitude de passer la main sur ses cils, comme pour cacher le feu de son regard. Des images bien gravées dans notre cœur peuvent dormir pendant longtemps, jusqu'à ce qu'une parole, qu'un son les réveille en nous ! — De Stauffen ! C'est cela, mais oui ! C'est cela ! Filneck et Stauffen. — J'en saurai plus long bientôt. — Mais, avant tout, allons chez Saladin ! —

Voyons... N'est-ce pas Daja qui est là aux écoutes? — Tu peux approcher.

SCÈNE VIII

DAJA, NATHAN

NATHAN

Assurément j'ai deviné. Voilà que vous brûlez de savoir encore tout autre chose que ce que Saladin me veut.

DAJA

Lui en voulez-vous? Tout à l'heure vous commenciez à causer plus familièrement, quand le message de Saladin nous éloigna de la fenêtre.

NATHAN

Va donc lui dire qu'elle doit s'attendre à sa visite à tout instant.

DAJA

Bien sûr? Est-ce vrai?

NATHAN

Puis-je avoir confiance en toi, Daja? Sois sur tes gardes, je t'en prie. Tu n'auras pas à t'en repentir. Ta conscience même y trouvera son compte. Prends garde seulement de ne pas entraver mon projet. Seulement, je te recommande de raconter et de questionner avec discrétion, avec égards...

DAJA

Vous faut-il me rappeler une telle chose? — Je vais... mais partez aussi. Voyez donc! si je ne me trompe, voici un second messenger du sultan, Al-Hafi, votre dervis.
(Elle sort.)

SCÈNE IX

NATHAN, AL-HAFI

AL - HAFI

Ah! ah! C'est à vous que j'ai encore affaire.

NATHAN

Cela presse-t-il tant? Que veut-il donc de moi?

AL - HAFI

Qui donc?

NATHAN

Mais, Saladin. J'y vais, j'y vais.

AL - HAFI

Où donc? chez Saladin?

NATHAN

Tu ne viens donc pas de la part de Saladin?

AL - HAFI

Moi? Pas du tout. A-t-il donc envoyé déjà quelqu'un

NATHAN

Mais certainement.

AL-HAFI

Eh bien, alors, c'en est fait.

NATHAN

Quoi ? De quoi parles-tu ?

AL-HAFI

Ce n'est pas ma faute ; Dieu sait que ce n'est pas ma faute. — Que n'ai-je dit de vous ! comment n'ai-je pas menti pour parer ce coup !

NATHAN

Parer quel coup ? De quoi s'agit-il ?

AL-HAFI

C'est que vous êtes maintenant devenu son trésorier. Je vous plains. Mais je ne veux pas en être témoin. Je m'en vais de ce pas ; je pars. Vous savez déjà où je vais, vous connaissez la route. Si vous avez des commissions à faire de par le chemin, dites-le, je suis à vos ordres. Pourvu que ce ne soit pas plus qu'un homme nu ne puisse porter sur son dos. Je m'en vais ; dites-le vite.

NATHAN

Mais réfléchis donc, Hafi ; pense donc que je ne sais pas encore le premier mot. Que me dis-tu donc là ?

AL-HAFI

Vous les apportez tout de suite, assurément, les sacs ?

NATHAN

Des sacs ?

AL-HAFI

Eh bien oui, l'argent que vous devez avancer à Saladin.

NATHAN

Et ce n'est que cela ?

AL-HAFI

Croyez-vous que j'attende jusqu'à ce qu'il vous creuse de jour en jour jusqu'aux doigts des pieds ? Attendrai-je que la prodigalité ait emprunté et emprunté, et emprunté toujours à ces greniers toujours inépuisables d'une sage charité, jusqu'à ce que les pauvres souriceaux indigènes eux-mêmes y meurent de faim ? — Croyez-vous, par hasard, que celui qui a besoin de votre argent, suive en même temps votre conseil ? — Oh ! oui ; lui, suivre un conseil ! Quand Saladin a-t-il jamais consulté un autre que lui ? Imaginez-vous, bon Nathan, ce qui m'est arrivé avec lui-même tout à l'heure.

NATHAN

Eh bien ?

AL-HAFI

J'entre chez lui au moment où il joue aux échecs avec sa sœur. — Sittah ne joue pas mal ; — et après la partie que Saladin avait cru perdue, était convenu d'avoir perdue, le jeu était encore là intact. Je regarde et je vois que la partie n'est rien moins que perdue.

NATHAN

Ah ! c'était une trouvaille pour toi !

AL-HAFI

Il n'avait qu'à avancer le roi à côté du pion pour parer son échec. — Si je pouvais vous montrer le coup...

NATHAN

Oh ! je me fie à toi.

AL-HAFI

Enfin, par là, la tour devenait libre, et Sittah avait perdu. — Tout cela, je veux le lui démontrer ; je l'appelle. — Imaginez-vous !..

NATHAN

Il n'est pas de ton avis ?

AL-HAFI

Il ne m'écoute même pas, et, d'un air de dédain, il renverse tout le jeu en un tas.

NATHAN

Est-ce possible ?

AL-HAFI

Il dit qu'il veut être mat. Il veut ! Est-ce jouer ?

NATHAN

Guère ; c'est se jouer du jeu.

AL-HAFI

Cependant il ne s'agissait pas d'une noix creuse.

NATHAN

Il n'y a d'argent qui tienne ! — C'est la moindre des

choses. Mais ne pas t'écouter ! ne pas t'écouter, même sur un point d'une si grande importance ! ne point admirer ton coup d'œil d'aigle ! Oh ! cela crie vengeance ; n'est-ce pas ?

AL-HAFI

Allez donc ! Je ne vous dis cela que pour vous faire voir quel est son entêtement. Bref, moi je ne puis souffrir de rester plus longtemps chez lui. Me voici qui cours chez tous les Maures les plus sales pour demander qui veut lui prêter de l'argent. Moi, qui n'ai jamais rien demandé pour moi-même, je dois à présent emprunter pour autrui. Emprunter n'est guère mieux que demander l'aumône ; comme prêter, prêter pour exercer l'usure, n'est guère mieux que voler. Parmi ceux avec qui je vivrai sur les bords du Gange, je n'ai besoin ni de l'un ni de l'autre, et je n'ai pas besoin non plus d'être l'instrument des uns ou des autres. Aux bords du Gange, ce n'est qu'au Gange qu'il y a encore des hommes ! Ici, vous êtes le seul homme qui soit encore digne de vivre aux bords du Gange. — Voulez-vous partir avec moi ? — Abandonnez-lui d'un coup toutes ces bagatelles auxquelles il tient tant. Peu à peu, il finira par vous prendre tout. De cette façon-là, vous serez tout de suite quitte de l'embarras. Je me charge du départ. Venez donc !

NATHAN

Il me semble pourtant que ce moyen nous reste toujours, au besoin. Cependant. Hafi, je veux y réfléchir, attends-moi...

AL-HAFI

Réfléchir ? Une telle affaire n'a pas besoin de réflexion.

NATHAN

Jusqu'à mon retour du palais du Sultan; jusqu'à ce que j'aie fait mes adieux...

AL-HAFI

Qui réfléchit cherche des motifs pour ne point agir. Qui, tout d'un coup, ne peut se décider à vivre pour lui-même, restera l'esclave d'autrui jusqu'à la fin de ses jours. — Comme il vous plaira. — Adieu ! faites ce que bon vous semble. Mon chemin est par là, le vôtre par ici.

NATHAN

Hafi ! Tu ne partiras pas, certainement, avant d'avoir réglé tes comptes !

AL-HAFI

Ah ! chansons ! Le solde de ma caisse ne vaut pas la peine d'être compté ; et quant à la comptabilité, vous vous en porterez garant, — vous ou Sittah. — Adieu !
(Il sort.)

NATHAN le suivant du regard.

Pour toi, je me porte garant ! — Fougueux, bon, noble, — comment le nommerai-je ? — Le vrai mendiant, seul, est le vrai roi ! (Il sort d'un autre côté.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE

ACTE TROISIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

(Salle dans la maison de Nathan.)

RÉCHA, DAJA

RÉCHA

Qu'a dit mon père, Daja? — Que celui que nous attendons viendra d'un moment à l'autre? — Il faut l'entendre, n'est-ce pas, comme s'il allait apparaître bientôt? Combien de moments écoulés déjà? mais pourquoi songer à ceux qui sont passés? Je ne demande qu'à vivre dans le moment prochain, jusqu'à ce que celui qui doit le conduire ici arrive enfin!

DAJA

Sans le malencontreux message du sultan, Nathan l'eût certainement amené avec lui.

RÉCHA

Quand ce moment sera enfin venu; quand, enfin, le plus ardent, le plus sincère de mes désirs sera rempli? — alors?...

DAJA

Alors, j'espère que le plus ardent de mes vœux sera aussi exaucé.

RÉCHA

Mais quel nouveau désir remplacera alors ce désir dans mon âme, sans lequel elle semble ne plus pouvoir exister ? Rien !... je tremble !...

DAJA

Alors viendra l'accomplissement de mon vœu le plus cher : celui de te savoir en Europe dans des mains dignes de toi.

RÉCHA

Tu te trompes. La même cause qui fait naître en toi ce désir, s'oppose à ce qu'il puisse jamais devenir le mien. C'est ta patrie qui t'attire, et la mienne ne me retiendrait pas ? Une image des tiens, non encore éteinte dans ton âme, aurait donc plus de puissance que la vue de ceux que je puis toucher et entendre, que la présence des miens, enfin ?

DAJA

Dis ce que tu voudras ! Les chemins du ciel sont les chemins du ciel. Que serait-ce, si ton sauveur lui-même était choisi par son Dieu, dont il est le combattant, pour te conduire au pays et au milieu du peuple pour lesquels tu es né ?

RÉCHA

Daja ! Que dis-tu là, ma chère Daja ! En vérité, tu as d'étranges idées ! — « Son Dieu ! le sien ! dont il est le combattant ! » A qui Dieu appartient-il ? Quel Dieu cela

doit-il être qui serait la propriété d'un homme? qui est réduit à faire combattre les hommes pour lui? — Et comment peut-on savoir *pour* quel coin de terre on est né, si ce n'est celui qui vous a vu naître? — Que mon père ne t'entende pas parler ainsi! — Que t'a-t-il fait pour que tu t'appliques toujours à me peindre mon bonheur aussi loin de lui que possible? Que t'a-t-il fait pour que tu aimes tant à mêler l'ivraie et les fleurs de ton pays à la semence de la raison qu'il a répandue si pure dans mon âme? — Ma chère, ma bonne Daja, une fois pour toutes, il ne veut pas de tes fleurs bariolées sur le sol qu'il a si bien préparé. — Et il faut qu'enfin je te le dise : moi-même, je sens, bien qu'elles lui soient un bel ornement, que ce sol en est affaibli et épuisé; leur odeur m'étourdit, me donne le vertige! — Ton cerveau s'y prête mieux. Je ne te blâme pas d'être plus robuste et de pouvoir la supporter; quant à moi, je n'en ai pas la force. Ainsi, l'histoire de ton ange, il s'en est peu fallu que je n'en aie été dupe! — Je rougis encore devant mon père de m'être prêtée à cette farce!

DAJA

Une farce! La raison n'existe donc nulle part? — Des farces! Ah! s'il m'était permis de parler!

RÉCHA

Qui te le défend? N'étais-je pas chaque fois tout oreilles quand il t'a plu de m'entretenir des héros de ta foi? N'ai-je pas toujours admiré leurs exploits, et donné mes

larmes à leurs souffrances ? Il est vrai que leur foi ne m'a jamais paru être ce qu'il y avait de plus héroïque en eux. J'en ai retiré cet enseignement : que le dévouement pour Dieu ne dépend en nulle façon de notre manière de le concevoir. — Chère Daja, mon père nous a répété cela si souvent, et tu paraissais toujours d'accord avec lui ! Pourquoi veux-tu détruire à toi seule ce que tu as construit en commun avec lui ? — Chère Daja, ce n'est pas là une conversation capable de nous préparer à la réception de notre ami. — Pour moi, peut-être... cependant !... car je désire beaucoup savoir si, lui aussi... Mais écoute, Daja ! n'entends-je pas quelqu'un se diriger vers notre porte ? Ah ! si c'était lui ! Ecoute !

SCÈNE II

4 LES PRÉCÉDENTES, LE TEMPLIER, auquel quelqu'un ouvre la porte en disant :

Entrez par ici.

RÉCHA (Elle tressaille, se remet et veut se jeter à ses pieds.)

C'est lui ! — mon sauveur ! Ah !

✻

LE TEMPLIER

Pour éviter cela, je suis venu si tard ; et cependant...

RÉCHA

Aux pieds de cet homme si fier, je ne veux que rendre grâce à Dieu encore une fois ; non pas à l'homme qui ne veut pas de remerciements, pas plus que le seau qui

s'est montré si utile à éteindre le feu. Le seau s'est laissé remplir, vider sans s'en inquiéter, l'homme de même. Celui-ci aussi ne fut poussé que par hasard au milieu des flammes, quand par hasard je tombai dans ses bras, par hasard je restai, comme une étincelle, sur son manteau, dans ses bras, jusqu'à ce qu'enfin je ne sais quoi nous rejeta tous deux hors des flammes. — Qu'y a-t-il donc à remercier ? En Europe, le vin fait faire encore de plus grands exploits. — Les templiers, enfin, sont forcés d'agir ainsi ; c'est leur devoir, en chiens bien dressés, de retirer les personnes du feu et de l'eau.

LE TEMPLIER, qui l'a contemplée d'un air étonné et inquiet pendant ce temps.

O Daja, Daja ! — Pourquoi fallait-il lui rapporter chaque folie qui s'est échappée de ma bouche, quand, dans des moments de chagrin, ma mauvaise humeur t'a offensée ! C'est se venger trop durement, Daja ! — Espérons que dorénavant tu plaideras mieux ma cause devant elle.

DAJA

Je ne pense pas, chevalier, que ces petits aiguillons poussés contre son cœur, vous y aient fait grand tort.

RÉCHA

Quoi ! vous aviez du chagrin ! Et vous étiez plus avare de votre chagrin que de votre vie !

LE TEMPLIER

Chère, gracieuse enfant ! — Ah ! mon âme se partage entre mes yeux et mes oreilles ! Ce n'est point la fille, oh non ! il n'est pas possible que ce soit là la même que j'ai tirée du feu. — Qui donc aurait connu celle-ci sans se jeter dans les flammes pour elle ? Aurait-on attendu que je fusse arrivé ? — Cependant... la frayeur... pourrait changer les traits... (Pause. Il la contemple avec admiration.)

RÉCHA

Mais moi, je vous trouve encore le même. (Le Templier continue à être distrait en la regardant, jusqu'à ce qu'elle lui parle pour le tirer de cette muette contemplation.) Eh bien, chevalier, dites-nous enfin où vous avez été pendant tout ce temps ? — J'oserais presque demander où vous êtes en ce moment même ?

LE TEMPLIER

Je suis — où, peut-être, je ne devrais point être.

RÉCHA

Où avez-vous été ? je vous le demande. Peut-être aussi où vous n'auriez pas dû aller ? Ce n'est pas bien.

LE TEMPLIER

J'étais à — comment s'appelle donc la montagne ? — au Sinaï.

RÉCHA

Au Sinaï ? — Ah, que c'est beau ! Enfin je pourrai savoir d'une manière certaine s'il est vrai...

LE TEMPLIER

Quoi donc ? Quoi ? S'il est vrai qu'on y peut encore voir l'endroit où Moïse était en face de Dieu, quand...

RÉCHA

Non, pas exactement cela ; car, partout où il était, il était devant Dieu. J'en sais du reste bien assez. — Je voudrais bien savoir de vous, s'il est vrai... que l'ascension de cette montagne est bien moins pénible que la descente ? car, voyez-vous, pour toutes les montagnes que j'ai gravies, c'était justement le contraire. — Eh bien, chevalier ? — Comment donc ? Vous vous détournez ? Vous ne voulez point me regarder ?

LE TEMPLIER

C'est que je veux mieux vous écouter !

RÉCHA

C'est que vous ne voulez pas me faire voir que vous souriez de ma simplicité, que vous souriez parce que je ne sais rien de plus important à vous demander du plus saint mont des monts ! N'est-ce pas ?

LE TEMPLIER

Il faut donc que je regarde encore dans vos yeux ! — Eh quoi ? C'est à votre tour de les baisser maintenant. Ah ! vous pouvez à peine vous empêcher de rire, parce que je cherche dans votre air et dans vos actions l'explication de ce que vous me dites, cependant, avec tant de

netteté; de ce que vous me taisez ? — Ah, Récha ! il a dit vrai, bien vrai : « Il faut la connaître d'abord ! »

RÉCHA

Qui vous a dit cela ? et de qui parlait-on ainsi ?

LE TEMPLIER

« Il faudra la connaître ! » C'est votre père qui m'a parlé ainsi, et de vous.

DAJA

Et moi donc ? Je ne vous aurais pas dit la même chose, moi ?

LE TEMPLIER

Mais, où reste-t-il donc, votre père ? Où est-il ? Est-il encore chez le Sultan ?

RÉCHA

Sans doute.

LE TEMPLIER

Encore ? — Suis-je assez oublieux ? Non, non, il n'y sera plus. Assurément, il m'attend là-bas près du cloître. Nous en étions convenus, je crois. Permettez ! je vais... l'amener ici...

DAJA

C'est mon affaire. Restez, chevalier, restez ! je vais le chercher.

LE TEMPLIER

C'est moi qu'il attend, et non pas vous. D'ailleurs, il

se pourrait bien... qui sait... le Sultan peut-être... vous ne connaissez pas le Sultan !... lui aurait peut-être suscité des embarras... Croyez-m'en ; il y aurait du danger si je ne parlais pas.

RÉCHA

Du danger ? quel danger ?

LE TEMPLIER

Du danger pour moi, pour vous, pour lui ; si je ne pars pas sans délai, tout de suite. (Il sort.)

SCÈNE III

RÉCHA, DAJA

RÉCHA

Que veut-il dire, Daja ? Si vite ? — Qu'a-t-il donc ? Que lui prend-il ? Qu'est-ce qui le chasse ?

DAJA

Laissez-le. Suivant moi, ce n'est point un mauvais signe.

RÉCHA

Signe de quoi ?

DAJA

Qu'il y a quelque chose intérieurement. L'eau bout, mais il ne veut pas qu'elle se répande. Soyez tranquille à son égard. Maintenant, c'est votre tour.

RÉCHA

Mais, quoi donc ? Tu deviens incompréhensible, comme lui.

DAJA

Bientôt vous pourrez prendre votre revanche de toute l'inquiétude qu'il vous a causée. Mais ne soyez pas trop sévère, ne vous vengez pas trop durement.

RÉCHA

Je suppose que toi-même, au moins, tu sauras ce que tu veux dire ?

DAJA

Et vous ? êtes-vous déjà redevenue si tranquille ?

RÉCHA

Oui, je le suis ; je le suis en effet...

DAJA

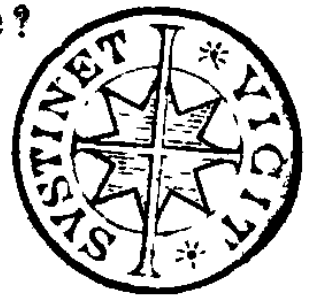
Au moins, confessez que son trouble vous fait plaisir ; et, à son trouble, vous devez la paix dont vous jouissez en ce moment.

RÉCHA

A mon insu, absolument. La seule chose que je pourrais te confesser serait que je suis surprise moi-même qu'une telle tempête, dans mon cœur, puisse être suivie d'un si grand calme. Je l'ai vu et bien vu... sa conversation, ses manières...

DAJA

Vous en êtes rassasiée, déjà ?



RÉCHA

Je ne veux pas dire rassasiée ; non, — loin de là...

DAJA

Cela a calmé votre faim.

RÉCHA

Soit ; si tu le veux ainsi.

DAJA

Pas moi.

RÉCHA

Il me restera toujours cher, plus cher que ma vie, lors même que je suis moins émue à la simple mention de son nom ; lors même que mon cœur, si je pense à lui, ne bat pas plus fortement, plus précipitamment. — Mais, que dis-je ? Viens, viens, chère Daja, à la fenêtre qui donne sur les palmiers.

DAJA

Je vois bien... Cette faim n'est pas encore tout apaisée.

RÉCHA

Maintenant, je verrai aussi les palmiers, non-seulement lui sous les arbres.

DAJA

Cette froideur n'est probablement que le commencement d'une autre fièvre.

RÉCHA

Qui parle de froideur ? Je ne suis point froide. En vérité, je n'aime pas moins voir ce que je vois avec calme.

SCÈNE IV

(Salle d'audience dans le palais du Sultan.)

SALADIN, SITTAH

SALADIN, en entrant, parlant au-dehors.

C'est ici que vous amènerez le juif aussitôt qu'il sera arrivé. Il paraît ne pas être trop pressé.

SITTAH

Probablement il n'était pas chez lui, on ne l'aura pas trouvé tout de suite.

SALADIN

Ma sœur ! ma sœur !

SITTAH

A ton air, on pourrait croire que tu vas avoir à soutenir un combat...

SALADIN

Avec des armes que je n'ai pas appris à manier. Je dois feindre ; je dois inspirer la crainte ; je dois tendre des pièges : je dois tromper par la ruse. Quand jamais ai-je su le faire ? Où l'aurais-je appris ? — Et tout cela, pourquoi ? Dans quel but ? Pour pécher de l'argent. De l'argent ! Pour de l'argent ! Pour extorquer de l'argent d'un juif en lui faisant peur ; — De l'argent ! Je suis donc arrivé à ces petits artifices pour me procurer la plus petite des bagatelles ?

SITTAH

Toute bagatelle, par trop dédaignée, se venge, mon frère.

SALADIN

Hélas, c'est vrai ! Et si, enfin, ce juif était l'homme bon et plein de raison que le dervis t'a décrit autrefois ?

SITTAH

Eh bien, alors ! où serait le mal ? Le piège n'est tendu que pour le juif avare, peureux, craintif, non pour l'homme honnête et sage. Celui-ci est avec nous, sans piège. Par-dessus le marché, tu auras encore le plaisir d'entendre comment un tel homme se tire de l'embarras, avec quelle force hardie il déchirera les cordes, ou avec quelle fine précaution il glissera près des filets : voilà le plaisir qui t'est encore réservé.

SALADIN

C'est vrai. Certainement, je m'en réjouis d'avance.

SITTAH

Il n'y a donc plus rien qui puisse t'embarrasser. Car, si ce n'est qu'un homme de la multitude, si ce n'est qu'un juif comme tout autre juif, tu n'auras certainement pas honte de paraître devant lui, tel qu'il se figure que sont tous les hommes. Au contraire ; celui qui se montrerait meilleur ne serait pour lui qu'un fat, qu'un fou.

SALADIN

Selon cette maxime, je devrais agir mal, afin que le méchant ne pensât pas mal de moi ?

SITTAH

Certes ! si tu appelles agir mal, user de chaque chose suivant qu'il en faut user.

SALADIN

Ce que tête de femme a inventé elle le saura toujours justifier.

SITTAH

Comment, justifier ?

SALADIN

Seulement, j'ai peur que la chose, si habilement, si finement préparée, ne se brise dans ma main grossière. Une telle affaire veut être exécutée comme elle a été inventée, avec la même souplesse, la même finesse. — Mais, va ! — Je danse comme je le peux ; et certes, je préfère, en cette occasion, faire mal à faire trop bien.

SITTAH

N'aie point trop peu de confiance en toi ! Je m'en porte caution ! Tout ne dépend que de ta volonté. — Les hommes de ta trempe voudraient toujours nous faire croire que c'est leur glaive, le glaive seulement, qui les a faits ce qu'ils sont. Le lion, en chassant avec le renard, a honte peut-être du renard, non de la finesse.

SALADIN

Et comment se fait-il que la femme désire tant faire descendre l'homme à son niveau ? Va-l'en, va ! — Je crois savoir ma leçon.

SITTAH

Comment ! Je dois m'en aller ?

SALADIN

Avais-tu donc l'intention de rester ?

SITTAH

Pas de rester, exactement — en vue ; mais dans le salon à côté.

SALADIN

Pour y être aux écoutes ? Non, ma sœur, pas même cela, si tu veux que je m'acquitte bien de la besogne. — Va donc ! j'entends le bruit du rideau ; il vient ! — Mais, ne reste point là. J'y regarderai. (Elle s'éloigne par une porte, Nathan entre par une autre, Saladin s'est assis durant ce temps.)

SCÈNE V

SALADIN, NATHAN

SALADIN

Approche-toi, Juif ! Plus près ! — Mais avance donc tout près de moi ! — Sois sans peur !

NATHAN

Qu'elle soit pour tes ennemis !

SALADIN

Tu t'appelles Nathan ?

NATHAN

Oui.

SALADIN

Le Sage Nathan ?

NATHAN

Non.

SALADIN

Soit, si ce n'est pas toi, c'est le peuple qui t'appelle ainsi.

NATHAN

Il se peut ! Le peuple !...

SALADIN

Certes, tu ne penses pas que je traite avec mépris la voix du peuple ? — J'ai longtemps désiré connaître l'homme qu'il appelle le Sage.

NATHAN

Et s'il l'appelait ainsi pour s'en moquer ? Si le peuple n'entendait par sagesse que la prudence, et s'il ne reconnaissait prudent que celui qui entend bien son intérêt ?

SALADIN

Son véritable intérêt, veux-tu dire ?

NATHAN

Alors, en effet, l'homme le plus égoïste serait le plus prudent. En ce cas, en vérité, sage et prudent seraient la même chose.

SALADIN

Je t'entends prouver là justement ce que tu voudrais

contredire. Tu connais les vrais intérêts de l'homme, que le peuple ignore ; au moins tu as cherché à les approfondir ; tu y as réfléchi. Cela seul fait déjà le Sage.

NATHAN

Que chacun s'imagine d'être.

SALADIN

Voilà assez de modestie ! Il répugne de l'entendre sans cesse, là où l'on s'attendait à entendre la froide raison. (Il se relève brusquement.) Voyons ! arrivons à notre affaire ! Mais, sois sincère, juif, sincère !

NATHAN

Sultan, je te servirai assurément de façon à me rendre digne de ta confiance à l'avenir.

SALADIN

Servir ! En quoi ?

NATHAN

Tu auras le meilleur de toute chose ; tu l'auras au prix le plus raisonnable.

SALADIN

De quoi parles-tu ? Mais, certainement, pas de tes marchandises ? — C'est ma sœur qui marchandra avec toi. — (A part.) Voilà pour l'écouteuse ! — Moi, je n'ai rien à aire avec le marchand.

NATHAN

Alors tu voudras savoir, sans doute, ce que j'aurais pu .

apprendre sur mon chemin de l'ennemi qui commence à se remuer de nouveau ; si je l'ai rencontré ? — si, franchement...

SALADIN

Ce n'est pas là où j'ai voulu arriver avec toi. J'en sais déjà autant qu'il m'en faut. — Bref...

NATHAN

Commande, Sultan.

SALADIN

C'est une leçon que je te demande, mais sur d'autres matières... Toi, qui as la sagesse, me diras-tu bien quelle religion, quelle loi t'a paru avec évidence être la meilleure ?

NATHAN

Sultan, je suis juif.

SALADIN

Et moi, musulman. Le chrétien est entre nous. De ces trois religions, il n'y a qu'une seule qui puisse être la vraie religion. — Un homme comme toi ne reste pas fixé là où le hasard de la naissance l'a jeté ; ou, s'il y reste, c'est par conviction, par de bonnes raisons, par le choix du mieux. Allons ! Viens me faire part de tes convictions, fais valoir les arguments que je n'ai pas eu le temps de rechercher. Dis-moi quel choix tu as fait ? bien entendu sous le sceau du secret, — afin que j'en fasse mon profit. — Quoi ! tu parais étonné, tu me mesures des yeux ? Il

se peut bien que je sois le premier sultan qui ait eu un tel caprice, qui cependant ne me paraît pas tout à fait indigne d'un sultan ! N'est-ce pas ? Mais parle donc ! parle donc ! Ou, veux-tu avoir un moment pour réfléchir ? Bien ; je te l'accorde. — (A part.) Est-elle aux écoutes ? Je m'en vais l'épier ; et demander aussi si je me suis bien tiré d'affaire. — Réfléchis donc ! vite ; je ne tarderai pas à revenir. (Il entre dans la salle de côté, où Sittah s'était rendue.)

SCÈNE VI

NATHAN, seul.

Hum ! hum ! C'est étrange ! Qu'ai-je donc ? Le Sultan que veut-il ? Comment, — je suis préparé à ce qu'il me demande de l'argent, et il veut... la vérité, la vérité ! Et encore de la sorte, — si sonnante, si luisante, — comme si la vérité était une monnaie ! — Passe encore pour la monnaie antique, qu'on pesait ! — Cela irait encore ! Mais, enfin, la vérité n'est pas de cette monnaie nouvelle dont le poinçon fait la valeur, qu'on n'a qu'à compter sur la table. Eh quoi ! on mettrait la vérité dans une tête, comme on met l'argent dans un sac ? Qui donc ici est le juif, de moi ou de lui ? — Mais, me demanderait-il par hasard la vérité, mais non pas la vérité vraie ? — Pourtant, le soupçon qu'il n'use de la vérité que

comme d'un piège, serait par trop mesquin ? — Trop mesquin ? Qu'y a-t-il donc de trop mesquin pour un grand seigneur ? — C'est certain ; il a parlé à l'étourdie, il enfonce la porte pour entrer dans la maison ! On frappe d'abord, on écoute, si c'est en ami qu'on s'approche. — Il faut que je sois sur mes gardes : mais, comment faire ? — Je ne gagnerai rien, avec lui, d'être juif, juif fleffé. Encore moins de ne pas être juif du tout. Car, si je ne suis pas juif, il n'aura qu'à demander pourquoi je ne suis pas musulman ? C'est cela ! J'ai ce qui peut me sauver ! — Ce ne sont pas les enfants seuls qu'on repaît de contes. — Qu'il vienne !

SCÈNE VII

SALADIN, NATHAN

SALADIN, à part.

Ce champ est libre enfin ! — Je ne suis pas revenu trop tôt pour toi, j'espère ? As-tu suffisamment réfléchi ? Eh bien, parle donc ! personne ne nous entend.

NATHAN

Oh ! que tout l'univers nous entende !

SALADIN

Nathan est si sûr de sa cause ! Oh ! voilà un vrai Sage ! Ne jamais cacher la vérité ! Mettre tout en jeu pour elle,

sous peine de la vie, de la mort ! Risquer biens et vie pour elle.

NATHAN

Mais, oui, s'il est nécessaire et si cela sert à quelque chose.

SALADIN

Dorénavant, je puis espérer de porter de droit un de mes titres : *Réformateur du monde et de la loi*.

NATHAN

Certes, un beau titre, celui-là ! Mais, Sultan, avant que je me découvre sans réserve, me permettras-tu de te raconter une historiette ?

SALADIN

Pourquoi pas ? J'ai toujours aimé les historiettes, quand elles sont bien dites.

NATHAN

Mais les bien dire n'est pas précisément mon affaire.

SALADIN

Encore cette fière modestie ? Dépêche - toi , raconte enfin !

NATHAN

Jadis, dans les siècles reculés, vivait, en Orient, un homme qui possédait une bague d'une valeur immense, provenant d'une main chère. La pierre, une opale, brillant de cent belles couleurs, avait la vertu secrète de ren-

dre agréable devant Dieu et devant les hommes celui qui la portait avec confiance. Ce n'est donc pas merveille qu'il ne la quittât jamais et qu'il donnât les ordres nécessaires pour qu'elle fût conservée éternellement dans sa famille. — il fit donc ainsi : Il légua la bague à celui de ses fils qu'il aimait le plus ; et disposa que celui-ci, à son tour, la laisserait en mourant à celui des siens qu'il préférerait ; et ainsi de suite, elle passerait toujours à celui qui serait préféré par son père, et qui, sans égard à la naissance, en vertu de la bague seule, deviendrait le chef de la maison. — Entends-moi bien, Sultan !

SALADIN

Je te comprends. Allons !

NATHAN

De cette façon, la bague passa de fils en fils jusqu'à ce qu'elle vint en la possession d'un homme ayant trois fils, trois fils également obéissants à leur père qui, par conséquent, ne pouvait que les aimer tous également. Cependant, lorsque chacun d'eux se trouvait seul avec lui, son cœur le préférait, oublieux des deux absents, et, tantôt celui-ci, tantôt celui-là, tantôt le troisième, lui paraissait le plus digne de la bague. Il eut donc la pieuse faiblesse de promettre la bague à chacun d'eux. Cela allait ainsi tant que cela pouvait aller. Mais voilà que la mort approche et le bon père est dans l'embarras. Il ne veut pas affliger deux de ses fils qui se fient à sa parole. — Que peut-il faire ? En secret il fait venir un artiste, et

lui commande deux autres bagues, d'après le modèle de la sienne, en lui enjoignant de n'épargner ni frais ni peine afin de les faire pareilles, absolument pareilles à celle-ci. L'artiste réussit. Quand il rapporta les bagues au père, celui-ci ne put lui-même reconnaître sa propre bague. Plein de joie, il appelle ses fils, chacun en particulier ; à chacun il donne sa bénédiction — et sa bague, — et meurt. — Écoutes-tu, Sultan ?

SALADIN, qui s'est détourné, confus.

J'écoute, j'écoute ! Finis ton conte, enfin ? — Est-ce fini ?

NATHAN

J'ai fini, car ce qui suit s'entend de soi-même. Le père, à peine mort, chacun arrive avec sa bague et veut être le prince de la maison. On cherche, on se dispute, on porte plainte. En vain ! on ne peut trouver laquelle était la vraie bague. (Pause. Il attend la réponse du Sultan.) La preuve en fut aussi difficile à trouver que, pour nous, maintenant... la vraie religion.

SALADIN

Quoi ? ce serait là la réponse à ma question ?

NATHAN

C'est là seulement mon excuse, si je n'ose pas distinguer les bagues que le père fit fabriquer afin qu'on ne pût les distinguer l'une de l'autre.

SALADIN

Les bagues ? — Ne te joue pas de moi ? Il me semble

qu'on peut distinguer assez bien les religions que je t'ai nommées : par les vêtements, même par la nourriture.

NATHAN

Mais point par leurs bases. Toutes ces religions ne se fondent-elles pas sur l'histoire écrite ou traditionnelle ? Et toute histoire, n'est-ce pas, doit-être crue de bonne foi ? De quelle foi, enfin, doute-t-on le moins ? De celle des siens, assurément, dont le sang coule dans nos veines, qui, dès notre enfance, nous ont donné des preuves de leur amour, qui ne nous ont jamais trompés que lorsqu'ils croyaient devoir le faire pour notre bien. Par quelles raisons devrais-je avoir moins foi en mes pères que toi en tes ancêtres ? De même pour la proposition contraire. De même pour les chrétiens, n'est-ce pas ?

SALADIN, à part.

Par le Dieu vivant ! cet homme a raison. Il faut me taire.

NATHAN

Retournons à nos bagues. Je l'ai dit : les fils portèrent plainte, et chacun fit serment devant le juge d'avoir reçu la bague directement de la main du père ; — et c'était vrai ; — après avoir reçu de lui, depuis longtemps, la promesse qu'il jouirait un jour des prérogatives de la bague ; — ce qui n'était pas moins vrai ; — le père, chacun d'eux l'assurait, était incapable de le tromper ; et, avant de soupçonner un père aussi cher d'une telle fausseté, il accuserait plutôt ses frères de fraude, quoiqu'il les crût

honnêtes. En tous cas, il saurait bien démasquer les traîtres, et se venger.

SALADIN

Enfin, et le juge? — Il me tarde d'entendre ce que tu feras dire au juge. Parle!

NATHAN

Le juge parla ainsi : « Je vous renvoie de mon tribunal, à moins que vous ne fassiez paraître devant moi votre père. Croyez-vous que ce soit mon affaire de résoudre des énigmes? Ou voulez-vous attendre jusqu'à ce que la vraie bague ouvre la bouche? — Mais tenez; j'entends dire que la vraie bague possède la vertu merveilleuse de rendre agréable à Dieu et aux hommes, de faire aimer celui qui la porte. Cela doit être décisif! Eh bien! lequel d'entre vous est-il le plus aimé des deux autres? — Vite, répondez! — Vous vous taisez? Ainsi les bagues n'ont qu'un effet intérieur, non extérieur? Chacun n'a de préférence que pour lui-même? — Vous êtes donc tous trois des trompeurs trompés! Aucune de vos trois bagues n'est authentique. La vraie bague probablement fut perdue. Pour cacher cette perte et la réparer, votre père fit faire les trois bagues que vous possédez. »

SALADIN

C'est excellent! excellent!

NATHAN

« Or, continua le juge, ma sentence est : « Retirez-vous
« chacun de votre côté! » Mais si vous désirez un conseil,

le voici : acceptez franchement l'affaire telle qu'elle est. Si chacun de vous tient sa bague du père, chacun croira être sûr que la sienne est la seule authentique. Il est possible que le père n'ait plus voulu souffrir dans sa maison la tyrannie de cette bague unique ! — Et, assurément, il vous a aimé tous les trois, et également : c'est pourquoi il n'a pas voulu mortifier deux d'entre vous pour en favoriser un seul. — Allez donc ! appliquez-vous chacun selon votre libre inclination, selon votre amour sincère, non corrompu par des préjugés, empressez-vous, chacun à l'envi, de mettre au jour la vertu de votre bague ! Aidez la force de la pierre par votre douceur, votre charité, votre bienfaisance, votre sincère dévouement à Dieu ! Si, de la sorte, les vertus de vos bagues se manifestent un jour chez vos arrière-petits-fils, je les assigne de nouveau, à quelques milliers d'années d'ici, devant ce tribunal. Alors, un homme plus sage que moi occupera ce siège et il jugera. Partez ! » — C'est ainsi que parla le modeste juge.

SALADIN

Mon Dieu ! mon Dieu !

NATHAN

Saladin, si tu te sens être cet homme plus sage qu'on avait promis...

SALADIN, se précipitant vers Nathan, lui prend la main, qu'il garde dans la sienne jusqu'à la fin de la scène.

Moi, poussière ! Moi, rien ! — O mon Dieu !

NATHAN

Qu'as-tu donc, Sultan ?

SALADIN

Nathan, mon cher Nathan ! — Les milliers d'années de ton juge ne sont point encore passées. — Son siège n'est pas le mien. — Pars, pars ! — mais sois mon ami.

NATHAN

Et Saladin n'aurait plus rien à me dire ?

SALADIN

Rien.

NATHAN

Rien ?

SALADIN

Rien, absolument. — Et pourquoi ?

NATHAN

J'aurais désiré trouver une occasion pour te faire une demande.

SALADIN

Quelle occasion te faut-il ? Parle !

NATHAN

J'arrive d'un long voyage durant lequel j'ai encaissé l'argent de quelques dettes. — J'ai presque trop de numéraire. — Les temps commencent à devenir périlleux ; — et je ne saurais guère comment le placer avec sûreté.

— l'idée m'est venue alors, puisqu'une guerre prochaine requiert toujours des fonds, que, toi, tu pourrais en faire usage.

SALADIN, le regardant fixement.

Nathan ! Je ne veux pas demander si Al-Hafi est allé déjà te voir. — Je ne veux pas examiner quel soupçon t'engage à me faire de ton propre mouvement cette offre...

NATHAN

Un soupçon ?

SALADIN

Je le mérite. — Pardonne-moi ! A quoi bon le cacher ? Il faut que je te confesse, — que j'avais le dessein...

NATHAN

De me faire la même demande ?

SALADIN

En effet.

NATHAN

Tant mieux pour nous deux ! — Cependant, je ne pourrai t'envoyer tout mon argent, à cause du jeune templier. Tu le connais déjà. — J'ai encore une grosse dette à régler envers lui.

SALADIN

Un templier ? J'espère que tu ne vas pas secourir mes ennemis les plus acharnés, de ton argent ?

NATHAN

Je ne parle que de celui auquel tu as accordé la vie...

SALADIN

Ah ! tu me le rappelles. — J'avais tout à fait oublié ce jeune homme ! Le connais-tu ? Où est-il ?

NATHAN

Tu ne sais donc pas comment ta grâce pour lui est retombée sur moi ? Lui, au péril de cette vie nouvellement acquise, a sauvé ma fille du feu.

SALADIN

Lui ? Il aurait fait cela ? — Ah ! il en avait bien l'air. Mon frère, auquel il ressemble tant, eût fait de même. Amène-le, s'il est encore ici ! J'ai tant parlé à ma sœur de ce frère qu'elle n'a jamais connu, qu'il faut bien que je lui fasse voir son image ! — Va le chercher ! — Ah ! que de bonnes actions découlent d'une seule, quand même elle n'aurait eu d'autre mobile que la passion ! Va le chercher !

NATHAN, en lâchant la main de Saladin.

A l'instant même ! Et le reste est convenu aussi.
(Il sort.)

SALADIN

Ah ! que n'ai-je laissé ma sœur aux écoutes ! Allons la rejoindre ! — Comment ferai-je pour lui raconter tout cela ? (Il sort par un autre côté.)

SCÈNE VIII

(Sous les palmiers, près du monastère où le templier attend Nathan.)

LE TEMPLIER va et vient, luttant intérieurement, enfin il donne cours à ses sentiments.

Ici la victime fatiguée fait halte. — Hé bien ! je ne désire pas savoir ce qui se passe en moi ; je ne veux point prévoir d'avance ce qui s'y passera. — Je me suis enfui, mais en vain, en vain ! — Et je n'ai pu faire autre chose que fuir ! — Advienne que pourra ! — Le coup était trop soudain pour pouvoir le parer ; ce coup que je redoutais depuis si longtemps et auquel je m'étais soustrait jusqu'alors. — Je la vis, elle que je convoitai si peu de voir, et, soudain, je pris la résolution de ne plus la perdre de vue. Que dis-je, résolution ! la résolution est suivie du dessein et de l'action, et moi, je ne puis que souffrir ! La voir et le sentiment d'être uni à elle, ne fut qu'une seule et même sensation et reste ainsi. — Je ne puis supporter l'idée d'être séparé d'elle ; ce serait ma mort, — et partout où nous sommes après la mort, la mort encore là ! — Si c'est l'amour, — le templier, certes, — le chrétien aime la fille juive. Mais, qu'importe ? Sur cette terre de promesse, — qui m'est pour cela sainte à jamais, — je me suis déjà défait de tant d'autres préjugés. Mon Ordre, que peut-il demander ? — Moi, comme tem-

plier, je suis mort ; je fus mort pour l'Ordre du moment où je fus prisonnier de Saladin. La tête, dont Saladin m'a fait cadeau, serait-elle mon ancienne tête ? C'est une tête neuve qui ne sait rien de tout ce qu'on avait persuadé à l'autre de croire, de tout ce qui lia l'autre. — Et c'est une meilleur tête, mieux adaptée au ciel paternel, je le sens en effet. Car, avec ma nouvelle tête seulement, je commence à penser comme mon père a dû penser ici, à moins qu'on ne m'en ait conté. — Des contes : mais ils étaient bien croyables ; ils ne me l'ont jamais paru davantage qu'au moment actuel, où je suis en péril de trébucher où il tomba. — Il tomba ? Il vaut mieux tomber avec des hommes que rester debout avec des enfants. — Son exemple me garantit son approbation. Aurais-je à m'occuper d'une autre ? — Peut-être de celle de Nathan ? — Oh ! son encouragement me fera encore moins défaut que son approbation. — Ah ! quel juif ! — Et qui, cependant, n'aspire qu'à paraître juif ! Le voici qui arrive, à pas précipités, resplendissant d'une franche gaieté. Qui jamais a quitté Saladin autrement ? Hé ! Nathan !

SCÈNE IX

NATHAN, LE TEMPLIER

NATHAN

Ah ! c'est vous ?

LE TEMPLIER

Vous êtes resté bien longtemps chez le Sultan.

NATHAN

Pas trop. Je me suis arrêté en route. — Ah ! en vérité, Curd, cet homme mérite sa réputation. Sa renommée n'est que l'ombre de lui-même. — Mais, avant tout, que je vous dise...

LE TEMPLIER

Quoi ?

NATHAN

Il veut vous parler, il veut que vous alliez tout de suite chez lui. Accompagnez-moi d'abord à la maison, où j'ai autre chose à disposer à son intention : et puis, nous partons ensemble.

LE TEMPLIER

Nathan, je ne mettrai plus le pied dans votre maison, si...

NATHAN

Vous y avez donc été dans l'intervalle ? vous lui avez donc parlé ? — Eh bien ? dites : Récha vous plaît-elle ?

LE TEMPLIER

Au-delà de toute expression ! Mais, la revoir, — non, je ne la reverrai jamais, jamais !... à moins que vous ne m'accordiez à l'instant même la demande que je vous fais de pouvoir la voir toujours.

NATHAN

Que dois-je comprendre par ces mots ?

LE TEMPLIER, après une courte pause, se jetant soudainement à son cou.

Mon père !

NATHAN

Jeune homme!

LE TEMPLIER, le lâchant brusquement.

Vous ne dites pas : mon fils ! — Je vous en supplie, Nathan !

NATHAN .

Cher jeune homme !

LE TEMPLIER

Et non : fils ? Je vous en supplie, Nathan ! je vous conjure, par tous les droits de la nature ! ne leur préférez pas des liens de convention ! — Contentez-vous d'être homme ! — Ne me repoussez pas !

NATHAN

Cher, cher ami !...

LE TEMPLIER

Et fils ! pas fils ? — Vous refuserez même alors que la reconnaissance aurait déjà frayé le chemin à l'amour dans le cœur de votre fille ? même alors que nos deux cœurs, pour se fondre en un seul, n'attendraient qu'un signe de vous ? Vous ne dites mot !

NATHAN

Cette demande a de quoi me surprendre, jeune chevalier.

LE TEMPLIER

Comment vous étonnerais-je, Nathan, de vos propres pensées ? — Ne les reconnaissez-vous pas dans ma bouche ? — Comment pourrais-je vous étonner ?

NATHAN

Avant que je sache même quel Stauffen fut votre père !

LE TEMPLIER

Que dites-vous là, Nathan ? Quoi, en ce moment, vous ne ressentez rien que de la curiosité ?

NATHAN

Voyez ! Moi-même, j'ai autrefois connu un Stauffen qui s'appelait Conrad.

LE TEMPLIER

Eh bien ?... Si mon père enfin se fût appelé ainsi ?

NATHAN

En vérité ?

LE TEMPLIER

Je porte moi-même le nom de mon père : Curd c'est Conrad.

NATHAN

Après tout, mon Conrad ne fut point votre père. Car mon Conrad avait votre profession : il était templier, il ne fut jamais marié.

LE TEMPLIER

Oh, quant à cela !...

NATHAN

Comment ?

LE TEMPLIER

Il aurait, cependant, pu être mon père.

NATHAN

Vous plaisantez...

LE TEMPLIER

Et vous le prenez trop à la lettre ! Car, enfin, un enfant naturel, un bâtard ! l'espèce n'est pas à mépriser. — Mais faites-moi grâce de mes preuves de noblesse. Je vous abandonne les vôtres également. Ce n'est pas que j'aie le moindre doute sur votre arbre généalogique. A Dieu ne plaise ! Vous en produirez les titres, feuille par feuille jusqu'à Abraham ; et de là en arrière, je le sais moi-même, j'en ferais le serment.

NATHAN

Vous prenez un ton aigre. — L'ai-je mérité ? — Vous ai-je déjà répondu par un refus ? — C'est simplement que je ne veux pas vous prendre au mot à l'instant même. — Voilà tout !

LE TEMPLIER

Bien sûr ? Il n'y a pas d'autres raisons ? Oh ! alors, pardon !

NATHAN

Enfin, venez donc ! venez !

LE TEMPLIER

Où donc ? — Non ! — A la maison ? Oh ! non, pas là. — Il y a le feu ! — J'aime mieux vous attendre ici. Allez. Si je dois la revoir, je la reverrai assez souvent. Sinon, je l'ai déjà vue beaucoup trop...

NATHAN

Je serai de retour le plus tôt possible.

SCÈNE X

LE TEMPLIER. Bientôt après DAJA

LE TEMPLIER

Je l'ai trop vue ! — Le cerveau de l'homme peut renfermer une infinité de choses ; et, parfois, il est si soudainement rempli ! et rempli d'une bagatelle ! cela ne vaut rien, rien absolument quoi que ce soit qui le remplisse. — Patience ! l'âme travaille l'étoffe, la gonfle et se fait place ; la lumière et l'ordre reviennent alors. Aimé-je donc pour la première fois ? — Ou, ce que je croyais de l'amour, n'était-ce pas de l'amour ? — Et, ce que je ressens maintenant, est-ce vraiment de l'amour ?

DAJA, qui s'est approchée doucement de côté.

Chevalier ! Chevalier !

LE TEMPLIER

Qui m'appelle ? Ah ! Daja ! C'est vous ?

DAJA

Je suis sortie sans qu'il me vit ; mais il pourrait nous voir encore, là, où vous êtes. — Approchez-vous donc de moi, derrière cet arbre.

LE TEMPLIER

Qu'y a-t-il donc ? — Si mystérieuse !... Qu'y a-t-il ?

DAJA

Mais, oui, c'est bien un secret qui m'amène près de vous ; même un double secret. L'un, c'est moi seule qui le

sais ; l'autre, c'est vous qui seul le savez. — Que serait-ce, si nous faisons l'échange ? Confiez-moi le vôtre et vous saurez le mien.

LE TEMPLIER

Avec plaisir. Il faudrait d'abord savoir ce que vous appelez mon secret ; il aura probablement quelque rapport avec le vôtre. — Commencez toujours.

DAJA

Imaginez-vous donc ! — Non, Seigneur chevalier ! vous, d'abord ; et moi, je vous suivrai. Car, bien sûr, mon secret ne vous serait d'aucune utilité si je ne possède pas d'abord le vôtre. — Voyons vite ! — S'il faut que je le tire de vous, alors vous ne m'aurez rien confié. Mon secret restera alors le mien ; et vous n'avez plus le vôtre. — Mais, comment, mon pauvre chevalier, vous autres hommes croyez-vous pouvoir cacher un tel secret à nous autres femmes ?...

LE TEMPLIER

Dont parfois nous ne savons rien nous-mêmes.

DAJA

Cela se peut. Je serai donc en effet obligée de vous le faire connaître à vous-même. — Dites : pourquoi vous êtes-vous éclipsé si subitement ? Pourquoi n'êtes-vous pas rentré avec Nathan ? — Récha aurait-elle fait si peu d'impression sur vous ? Ou bien tant d'impression ? Comment ? Vous m'apprendrez peut-être à connaître le tré-

moussément du pauvre oiseau collé au gluau? — Bref! vous n'aurez qu'à me confesser que vous l'aimez, que vous l'aimez à la folie, et je vais vous dire quelque chose...

LE TEMPLIER

Jusqu'à la folie...? En vérité, vous l'entendez à merveille.

DAJA

Hé! accordez-moi l'amour et je vous dispense de la folie.

LE TEMPLIER

Parce qu'elle s'entend de soi-même? — Un templier aimerait une juive!...

DAJA

Cela paraît en effet ne pas avoir le sens commun. Mais parfois une chose a plus de sens que nous ne croyons; et ce ne serait pas une aventure si inouïe que le Sauveur nous attirât vers lui par des chemins que l'homme prudent ne prendrait pas facilement de lui-même.

LE TEMPLIER

Ce ton si solennel! (A part.) (Si, au lieu du Sauveur, je dis : la Providence, n'a-t-elle pas raison?) — Vous me rendez plus curieux que je n'en ai l'habitude.

DAJA

Ah! c'est le pays des merveilles!

LE TEMPLIER

(A part.) Soit, du merveilleux ! Peut-il en être autrement ? Tout le monde se donne rendez-vous dans ce pays-ci.) — Chère Daja, acceptez ma confession que je l'aime ; que je ne puis concevoir comment je vivrai sans elle ; que...

DAJA

Bien sûr ? — Alors, jurez-moi, chevalier, de la prendre pour femme, de la sauver temporairement dans ce bas-monde, pour l'éternité là-haut.

LE TEMPLIER

Et comment pourrais-je jurer de faire ce qui n'est pas en mon pouvoir ?

DAJA

C'est en votre pouvoir. Je puis vous le donner par un seul mot de ma bouche.

LE TEMPLIER

Le père peut-être ne ferait pas d'objection ?

DAJA

Eh quoi ! le père ! le père ! Il sera bien forcé, le père !

LE TEMPLIER

Forcé, Daja ? — Il n'est pas tombé dans les mains des brigands ; on ne le forcera pas.

DAJA

Alors, il sera obligé de consentir ; il consentira volontiers, à la fin.

LE TEMPLIER

Être forcé, et volontiers ! — mais, Daja, si je vous disais que j'ai déjà essayé de toucher cette corde auprès de lui ?

DAJA

Quoi ? Et il n'a pas accepté ?

LE TEMPLIER

Il a reçu ma proposition de manière à m'offenser.

DAJA

Que dites-vous ? Vous auriez fait entrevoir l'ombre d'un désir d'obtenir Récha ; et il n'aurait pas sauté de joie ? il se serait retiré froidement ? il aurait fait des difficultés ?

LE TEMPLIER

A peu près.

DAJA

En ce cas, je n'hésite plus un instant. (Pause.)

LE TEMPLIER

Cependant vous hésitez ?

DAJA

L'homme, du reste, est si bon ! Moi-même je lui dois tant ! — Il ne veut donc point entendre raison ! — Dieu le sait, j'ai le cœur navré de le forcer ainsi.

LE TEMPLIER

Je vous prie, Daja, faites-moi sortir à la fin de cette incertitude. Mais, si vous n'êtes pas certaine vous-même,

si ce que vous allez faire est bon ou mauvais, honteux ou louable : taisez-le plutôt ! Je vais oublier que vous avez quelque chose à taire.

DAJA

Cela me pousse au lieu de m'arrêter. Eh bien ! sachez donc : Récha n'est pas une juive ; elle est... chrétienne.

LE TEMPLIER, froidement.

Vraiment ? Je vous en félicite ! Etait-ce bien pénible ? Ne vous effrayez pas des labeurs !... Appliquez-vous avec zèle à peupler le ciel quand vous ne pouvez plus peupler la terre !

DAJA

Chevalier ! la nouvelle que je vous donne mérite-t-elle cette raillerie ? Récha étant chrétienne, cela ne vous charme pas davantage, vous, chrétien, templier, qui l'aimez ?

LE TEMPLIER

Principalement parce qu'elle est chrétienne de votre façon.

DAJA

Ah ! vous l'entendez ainsi ? Cela peut passer encore ! — Je voudrais bien voir celui qui saurait la convertir ! Son bonheur est d'être depuis longtemps ce qu'elle est ; elle est trop gâtée pour devenir chrétienne maintenant.

LE TEMPLIER

Expliquez-vous, — ou laissez-moi !

DAJA

Elle est chrétienne; née de parents chrétiens; elle est baptisée...

LE TEMPLIER, promptement.

Et Nathan ?

DAJA

N'est pas son père.

LE TEMPLIER

Nathan n'est pas son père ? — Savez-vous bien ce que vous dites ?

DAJA

La vérité, qui m'a si souvent fait pleurer des larmes de sang. — Non, il n'est pas son père...

LE TEMPLIER

Et il l'aurait seulement élevée comme sa fille ? il aurait élevé en juive l'enfant chrétien ?

DAJA

Assurément.

LE TEMPLIER

Elle ne saurait pas comment elle est née ? elle n'aurait jamais su de lui qu'elle fût née chrétienne et non juive ?

DAJA

Jamais.

LE TEMPLIER

Non-seulement il aurait laissé l'enfant dans cette persuasion ? la jeune fille aussi ?

DAJA

Hélas !

LE TEMPLIER

Nathan ! — Quoi ? — Le sage, le bon Nathan se serait permis de fausser ainsi la voix de la nature ? Il aurait tourné ainsi l'épanchement d'un cœur qui, abandonné à lui-même, prendrait un chemin tout différent ? — Daja, il est vrai, vous m'avez communiqué là quelque chose d'important, — qui peut avoir des conséquences, — cela me trouble, — je ne saurais dire immédiatement ce que nous aurons à faire. — Accordez-moi du temps. — Quittez-moi maintenant. Il doit repasser par ici. Il pourrait nous surprendre. Allez !

DAJA

J'en mourrais !

LE TEMPLIER

Maintenant je ne suis pas du tout en état de lui parler. Si vous le rencontrez, dites-lui que nous nous retrouverons chez le Sultan.

DAJA

Faites bien attention qu'il ne s'aperçoive de rien. — Ce n'était que pour donner le dernier coup à l'affaire, c'était pour vous enlever tout scrupule à l'égard de Récha ! — Mais, si, plus tard, vous l'emmenez en Europe, vous ne me laisserez pas ici !

LE TEMPLIER

Nous verrons cela. Maintenant partez !

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

(Dans le cloître du couvent.)

LE FRÈRE CONVERS, peu après LE TEMPLIER

LE FRÈRE

Oui, le patriarche a bien raison ! Il est vrai que je n'ai pas très-bien réussi en tout ce dont il m'a chargé. — Mais pourquoi me choisir pour de telles commissions ? — Je n'aime pas faire le rusé, je n'aime pas me mêler de tout ; je n'aime pas avoir la main partout. — Ai-je donc quitté le monde pour cela, de mon propre gré, afin de m'embrouiller encore davantage avec le monde et pour le compte d'autrui ?

LE TEMPLIER, l'abordant avec empressement.

Mon bon frère, vous voilà. Je vous ai cherché depuis longtemps.

LE FRÈRE

Moi, seigneur ?

LE TEMPLIER

Vous ne me connaissez donc plus ?

LE FRÈRE

Si, si ! seulement j'ai cru ne plus revoir mon seigneur de ma vie, et je l'ai espéré, priant Dieu pour cela. — Dieu sait combien m'était pénible la demande que j'étais obligé de faire à mon seigneur. Il sait si j'ai désiré de trouver votre oreille ouverte à ma proposition ; il sait combien je me suis réjoui, mais réjoui au fond de l'âme, quand vous avez si nettement, sans longue réflexion, tout refusé comme ne convenant point à un chevalier. — Et cependant vous revenez maintenant ! L'effet s'est-il enfin produit ?

LE TEMPLIER

Vous savez déjà pourquoi je suis venu ? -- Je ne le sais guère moi-même.

LE FRÈRE

Vous aurez réfléchi ; vous aurez enfin trouvé qu'après tout, le patriarche n'a pas tort ; qu'il y a de l'honneur et de l'argent à gagner ; qu'un ennemi est un ennemi, quand même il aurait été sept fois notre sauveur. Voilà ce que vous avez bien pesé dans votre esprit et vous arrivez pour lui offrir vos services. — Ah ! mon Dieu !

LE TEMPLIER

Mon bon, mon digne homme ! soyez tranquille sur ce point. Ce n'est pas dans cette intention que je suis venu, ce n'est pas de cela que je veux parler au patriarche. Je pense encore exactement comme je pensais, et je ne vou-

drais pas, pour tout au monde, perdre l'opinion favorable dont m'a honoré un homme si droit, si pieux, si bon. — Je ne viens que pour demander l'avis du patriarche sur une affaire...

LE FRÈRE

Vous voulez demander l'avis du patriarche ? Un chevalier consulter... (regardant timidement autour de lui) un prêtre ?

LE TEMPLIER

Oui, l'affaire est quelque peu du ressort du prêtre.

LE FRÈRE

Pourtant, le prêtre ne consultera jamais le chevalier, quelque chevaleresque que soit une cause.

LE TEMPLIER

C'est parce que le prêtre a le privilège de pécher, ce que nous autres ne lui envions pas trop. Certes, si je n'avais à agir que pour moi-même ; si je n'avais à rendre compte qu'à moi-même : en quoi aurai-je besoin de votre patriarche ? Mais il y a certaines choses que j'aime mieux faire mal d'après la volonté d'autrui, que bien selon la mienne. — Au reste, je vois bien que celui qui dit religion dit parti ; et celui qui se croit le plus libre de partialité, n'est, après tout, que le champion de son parti ; comme il en est de même partout, il est bon sans doute qu'il en soit ainsi.

LE FRÈRE

J'aime mieux me taire là-dessus ; car je ne comprends pas très-bien, mon seigneur.

LE TEMPLIER

Cependant ! — (A part.) (Voyons ce que je veux à la fin ! Est-ce un ordre ou un conseil ? Veux-je un conseil franc, loyal ou un avis théorique ?) — Je vous remercie, mon frère, je vous suis gré de votre avertissement. A quoi le patriarche me servirait-il ? Soyez mon patriarche vous-même ! Après tout, c'est plutôt le chrétien que je veux consulter dans le patriarche que le patriarche dans le chrétien. — Voici l'affaire...

LE FRÈRE

N'allez pas plus loin, seigneur ! A quoi bon ? — Mon seigneur se trompe à mon égard. Qui sait beaucoup a beaucoup de soucis ; et je n'ai fait vœu que d'un seul. — Ah ! c'est bien ! entendez-vous ! voyez ! pour mon bonheur le voici qui arrive. Restez par ici. Il vous a déjà aperçu.

SCÈNE II

LES PRÉCÉDENTS, LE PATRIARCHE, qui arrive par un des chemins du cloître, entouré de toute la pompe ecclésiastique.

LE TEMPLIER

Je préférerais l'éviter. — Ce ne peut être mon homme ! Un gras prélat, vermeil et souriant ! Et quel faste !

LE FRÈRE

Si vous le voyiez aller à la cour ! En cet apparat, il vient seulement de visiter un malade.

LE TEMPLIER

Combien Saladin doit rougir devant lui !

LE PATRIARCHE, s'avançant, fait un signe au frère.

Par ici ! — C'est le templier, sans doute ; que veut-il ?

LE FRÈRE

Je ne sais.

LE PATRIARCHE, s'avançant vers le templier, tandis que le frère et la suite se retirent vers le fond.

Eh bien ! seigneur chevalier ! Très-charmé de voir un aussi brave jeune homme. — Eh quoi ! vous êtes bien jeune encore : — eh bien ! avec l'aide de Dieu, vous deviendrez quelque chose.

LE TEMPLIER

Pas beaucoup plus, vénérable seigneur, que je ne suis déjà ; je puis m'amoindrir plus facilement.

LE PATRIARCHE

Pour ma part, du moins, je fais des vœux pour qu'un si pieux chevalier prospère encore longtemps pour l'honneur et pour le salut de la chrétienté et de la cause de Dieu ! Il en sera ainsi, pourvu que la jeunesse hardie veuille bien suivre le conseil prudent de l'âge mûr. — En quoi pourrais-je servir d'ailleurs le seigneur ?

LE TEMPLIER

Justement en ce qui manque à ma jeunesse : je demande votre conseil.

LE PATRIARCHE

Volontiers ! — Mais il faudra aussi accepter le conseil.

LE TEMPLIER

Aveuglément ? — Je ne le pense guère.

LE PATRIARCHE

Qui dit cela ? — Mais, certainement, personne ne doit s'abstenir d'user de la raison que Dieu lui a donnée... quand il y a lieu d'en faire usage. — Mais doit-elle se mêler de toute chose ? — Oh non ! — Par exemple : si Dieu daigne par un de ses anges, — c'est-à-dire par un serviteur de sa parole, — nous faire connaître quelque moyen, afin d'avancer, d'affermir d'une manière toute spéciale le bien de toute la chrétienté, le salut de l'Eglise : qui oserait alors mesurer par la raison, la volonté de celui qui créa la raison ? et juger la loi éternelle des cieux splendides, selon les règles mesquines d'un vain honneur ? — Mais assez là-dessus ! — Sur quel sujet désirez-vous nous consulter ?

LE TEMPLIER

Supposons, vénérable père, qu'un juif ait un enfant unique, — soit une fille, — qu'il eût élevée dans le bien avec tous les soins possibles, qu'il aimât plus que son âme, et qu'elle lui rendit son amour avec la piété filiale

la plus parfaite. Supposez que, par hasard, on apprit que cette enfant n'est pas la fille du juif, mais qu'il l'avait ramassée, achetée, volée, — comme vous voudrez; — supposez qu'on sût que la fille est chrétienne, et baptisée; que le juif l'a seulement élevée en juive; et qu'il la maintient seulement dans la religion juive comme si c'était sa propre fille : — dites, vénérable père, qu'y aurait-il à faire ?

LE PATRIARCHE

J'en frémis ! — Mais, avant tout, dites-nous si c'est là un fait réel ou une hypothèse : c'est-à-dire, si vous avez imaginé cette histoire, ou bien si les choses se sont passées de la sorte et continuent d'être ainsi.

LE TEMPLIER

Je pensais que la réalité importait peu pour avoir l'avis de votre Éminence.

LE PATRIARCHE

Comment ? — Voyez donc comme la raison humaine peut s'égarer en affaires ecclésiastiques ! — mais cela n'est pas égal, pas le moins du monde ! Si le cas précité n'est qu'un jeu de l'esprit, il ne vaut pas la peine d'y réfléchir. Je n'aurais alors qu'à vous renvoyer au théâtre ou de tels sujets se produiraient *pro et contra*, avec beaucoup d'éclat. — Mais, si, au contraire, vous ne raillez pas; si le fait est réel, s'il a lieu dans notre diocèse, dans notre chère ville de Jérusalem; — alors...

LE TEMPLIER

Et quoi, alors ?

LE PATRIARCHE

Alors, on appliquera au plus tôt au juif la peine à laquelle la justice papale et impériale condamne un tel crime, une action aussi infâme...

LE TEMPLIER

En vérité ?...

LE PATRIARCHE

Et la loi condamne le juif qui séduit un chrétien, — au bûcher, — aux flammes...

LE TEMPLIER

Vraiment ?...

LE PATRIARCHE

Avec plus de droit encore, cela s'appliquerait au juif, qui, par la force, arrache une pauvre petite fille chrétienne à l'alliance du baptême ! Car tout ce que nous faisons aux enfants, n'est-ce pas de la force ? — c'est-à-dire — excepté ce que l'Église fait aux enfants.

LE TEMPLIER

Mais si cette enfant, dans le cas où le juif n'en aurait pas eu pitié, fût morte de misère ?

LE PATRIARCHE

N'importe ! — On brûle le juif. — Car il vaut mieux périr ici-bas, qu'être sauvé ainsi pour sa perte éternelle.

— Du reste, de quel droit le juif empièterait-il sur les desseins de Dieu ? Dieu, s'il l'eût voulu, eût bien pu protéger cette enfant sans lui.

LE TEMPLIER.

Mais aussi, sans doute, faire son salut malgré lui.

LE PATRIARCHE

N'importe ! on brûle le juif.

LE TEMPLIER

Cela me touche de près ! Principalement parce qu'on dit que le juif n'a pas élevé la fille dans sa religion, mais qu'il ne lui en a enseigné aucune en particulier, et qu'il ne lui a appris de Dieu que ce qui suffit à la raison.

LE PATRIARCHE

N'importe ! on brûle le juif... A cause de cela seul, il mériterait déjà trois fois d'être brûlé ! — Quoi ! élever une enfant sans religion ! Comment ! ne pas enseigner à une enfant le grand devoir de croire ! C'est trop fort ! Je suis très-surpris, chevalier, que vous-même...

LE TEMPLIER

Vénérable seigneur, je vous dirai le reste, si Dieu le veut, en confession. (Il veut s'éloigner.)

LE PATRIARCHE

Quoi ! vous ne me répondez pas ? vous ne voulez pas me nommer le juif ? vous refusez de me le livrer à l'instant ? Ah ! je sais ce qu'il me reste à faire ! Je vais de ce

pas chez le Sultan. — Saladin, de par la capitulation qu'il a jurée, nous doit sa protection; il doit veiller à tous nos droits, et protéger les dogmes que nous acceptons dans notre sainte religion ! Dieu merci ! nous en possédons l'original signé de sa main et scellé de son sceau. Et je n'aurai pas de peine à lui démontrer combien il est dangereux pour l'État lui-même, de ne croire à rien ! Tous les liens civils sont dissous, sont déchirés si l'homme ne croit pas ! Loin de moi l'idée d'un tel forfait !

LE TEMPLIER

Il est fâcheux que je ne puisse écouter plus à loisir un aussi beau sermon. Saladin m'a fait appeler.

LE PATRIARCHE

Ah ! — mais, si !... — certes, alors...

LE TEMPLIER

Je veux préparer le Sultan, s'il platt ainsi à votre Éminence.

LE PATRIARCHE

Ah oui ! Je sais que vous avez trouvé grâce devant Saladin ! — Je vous prie de me rappeler à son souvenir. Le zèle de Dieu seul me pousse ; ce que je fais de trop, je le fais pour lui. — Je voudrais bien que vous ne l'oubliez pas. — N'est-ce pas, chevalier, ce que vous racontiez tout à l'heure du juif n'était qu'une supposition ? c'est-à-dire...

LE TEMPLIER

Une supposition, en effet. Il sort.)

LE PATRIARCHE, à part.

Que je dois cependant chercher à approfondir. Ce serait là encore une commission pour le frère Bonafides. — Par ici, mon fils ! (Il sort en causant avec le frère convers.)

SCÈNE III

Un salon dans le palais de Saladin. Des esclaves apportent une grande quantité de sacs et les placent par terre les uns à côté des autres.

SALADIN, peu après SITTAH

SALADIN, survenant durant l'arrivée des esclaves.

Mais, vraiment, cela ne finit donc pas, y en a-t-il encore beaucoup ?

UN ESCLAVE

Presque la moitié encore.

SALADIN

Alors, portez le reste chez Sittah. — Et où Al-Hafi reste-t-il ? Tout ce qui est ici, Al-Hafi doit le prendre tout de suite. — Peut être bien serait-il mieux que je l'envoie directement au père ? Chez moi, cela passerait trop vite. Cependant, à la fin, on devient dur ; et il faudrait dorénavant bien des artifices pour tirer de l'argent de moi. Au moins jusqu'à l'arrivée des fonds d'Egypte, les malheureux feront, sans moi, comme ils pourront ! — Espérons que les donations au Sépulcre seront abondantes.

Espérons qu'on ne laissera pas partir les pèlerins chrétiens les mains vides ! — Pourvu que...

SITTAH, survenant.

Qu'est-ce que cela veut dire ? que ferai-je de l'argent, moi ?

SALADIN

Tu en solderas mon compte et tu mettras de côté le reste.

SITTAH

Nathan n'est-il point encore arrivé avec le templier ?

SALADIN

Il est allé le chercher partout.

SITTAH

Regarde donc ce que j'ai trouvé tout à l'heure, au milieu de mes vieux bijoux. (Elle lui montre un petit portrait.)

SALADIN

Ah ! mon frère ! c'est lui ! ce fut lui, en effet ! ah ! quel brave, quel cher garçon, quel dommage que je t'aie perdu si tôt ! que n'aurais-je pu entreprendre si tu eusses été à mes côtés ! Sittah, donne-moi ce portrait ! Mais je le connais déjà : il l'avait donné à Lilla, ta sœur aînée qui, ce jour-là, ne put se lasser de le contempler. C'était le jour de sa dernière sortie à cheval. — Je l'ai laissé partir, et seul ! Lilla en est morte de chagrin, et elle ne m'a jamais pardonné de l'avoir laissé partir à cheval, seul. — Il ne revint pas !

SITTAH

Ce pauvre frère !

SALADIN

Que veux-tu ? — A la fin, nous tous nous partons pour ne plus revenir ! — Au reste, — qui sait ? Ce n'est pas la mort seule qui est capable de déranger les projets d'un adolescent ardent comme lui ! Un jeune homme de sa trempe a d'autres ennemis, et souvent le plus fort succombe comme le plus faible. — Mais n'importe ! — Il faut que je compare tout de suite ce portrait avec le jeune templier, il faut que je voie combien ma fantaisie a pu me tromper.

SITTAH

C'est pour cela seulement que je l'ai apporté. Mais rends-le moi. Je te dirai bien ce qu'il en est ; l'œil d'une femme s'y entend mieux.

SALADIN, à un domestique qui entre.

Qui est là ? le templier ? — Qu'il entre !

SITTAH

Je ne voudrais pas vous déranger, ni le déconcerter par ma curiosité. (Elle s'assied sur un sofa de côté, en abaissant son voile.)

SALADIN

C'est bien cela ! — (A part.) Et sa voix que sera-t-elle ? Le son de la voix d'Assad est assurément encore présent à mon esprit !

SCÈNE IV

LE TEMPLIER, SALADIN

LE TEMPLIER

Sultan, ton prisonnier...

SALADIN

Mon prisonnier? Celui auquel je donne la vie, ne lui donnerais-je pas de même la liberté?

LE TEMPLIER

Ce qu'il te convient de faire, il me convient de l'entendre, non de le présumer. Mais, Sultan! — te remercier expressément pour la vie que tu m'as donnée, n'est pas de mon état ni de mon caractère. — Cette vie est à ton service.

SALADIN

Je te demande seulement de ne pas t'en servir contre moi! — Je n'envierais pas, certes, une paire de mains de plus à mon ennemi. Mais il me serait plus difficile de ne point lui envier un tel cœur. — Je ne me suis trompé en rien avec toi, brave jeune homme! Tu es mon Assad, corps et âme! — Tiens! je pourrais te demander où tu as été pendant tout ce temps? dans quelle caverne tu étais couché? par quel enchantement et par quelle bonne fée cette fleur a été conservée si fraîche jusqu'à présent? Je pourrais te rappeler ce que nous avons exécuté en-

semble, dans tel ou tel lieu ; je pourrais te gronder que tu aies gardé un secret avec moi, que tu m'aies tu une aventure ? — Oui, je pourrais tout cela, si je ne voyais que toi, et si je ne m'examinais moi-même en même temps. Eh bien ! soit ! — De cette douce rêverie, il me reste toujours le fait vrai, qu'un Assad m'est revenu, à l'automne de mes jours. — Mais cela te plaît-il aussi, chevalier ?

LE TEMPLIER

Tout ce qui vient de toi est depuis longtemps le désir de mon âme.

SALADIN

Essayons tout de suite. — Voudrais-tu rester chez moi ? près de moi ? comme chrétien ou musulman, peu importe ! En manteau blanc ou en tunique longue, en turban ou en feutre, comme tu voudras. Je n'ai jamais demandé qu'il n'y eût qu'une seule écorce pour tous les arbres.

LE TEMPLIER

Autrement, tu ne serais pas ce que tu es : le héros qui préférerait être le jardinier de Dieu.

SALADIN

Eh quoi ? Si tu ne penses pas plus mal de moi, nous serions déjà d'accord à demi.

LE TEMPLIER

Parfaitement !

SALADIN, lui tendant la main.

Ta parole ?

LE TEMPLIER, acceptant sa main.

D'homme d'honneur ! — Je te donne là plus que tu ne pouvais me prendre. Je suis tout à toi !

SALADIN

C'est trop de bonheur pour un même jour ! c'est trop !
— N'est-il pas venu avec toi ?

LE TEMPLIER

Qui ?

SALADIN

Nathan.

LE TEMPLIER, froidement.

Non. Je suis venu seul.

SALADIN

Quel bel exploit tu as fait là ! Et quel merveilleux bonheur qu'une telle action ait profité à un tel homme !

LE TEMPLIER

Oh oui !

SALADIN

Si froidement ? — Non, jeune homme, si Dieu fait une bonne action par notre intermédiaire, il ne faut pas en parler si froidement ! on ne devrait pas même sembler froid par modestie !

LE TEMPLIER

C'est étrange que toute chose dans ce monde ait ses côtés divers, dont on ne peut souvent saisir les rapports.

SALADIN

Attache-toi toujours au meilleur côté et loue Dieu ; c'est lui qui sait établir l'harmonie. — Mais si tu as l'habitude d'être si pointilleux, jeune homme, je ferai bien d'être sur mes gardes avec toi. Malheureusement, je suis moi-même un de ces hommes qui ont leurs côtés divers, qui ne semblent pas toujours parfaitement s'accorder.

LE TEMPLIER

Quelle douleur pour moi !... car le soupçon est si peu dans ma nature !

SALADIN

Eh bien ! dis donc enfin à qui tu as affaire ! — Il me semble presque que c'est à Nathan. Quoi ! soupçonner Nathan ! — Explique-toi ! parle ! viens, donne-moi là la première preuve de ta confiance.

LE TEMPLIER

Je n'ai rien contre Nathan. Je n'en veux qu'à moi-même.

SALADIN

De quoi s'agit-il ?

LE TEMPLIER

Je suis fâché contre moi pour avoir rêvé qu'un juif pût désapprendre d'être juif, pour avoir rêvé ainsi tout éveillé.

SALADIN

Voyons ce songe d'éveillé !

LE TEMPLIER

Tu as entendu parler de la fille de Nathan, Sultan. Ce

que j'ai fait pour elle, je l'ai fait, — parce que je l'ai fait. Trop fier pour recevoir des remerciements que je n'avais pas mérités, je refusais de jour en jour de revoir la fille. Le père était absent, en voyage, il arrive, il apprend la nouvelle, il me recherche, il me remercie ; il désire que sa fille me plaise, il parle de projets, d'un avenir brillant. — Enfin, je me laisse persuader, je viens, je vois, je trouve en effet une fille... Ah ! j'en ai honte, Sultan !

SALADIN

Comment, honte ? — Assurément pas de ce qu'une fille juive ait fait impression sur toi ?

LE TEMPLIER

J'ai honte que mon cœur passionné n'ait pas résisté plus fortement à cette impression, préparée par les habiles discours du père. Sot que je suis ! je me suis jeté au feu une deuxième fois. — Car alors ce fut moi qui recherchai et on m'a refusé. Je fus dédaigné !

SALADIN

Refusé ?

LE TEMPLIER

Le sage père, il est vrai, ne refuse pas d'une façon absolue, le sage père doit prendre des renseignements d'abord, il doit réfléchir. C'est son droit ! N'ai-je pas fait de même ? n'ai-je pas aussi pris des renseignements d'abord, quand elle criait au milieu des flammes ? — En effet ! par Dieu ! — c'est quelque chose de bien beau, que d'être si sage, si circonspect !

SALADIN

Eh bien ! il faut passer cela à l'âge. Combien de temps les refus pourront-ils durer ? Demandera-t-il que tu te fasses juif d'abord ?

LE TEMPLIER

Qui sait ?

SALADIN

Qui sait ? — Moi, qui connais mieux ce Nathan.

LE TEMPLIER

La superstition dans laquelle nous avons été élevés ne perd pas son pouvoir sur nous, même alors que nous la reconnaissons. — Tous ceux qui se moquent de leurs chaînes ne sont pas libres.

SALADIN

C'est une observation fondée. Mais, certainement, Nathan...

LE TEMPLIER

La pire des superstitions est de croire la sienne plus tolérable que les autres...

SALADIN

Cela se peut bien, mais Nathan...

LE TEMPLIER

De vouloir soumettre l'humanité à cette superstition, jusqu'à ce qu'elle soit mûre pour une plus brillante vérité...

SALADIN

Bien ! mais Nathan n'a pas cette faiblesse.

LE TEMPLIER

Je pensais ainsi moi-même ! — Mais si, après tout, cet homme exceptionnel était un juif vulgaire, qui ne cherchât qu'à enlever des enfants chrétiens pour les élever en juifs : comment, alors...

SALADIN

Qui lui prête de telles intentions ?

LE TEMPLIER

La fille même, dont il me couronne, dont il me laisse espérer la possession, pour me payer de ce qu'il ne veut pas que j'aie fait pour elle gratuitement ; — la fille même, n'est point — sa fille ; elle est une chrétienne égarée...

SALADIN

Et qu'il te refuse, cependant ? .

LE TEMPLIER, emporté.

Qu'il veuille ou non ! il est dévoilé ! le causeur tolérant est dévoilé ! Je saurai mettre à la piste de ce loup juif en peau d'agneau philosophique, des chiens qui le déchireront !

SALADIN, gravement.

Sois tranquille, chrétien !

LE TEMPLIER

Quoi ? tranquille, chrétien ? — Si le juif et le musulman maintiennent chacun leur foi, le chrétien seul n'aurait point le droit d'être chrétien ?

SALADIN, d'un ton plus grave.

Sois tranquille, chrétien !

LE TEMPLIER, résigné.

Je sens tout le poids du reproche que Saladin place dans ces mots ! Ah ! si je savais ce qu'Assad... eût fait à ma place !

SALADIN

Il n'eût pas agi autrement ! Probablement, il eût été aussi violent ! — Mais comment as-tu donc appris si vite à me prendre par un mot comme lui ? Certes, si tout est comme tu le dis, je ne saurais guère m'expliquer Nathan. Cependant il est mon ami, et je ne veux pas que mes amis se querellent entre eux. — Laisse-moi te conduire ! sois prudent ! ne le livre pas tout de suite aux fanatiques de ton peuple ! Tais ce qui me ferait grand' peine si ton clergé s'en mêlait : ne sois pas chrétien par dépit, en face du juif et du musulman !

LE TEMPLIER

Il s'en est peu fallu qu'il ne fût trop tard ! Le cruel fanatisme du patriarche m'a rempli d'horreur, en pensant que je pouvais devenir son instrument !

SALADIN

Comment ? Tu es allé trouver le patriarche avant de venir chez moi ?

LE TEMPLIER

Dans la tempête de la passion, dans le tourbillon de

l'irrésolution ! — Pardonne-moi ! — J'ai peur que, désormais, tu ne veuilles plus reconnaître en moi ton Assad.

SALADIN

Par cette peur même, tu lui ressembles ! Mais je sais quelles fautes sont les germes de nos vertus. Aie soin de celles-ci seulement, et tes fautes ne te nuiront pas auprès de moi. Mais va ! cherche Nathan comme il t'a recherché, et amène-le ici. Il faut que j'arrange votre querelle. — Si tu es sérieux dans tes intentions sur la fille, sois tranquille, elle est à toi. Et Nathan paiera pour avoir osé élever un enfant chrétien sans viande de porc ! — Va ! — (Le Templier sort, et Sittah quitte le sofa.)

SCÈNE V

SALADIN, SITTAH

SITTAH

C'est singulier.

SALADIN

N'est-ce pas, Sittah ? Mon Assad doit avoir été un brave, un beau jeune homme.

SITTAH

S'il était ainsi fait et si ce n'était pas le templier plutôt qui ait posé pour ce portrait. Mais, comment as-tu pu oublier de te renseigner sur ses parents ?

SALADIN

Et principalement sur sa mère, n'est-ce pas ? Si sa mère n'était jamais venue dans ces contrées, par exemple ?

SITTAH

Tu n'y vas pas de main-morte !

SALADIN

Oh ! rien de plus probable ! car Assad était le bienvenu chez les belles dames chrétiennes, et il en était amoureux à un tel point, que le bruit courut même une fois... Mais, je n'aime pas à parler de cette aventure. — Il me suffit que je l'aie retrouvé ! Je veux le ravoir avec toutes ses fautes, avec tous les caprices de son cœur trop tendre ! — Il faut que Nathan lui donne sa fille. — N'est-ce pas aussi ton avis ?

SITTAH

La lui donner ! la lui laisser ! Il faut qu'il la lui laisse.

SALADIN

Certainement ! quel droit Nathan aurait-il sur elle, s'il n'est pas son père ! Qui lui sauva la vie, entre dans les droits de celui qui la lui donna.

SITTAH

Qu'en penses-tu, Saladin ? Que serait-ce si tu faisais venir auprès de toi la fille elle-même ! si tu voulais ainsi la soustraire au détenteur illégal !

SALADIN

Serait-ce bien nécessaire ?

SITTAH

Pas trop. En vérité, ce n'est que la curiosité qui me pousse à te donner ce conseil ; car il me tarde trop de savoir, aussitôt que possible, quelle est la fille que certains hommes peuvent aimer.

SALADIN

Eh bien ! tu n'as qu'à l'envoyer chercher.

SITTAH

Tu me le permets, mon frère !

SALADIN

Seulement, ménage Nathan ! Il faut absolument que Nathan ne croie pas qu'on veuille le séparer d'elle par la force.

SITTAH

Ne crains rien.

SALADIN

Et moi, il faut que je m'informe en personne d'Al-Hafi.

SCÈNE VI

(Galerie ouverte dans la maison de Nathan, avec la vue sur les palmiers, comme à la première scène du premier acte. — Une partie des marchandises et des bijoux dont il est question dans la première scène est étalée dans la galerie.)

NATHAN, DAJA

DAJA

Ah ! que tout cela est beau ! bien choisi ! — Il n'y a que vous qui puissiez donner ainsi. Où fait-on cette étoffe

d'argent à ramage d'or ? Combien coûte-elle ? — Voici une robe nuptiale ! Une reine ne pourrait en demander de plus belle !

NATHAN

Pourquoi donc une robe nuptiale ?

DAJA

Eh bien ! il est vrai que vous n'y songiez pas quand vous l'avez achetée. — Mais, en vérité, il faut que ce soit celle-ci et pas une autre ! Cette étoffe est bien une robe de noces, comme si elle eût été faite à cette intention. Le fond blanc, l'image de l'innocence ; et les rayures d'or qui sillonnent partout ce fond, le symbole de la richesse. Voyez-vous ? c'est charmant !

NATHAN

Dans quel but ces allusions ? De quelle robe nuptiale parles-tu donc si savamment par symbole ? Es-tu fiancée, par hasard ?

DAJA

Moi ?

NATHAN

Eh bien, qui donc ?

DAJA

Moi ? — Bon Dieu !

NATHAN

Qui donc ? De quelle fiancée parles-tu ? — Tout cela est pour toi et n'est pas pour une autre que toi.

DAJA

A moi ? Tout cela serait à moi ? Ces merveilles ne seraient point pour Récha ?

NATHAN

Ce que j'ai apporté pour Récha, se trouve dans un autre ballot. Dépêche-toi ! enlève cela ! Emporte tes hardes !

DAJA

Tentateur ! Non ! ce seraient les choses les plus précieuses de l'univers, je n'y toucherai pas ! à moins que vous ne me fassiez le serment de profiter de cette unique occasion que le ciel ne vous enverra pas deux fois.

NATHAN

De quoi devrais-je profiter ? Et de quelle occasion parles-tu ?

DAJA

Ne faites pas ~~sem~~blant de n'y rien comprendre ! — En peu de mots, voici l'affaire : le templier aime Récha ; donnez-la-lui ! Ainsi, votre péché que je ne saurais taire plus longtemps, serait fini ; ainsi, la fille retourne parmi les chrétiens ; elle redevient ce qu'elle a été : et vous, avec tout le bien que vous avez fait et dont nous ne pouvons jamais être assez reconnaissantes envers vous, vous n'aurez pas seulement rassemblé des charbons ardents sur votre tête.

NATHAN

C'est toujours ton refrain ordinaire ! c'est une roue de vielle, seulement tu y mets une corde neuve qui, je le crains, n'est pas d'accord, et n'est pas assez forte !

DAJA

Comment cela ?

NATHAN

Le templier m'irait assez bien. J'aimerais lui donner Récha plutôt qu'à tout autre. Mais... Eh bien, aie un peu de patience encore !

DAJA

Patience ? Ce n'est donc pas là votre refrain ordinaire, à vous ?

NATHAN

Je te demande encore quelques jours de patience !... Vois donc ? Qui vient par là ? Un frère convers ? Va lui demander ce qu'il veut.

DAJA

Que peut-il chercher ici ? (Elle s'approche du frère convers et lui adresse une question.)

NATHAN

Donne-lui donc ! — et avant qu'il ne demande ! (Apart.) Si je savais seulement comment m'y prendre avec le templier sans lui dire la cause de ma curiosité ! Car si je la lui dis et si mon soupçon n'est pas fondé, j'ai inutilement compromis ma paternité. Qu'y a-t-il ?

DAJA

Il veut vous parler.

NATHAN

Fais-le venir et retire-toi, en attendant.

SCÈNE VII

NATHAN, LE FRÈRE CONVERS

NATHAN,

(A part.) J'aimerais tant à rester le père de Récha ! Mais, en vérité, ne le serais-je pas, quand même je n'en porterais plus le nom ? Pour elle je le serai toujours même de nom, quand elle aura reconnu combien je désire l'être. — En quoi puis-je vous servir, mon pieux frère ?

LE FRÈRE

J'ai peu de choses à vous demander. — Je me réjouis, seigneur Nathan, de vous retrouver encore en si bonne santé.

NATHAN

Vous me connaissez donc ?

LE FRÈRE

Eh ! qui ne vous connaît donc pas ! Vous avez laissé l'empreinte de votre nom dans la main de tant de monde. Elle est dans la mienne, aussi, depuis bien des années.

NATHAN, cherchant sa bourse.

Tenez, mon frère, venez, permettez que je la rafraichisse.

LE FRÈRE

Je vous remercie ! Je le volerais à de plus pauvres ; je n'accepte rien. Permettez-moi plutôt de rafraîchir *mon*

nom aussi dans votre mémoire. Car je puis me vanter d'avoir mis dans *votre* main quelque chose qui n'était point à mépriser.

NATHAN

Pardonnez ! je suis confondu. — Dites ce que c'était, — et acceptez pour ma pénitence sept fois sa valeur.

LE FRÈRE

Écoutez donc, avant toute chose, comment ce n'est qu'aujourd'hui seulement que le gage que je vous ai confié autrefois a été rappelé à mon souvenir.

NATHAN

Un gage que vous m'auriez confié ?

LE FRÈRE

Il y a peu de temps encore, je demeurais en ermite, à Quarantana, non loin de Jéricho, lorsque des hordes de brigands arabes vinrent détruire ma petite chapelle et ma cellule et m'emmenèrent de force. Par bonheur, je me suis enfin échappé et me suis enfui ici chez le patriarche, pour le prier de m'accorder une autre petite place où je pourrais, dans la solitude, servir mon Dieu, jusqu'à mon heureuse fin.

NATHAN

J'ai les pieds sur la braise, mon bon frère ! Soyez bref. Le gage ! le gage ! que vous m'avez confié ?

LE FRÈRE

Vous le saurez à l'instant, seigneur Nathan. — Eh bien,

le patriarche m'a promis un hermitage sur le mont Thabor, le premier qui serait vacant, et, en attendant, il m'a dit de rester au couvent comme frère convers. C'est là que je suis à présent, seigneur Nathan ; et, cent fois par jour, je désire être sur le Thabor. Car le patriarche m'emploie à maintes choses dont j'ai grand dégoût. Par exemple...

NATHAN

Soyez bref, je vous en prie !

LE FRÈRE

Eh bien, nous y sommes ! Voici venir quelqu'un qui lui glisse aujourd'hui dans l'oreille : « Dans ces parages, il y aurait un juif qui élèverait comme sienne une fille chrétienne. »

NATHAN, étonné.

Comment ?

LE FRÈRE

Écoutez-moi jusqu'au bout. Il me charge de chercher la trace de ce juif, il devient furieux à l'idée d'un tel crime qui lui apparaît comme le véritable péché contre le Saint-Esprit, c'est-à-dire le péché qui, de tous les péchés, nous semble le plus grand péché, bien que, Dieu merci, nous ne sachions pas précisément en quoi il consiste. — En entendant les ordres du patriarche, ma conscience s'élève tout d'un coup, et je me souviens qu'il serait bien possible que moi-même j'eusse, il y a long-

temps, donné l'occasion de ce grand péché impardonna-
ble. — Dites : un cavalier ne vous a-t-il pas apporté, il
y a dix-huit ans, une petite fille de quelques semaines ?

NATHAN

Comment cela ? — Eh bien, en vérité, — c'est ainsi.

LE FRÈRE

Eh regardez-moi donc bien ! — Le cavalier, c'est moi.

NATHAN

C'est vous ?

LE FRÈRE

Le seigneur de la part duquel je vous l'amenaïs, fut, .
si je m'en souviens au juste, — un sire de Filneck, —
Wolf de Filneck !

NATHAN

C'est juste !

LE FRÈRE

La mère venait de mourir et le père était commandé
pour aller à Gazza, je crois, où le pauvre petit être ne
put le suivre : c'est pour cela qu'il vous l'envoya. Et
n'est-ce pas à Darun que je vous ai rencontré ?

NATHAN

C'est cela !

LE FRÈRE

Ce ne serait pas merveille si ma mémoire me trahissait.
J'en ai eu tant de braves maîtres, et celui-là, je l'ai

servi si peu de temps seulement. Il fut tué à Ascalon, et c'était un bien bon seigneur.

NATHAN

Oh oui ! Je lui dois tant de grâces ! Il m'a protégé plus d'une fois quand les glaives étaient levés contre moi !

LE FRÈRE

C'est bien ! Alors, vous aurez eu soin de sa petite fille avec d'autant plus de plaisir.

NATHAN

Vous pouvez bien l'imaginer.

LE FRÈRE

Eh bien, où est-elle donc ? J'espère qu'elle n'est pas morte ? — Vous ferez mieux de ne pas la laisser passer pour morte ! — Si d'autres personnes ne savent rien de l'affaire, il n'y a aucun danger.

NATHAN

Vraiment ?

LE FRÈRE

Ayez confiance en moi, seigneur Nathan ! Car, voyez-vous, voici ce que je pense : si le bien que je crois faire frise de trop près quelque chose de très-mal, je préfère ne pas faire le bien ; parce que nous connaissons le mal à peu près d'une manière certaine, mais pas le bien, tant s'en faut. — Il était bien naturel, si vous vouliez élever parfaitement la fille chrétienne, qu'elle fût adoptée comme

votre propre fille. — Vous auriez fait cela par charité, et de bonne foi, et vous en seriez récompensé de la sorte ! Cela ne peut entrer dans mon esprit ! Il est vrai, vous auriez mieux fait de faire élever la chrétienne par une autre personne et en chrétienne ; mais de cette façon vous n'auriez pas pu aimer l'enfant de votre ami. Et les enfants ont besoin d'amour, dans ces tendres années, ne fût-ce que de l'amour d'une bête féroce, bien plus que de christianisme. Il y a toujours temps pour le christianisme. Pourvu que la fille ait grandi en bonne santé devant vos yeux et soit devenue sage, elle est restée devant les yeux de Dieu, ce qu'elle a été. — Et tout le christianisme n'est-il pas fondé sur le judaïsme ? J'ai souvent eu bien de la peine, il m'a déjà coûté bien des larmes, de penser que les chrétiens oublient si facilement que Notre-Seigneur lui-même fut juif.

NATHAN

Vous, mon frère, serez mon défenseur si la haine et l'hypocrisie se lèvent contre moi — à cause d'une action, — ah ! d'une action ! — Eh bien, vous l'apprendrez ! — Mais que le secret meure avec vous ! Jamais encore la vanité ne me l'a fait dire à autrui ! A vous seul je la raconte. Je la raconte à la pieuse simplicité, parce qu'elle seule est capable de comprendre les actions d'un cœur dévoué à Dieu.

LE FRÈRE

Vous êtes attendri et vos yeux sont remplis de larmes.

NATHAN

C'est à Darun que vous me remites l'enfant. Mais probablement vous ne savez pas que, peu de jours auparavant, les chrétiens avaient égorgé, à Gath, tous les juifs, avec leurs femmes et leurs enfants ; vous ne savez pas que, parmi ceux-ci, se trouvaient ma femme avec sept fils pleins d'avenir, qui, réfugiés dans la maison de mon frère, y périrent tous par les flammes.

LE FRÈRE

Ah ! Dieu juste !

NATHAN

Lorsque vous êtes venu j'étais resté prosterné devant Dieu pendant trois jours et trois nuits, dans les cendres et dans la poussière, je n'avais fait que pleurer. — Que pleurer ! Par instants, je me révoltais aussi contre Dieu ; furieux, violent, je me suis maudit moi-même et j'ai maudit le monde entier, jurant la haine la plus implacable à la chrétienté.

LE FRÈRE

Ah ! je le crois bien !

NATHAN

Mais enfin la raison me revint peu à peu. Sa voix calme me disait : « Et pourtant il y a un Dieu ! Il en a été ainsi par la volonté de Dieu ! Eh bien ! suis l'inspiration de ta conscience ; fais ce qui assurément n'est pas plus difficile à faire qu'à concevoir, si tu en as la vo-

lonté. Lève-toi ! » — Je me levai ; et je dis à Dieu : « Je veux, si tu veux que j'aie la volonté ! » — A ce moment, vous descendîtes de cheval et vous me remîtes l'enfant, enveloppée dans votre manteau : ce que vous m'avez dit alors, ce que je vous ai répondu, je l'ai oublié. Je ne me souviens que de ceci : je pris l'enfant, la portai vers ma couche, l'embrassai, me jetai à genoux en disant : « Mon Dieu ! voilà déjà un enfant sur les sept que j'ai perdus ! »

LE FRÈRE

Nathan ! Nathan ! Vous êtes chrétien ! Par Dieu ! vous êtes un chrétien : il n'y eut jamais de meilleur chrétien !

NATHAN

Que nous sommes heureux ! Car ce qui me fait paraître chrétien à vos yeux, vous fait juif aux miens ! — Mais cessons de nous attendrir l'un l'autre. Il faut agir maintenant ! Quoiqu'un amour sept fois multiplié m'ait lié à cette fille unique étrangère, quoique la pensée seule de perdre de nouveau en elle mes sept fils me tue déjà, si la Providence la réclame et l'arrache de mes mains, — j'obéis.

LE FRÈRE

Voilà, enfin ! — Justement, j'ai tant hésité à vous le conseiller ! et votre esprit vous l'a déjà inspiré !

NATHAN

Seulement, je ne voudrais pas que le premier venu me la prît !

LE FRÈRE

Non, certainement non !

NATHAN

Celui qui n'aura pas des droits plus légitimes que les miens sur elle, doit prouver au moins qu'il possède des droits antérieurs.

LE FRÈRE

Certainement.

NATHAN

Les droits du sang et de la nature.

LE FRÈRE

C'est ce que je veux dire.

NATHAN

Or, nommez-moi tout de suite l'homme, qui, comme frère ou oncle, ou cousin, ou à quelque autre degré de consanguinité est son parent : je ne la lui refuserai point, celle qui est née et qui fut élevée pour être l'ornement de toute maison et de toute religion. — J'espère que vous savez de cet homme, de votre maître et de sa race plus que moi.

LE FRÈRE

Difficilement, mon bon Nathan ! — Car, vous avez déjà entendu que je ne suis resté que bien peu de temps avec lui.

NATHAN

Ne savez-vous pas même de quelle famille fut la mère ? — N'était-elle pas une Stauffen ?

LE FRÈRE

C'est bien possible ! — Oui, je crois m'en souvenir.

NATHAN

Son frère ne se nommait-il pas Conrad de Stauffen ?
N'était-il pas templier ?

LE FRÈRE

Si je ne me trompe, c'est ainsi. Mais, tenez ! je me rappelle avoir en ma possession un petit livre qui a appartenu à feu mon maître. Je l'ai retiré de son sein lorsque nous l'avons enterré à Ascalon.

NATHAN

Eh bien ?

LE FRÈRE

Il contient des prières. Nous l'appelons un bréviaire.
— Je me suis dit, cela peut encore être utile à quelque chrétien. — Pas à moi, précisément, — je ne sais pas lire.

NATHAN

N'importe ! — allons au fait !

LE FRÈRE

A ce que je me suis fait dire, dans ce livre sont inscrits, de la propre main de mon maître, les noms des membres de sa famille et de celle de sa femme.

NATHAN

Cela vient à propos ! Allez ! courez ! apportez-moi ce

petit livre ! vite ! Je suis prêt à le payer au poids de l'or ; et mille remerciements par-dessus le marché ! dépêchez-vous ! courez !

LE FRÈRE

Volontiers ! mais c'est de l'arabe ce que mon maître y a inscrit. (Il sort.)

NATHAN

C'est égal ! apportez-le !... Mon Dieu ! si je pouvais, après tout, conserver la fille et me procurer un tel gendre !... je ne l'espère guère !... Eh bien ! que cela finisse comme il plaira à Dieu !... Mais qui donc était-ce qui aurait rapporté cette affaire au patriarche ? Il faut ne pas oublier de lui demander cela. — Si par hasard cela venait de Daja !

SCÈNE VIII

DAJA, NATHAN

DAJA, accourant vite, confuse.

Imaginez-vous, Nathan !

NATHAN

Qu'est-ce ?

DAJA

La pauvre enfant s'en est bien effrayée ! Voilà qu'on vient de la part...

NATHAN

Du patriarche ?

DAJA

De la sœur du Sultan. La princesse Sittah...

NATHAN

Et non le patriarche ?

DAJA

Non, Sittah ! — N'entendez-vous pas ? la princesse Sittah l'a envoyé chercher.

NATHAN

C'est Sittah qui fait prendre Récha ? Eh bien ! si c'est Sittah qui la fait venir chez elle, et non le patriarche...

DAJA

Qui vous fait donc penser à celui-ci ?

NATHAN

Alors tu n'as pas eu de ses nouvelles dernièrement ?
Bien sûr ? Tu ne lui as rien révélé non plus ?

DAJA

Moi ? à celui-là ?

NATHAN

Où sont les messagers ?

DAJA

Dans l'antichambre.

NATHAN

Par précaution je vais leur parler moi-même, viens !
— Pourvu que le patriarche ne soit pas dans l'affaire !
(Il sort.)

DAJA

Et moi... j'ai peur de tout autre chose encore. Assurément, la prétendue fille unique d'un si riche juif ne serait pas trop mal pour un musulman non plus. — Voilà que le templier est volé, il est volé, si je n'ose pas risquer le second pas; si je ne lui révèle pas, à elle-même aussi, ce qu'elle est! — Courage! profitons du premier moment où je serai seule avec elle! Et ce sera certainement, si je l'accompagne, en ce moment même. En route, je l'en avertirai secrètement, il n'y aura pas de mal à cela. Mais, oui! c'est le moment ou bien jamais! A l'œuvre donc! (Elle suit Nathan.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

(Salle du palais de Saladin, dans laquelle se trouvent encore rangés les sacs d'argent qu'on y a portés à la troisième scène du quatrième acte.)

SALADIN, peu après DES MAMELUKS

SALADIN, en entrant.

Voilà encore cet argent ! Et personne ne sait trouver le dervis, qui probablement s'est attaché à quelque échiquier où il s'oublie lui-même ; — pourquoi ne m'y oublierait-il pas ? — Ayons patience ! — Qu'y a-t-il ?

PREMIER MAMELUK

Heureuse nouvelle ! Sultan, une nouvelle joyeuse ! La caravane du Caire vient ; elle est arrivée , avec le riche tribut de sept années, des rives du Nil.

SALADIN

Messager bienvenu ! — Cet argent est donc enfin arrivé !
— Merci de la bonne nouvelle.

PREMIER MAMELUK, attendant.

(A part.) Pourquoi ne donne-t-il rien ?

SALADIN

Qu'attends-tu ? tu peux t'en aller.

PREMIER MAMELUK

Pas même la bonne main pour le messenger ? Je serais donc le premier que Saladin aura récompensé par de simples paroles ! C'est encore une gloire pour moi d'être le premier avec lequel il aura lésiné.

SALADIN

Va, prends un de ces sacs là-bas.

PREMIER MAMELUK

Non, pas maintenant ! et même si tu me les donnais tous.

SALADIN

De la bouderie ! — Tu boudes ? — Viens ! — En voici deux ! — Mais il est sérieux ; il part ? Il me surpasse en générosité. Car il lui coûte plus de refuser qu'à moi de donner. — Ibrahim ! — Mais, pourquoi vouloir me transformer ainsi sur le déclin de ma vie ? Si Saladin ne veut pas mourir comme il a vécu, il n'était pas digne de porter le nom de Saladin.

DEUXIÈME MAMELUK

Sultan...

SALADIN

Si tu viens pour m'annoncer...

DEUXIÈME MAMELUK

Le transport d'Égypte est arrivé !

SALADIN

Je le sais déjà.

DEUXIÈME MAMELUK

Je suis donc arrivé trop tard.

SALADIN

Comment, trop tard ? Voici pour ta bonne intention un sac ou deux.

DEUXIÈME MAMELUK

Cela fait trois.

SALADIN

Tu sais compter ! — Enlève-les.

DEUXIÈME MAMELUK

Il en viendra un troisième encore ! — Pourvu qu'il puisse venir !

SALADIN

Comment cela ?

DEUXIÈME MAMELUK

Eh quoi ! Il se pourrait qu'il se fût cassé le cou. Aussitôt que nous autres trois étions sûrs de l'arrivée du transport, chacun s'envola gaîment de son côté. Le premier est tombé, c'est alors que je l'ai devancé, et j'ai gardé l'avance jusque dans la ville où le damoiseau d'Ibrahim connaît mieux les rues.

SALADIN

Oh ! le blessé, mon ami ! Remonte à cheval pour rejoindre le blessé.

DEUXIÈME MAMELUK

C'est ce que je m'empresse de faire. — Et, s'il vit, la moitié de ces sacs est à lui. (Il sort.)

SALADIN

Quel bon, quel brave gaillard aussi celui-là ! qui peut se vanter de posséder de tels mameluks ? — Ne me serait-il point permis de penser que ce sont eux qui me servent d'exemple ? — Arrière donc l'idée de les habituer à me voir autrement que je n'ai été jusqu'ici !

TROISIÈME MAMELUK

Sultan...

SALADIN

Est-ce toi qui es tombé de cheval ?

TROISIÈME MAMELUK

Non. Je ne viens que pour annoncer que l'émir Mansor qui guide la caravane descend de cheval à l'instant...

SALADIN

Fais-le venir ici tout de suite ! — Ah ! le voici !

SCÈNE II

SALADIN, L'ÉMIR MANSOR

SALADIN

Sois le bienvenu, émir ! Eh bien ! comment cela s'est-il passé ? Mansor ! Mansor ! tu nous as fait attendre bien longtemps !

MANSOR

La lettre que voici rend compte de la révolte que ton général a dû apaiser à Thèbes avant qu'il nous fût pos-

sible de partir. Après cela, j'ai pressé l'arrivée autant que je l'ai pu.

SALADIN

Je te crois. Et maintenant, mon bon Mansor, tu prendras immédiatement, — mais tu le fais de bon cœur, j'espère, — une nouvelle escorte. Il faut que tu fasses un nouveau voyage, pour porter au Liban, chez mon père, la plus grande partie de cet argent.

MANSOR

Avec joie ! — Volontiers !

SALADIN

Mais prends une escorte assez forte. Le Liban n'est pas sûr. Ne l'as-tu pas entendu ? Les templiers se remuent de nouveau. Sois sur tes gardes ! Viens ! Où la caravane s'est-elle arrêtée ? Je veux la voir et disposer tout moi-même. Après cela on me trouvera chez Sittah.

SCÈNE III

LE TEMPLIER, se promenant sous les palmiers, non loin de la maison de Nathan.

Je suis décidé, je n'entre pas dans la maison ! — Enfin, il ne peut plus tarder à venir ! — Autrefois, on était plus empressé ; on aimait à me voir ! — Je ne serais pas étonné qu'il ne me demande à la fin, de ne plus me promener si souvent devant sa maison. — Hum ! cependant, j'ai l'es-

prit trop chagriné. Qu'est-ce qui m'a donc aigri contre lui? Il m'a dit simplement qu'il ne me refusait pas. — Et Saladin s'est chargé de le disposer en ma faveur. Serait-il bien possible que le chrétien fût plus enraciné en moi que le juif en lui? Qui donc se connaît soi-même? S'il n'en était pas ainsi, comment donc lui envierais-je le larcin qu'il a fait avec tant de joie aux chrétiens? — Ce n'est cependant pas une proie à dédaigner qu'une créature comme Récha! — Et à qui donc cette créature appartient-elle? Le bloc déposé au rivage aride de la vie par l'esclave qui l'apportait et qui l'y abandonne sans plus de soin, serait-il la création de l'esclave? Il l'est bien plus de l'artiste qui, dans ce bloc abandonné, a imaginé la forme divine qu'il a représentée. Ah! le véritable père de Récha, en dépit du chrétien qui l'a procréée, sera pour l'éternité le juif. — Si je me la figure tout simplement comme étant une fille chrétienne, dégagée de tout ce qu'un juif tel que Nathan a pu lui inspirer, — dis, mon cœur, — qu'y aurait-il en elle qui te plairait tant? Rien! peu de chose! Son sourire même ne serait qu'une grimace vulgaire, et ne pourrait donner à sa bouche adorable ce charme qui l'entoure, si ce sourire ne laissait entrevoir ce qui l'anime. Non, non! ce sourire lui-même ne pourrait me charmer! J'ai vu prodiguer tant de sourires pour des fadaises, à des flatteurs, à des galants, sans que j'en aie été touché! Le désir m'est-il alors jamais venu de vouloir passer ma vie entière aux rayons d'un tel sou-

rire? — Pas que je sache ! Et pourtant je me fâche contre celui qui lui a donné une telle valeur ! — Pourquoi donc ? — Je crains presque de mériter le reproche qui était dans les dernières paroles de Saladin. C'est déjà assez que Saladin ait pu croire que je le mérite ! Comme je lui ai dû sembler mesquin, méprisable ! — Et tout cela pour une fille ! — Curd ! Curd ! ça ne peut pas aller ainsi ! Reviens au fait ! Si, après tout, le rapport de Daja n'était pas vrai, si ce n'était qu'une supposition ? — Le voici enfin qui sort de sa maison, entièrement absorbé dans une causerie. — Mais que vois-je ? mon frère convers est avec lui ! Ah ! il saura donc tout déjà ! Peut-être même qu'on l'a déjà dénoncé au patriarche. — Ah ! esprit de travers que je suis, qu'ai-je donc machiné là ? — Quel malheur, qu'une seule étincelle de cette passion funeste puisse tellement embraser notre cerveau ! Il n'y a plus de temps à perdre, il faut vite prendre une décision. Je m'en vais les attendre de ce côté ; peut-être le frère convers le quittera-t-il.

SCÈNE IV

NATHAN, LE FRÈRE CONVERS

NATHAN, avançant.

Encore une fois, je vous remercie de tout mon cœur, mon bon frère !

LE FRÈRE

Et je vous remercie de même.

NATHAN

De quoi me remerciez-vous ? De mon opiniâtreté à vous presser d'accepter ce dont vous n'avez pas besoin ? J'aurais bien voulu que vous ne vous fussiez pas refusé à devenir plus riche que moi-même ; vous auriez dû me céder sur ce point.

LE FRÈRE

Au reste, le livre ne m'appartient pas ; c'est la propriété de la fille ; c'est là tout l'héritage paternel de l'enfant. — Elle n'est cependant pas à plaindre, vous lui restez. — Plaise à Dieu que vous n'ayez jamais à vous repentir de ce que vous avez fait pour elle.

NATHAN

Le pourrais-je jamais ? Oh ! non ! soyez sans crainte à ce sujet !

LE FRÈRE

Qui sait ? — Les patriarches et les templiers...

NATHAN

Ils ne sauraient jamais me faire assez de mal pour me faire repentir de quoi que soit ; bien moins encore de ce qui se rapporte à Récha ! Mais êtes-vous donc bien sûr que ce soit un templier qui anime votre patriarche contre moi ?

LE FRÈRE

Ce ne peut guère être un autre. Quand il m'a chargé de cette commission, un templier venait justement de le

quitter, et ce que j'ai pu entendre de leur conversation me confirme dans cette idée.

NATHAN

Cependant, il n'y a qu'un seul templier à Jérusalem, en ce moment. Je le connais celui-là, il est mon ami, c'est un jeune homme noble et franc !

LE FRÈRE

Très-bien ; c'est lui-même ! — Vous savez que ce qu'on est, et ce qu'on doit être avec le monde, ne s'accorde pas toujours.

NATHAN

Hélas ! il en est ainsi ! — Eh bien ! qu'ils fassent ce qu'ils voudront. Avec le livre que vous m'avez remis, mon frère, je puis tout braver et je m'en vais de ce pas trouver le Sultan avec ce livre précieux.

LE FRÈRE

Bonne chance ! Sur ce, je vous quitte.

NATHAN

Et vous ne l'avez pas même vue encore ? N'oubliez pas de revenir bientôt et souvent. — Tâchez seulement de faire en sorte que le patriarche n'en sache encore rien aujourd'hui ! — Que dis-je ? vous pourrez même tout lui dire sans délai ; tout ce que vous voudrez.

LE FRÈRE

Pas moi. — Adieu ! (Il sort.)

NATHAN

Ne nous oubliez pas, mon frère ! — Je voudrais me prosterner, ici, sous le ciel, pour remercier le Seigneur d'avoir enfin délié ce nœud si embrouillé, et, pour moi, source de tant d'inquiétudes. Comme je me sens allégé de n'avoir plus rien à cacher ! de pouvoir enfin marcher la tête haute devant les hommes, comme devant toi, mon Dieu, qui seul ne juges point l'homme d'après des apparences souvent trompeuses !

SCÈNE V

NATHAN, LE TEMPLIER, qui vient à sa rencontre.

LE TEMPLIER

Hé ! attendez-donc, Nathan ! Emmenez-moi !

NATHAN

Qui m'appelle ? C'est vous, chevalier ? Où avez-vous été, qu'on ne vous a pas rencontré chez le Sultan ?

LE TEMPLIER

Nous nous sommes manqués. Ne m'en voulez pas !

NATHAN

Pas moi, mais Saladin...

LE TEMPLIER

Je suis arrivé chez lui au moment où vous veniez de le quitter...

NATHAN

Si vous lui avez parlé, il n'y a plus de mal.

LE TEMPLIER

C'est qu'il veut nous voir ensemble.

NATHAN

Tant mieux. Accompagnez-moi. J'étais sur le point de me rendre chez lui.

LE TEMPLIER

M'est-il permis, Nathan, de vous demander qui vous a quitté tout à l'heure?

NATHAN

Vous ne le connaissez pas, j'espère?

LE TEMPLIER

N'était-ce pas cette bonne pâte d'homme, le frère convers, dont le patriarche aime tant à se servir pour dépister les gens?

NATHAN

Cela se pourrait bien. Il est en effet chez le patriarche.

LE TEMPLIER

La ruse n'est pas mal imaginée : la simplicité va à la découverte, et la scélératesse la suit.

NATHAN

Oui, la stupide simplicité, mais non la pieuse.

LE TEMPLIER

Un patriarche ne croit pas à la pieuse simplicité.

NATHAN

Je me porte garant de cet homme-là. Ce n'est pas lui qui aidera son patriarche à faire une injustice.

LE TEMPLIER

Au moins il n'en a pas l'air. — Dites, ne vous aurait-il point parlé de moi ?

NATHAN

De vous ? Il n'a pas parlé de vous, nominativement. — Il est à supposer qu'il ne sait même pas votre nom.

LE TEMPLIER

Comment le saurait-il ?

NATHAN

Cependant, il m'a dit qu'un templier...

LE TEMPLIER

Eh quoi ?

NATHAN

Mais, certainement, ce ne peut-être de vous qu'il a voulu parler.

LE TEMPLIER

Qui sait ? Dites toujours.

NATHAN

Qu'un templier m'a accusé devant son patriarche...

LE TEMPLIER

On vous aurait accusé ? C'est un mensonge ! — Écoutez-moi, Nathan ! — Je ne suis pas homme à renier une

action. Ce que j'ai fait, je l'ai fait! — Mais je ne suis pas homme non plus à défendre, comme bien fait, tout ce que j'ai fait. Pourquoi aurais-je honte d'une faute? N'ai-je pas pris ~~une~~ ferme résolution de la réparer? Et ne sais-je pas que cette volonté est tout ce qu'il faut aux hommes pour devenir meilleurs! Écoutez-donc, Nathan! — En vérité, c'est moi qui suis le templier qui, d'après le récit du frère lai, vous aurait dénoncé. — Vous savez bien ce qui m'a rendu chagrin! ce qui a allumé la colère dans mon esprit! — Sot que j'étais! — J'étais venu me jeter dans vos bras, avec abandon. Vous vous souvenez comment vous me reçûtes alors, — si froidement, avec tant d'indifférence, — une indifférence pire que la froideur. Vous savez combien votre langage était réservé; que de soins n'avez-vous pas pris pour éluder ma demande! que de questions oiseuses ne m'avez-vous pas adressées, au lieu d'une réponse franche? Je perds mon sang-froid en y pensant! — Écoutez-moi, Nathan, — j'étais dans cet état d'excitation, quand Daja s'est glissée auprès de moi pour me jeter à la tête un secret qui me paraissait contenir l'explication de votre conduite énigmatique.

NATHAN

Comment cela?

LE TEMPLIER

Écoutez-moi jusqu'au bout! — Je me suis imaginé que vous n'aimeriez pas à rendre à un chrétien ce que vous aviez enlevé aux chrétiens. Cela m'a fait venir l'idée, en

un mot, de vous mettre bel et bien le couteau sur la gorge.

NATHAN

Bel et bien ! En vérité, je n'y puis rien voir de bien.

LE TEMPLIER

Écoutez-moi, Nathan ! — Sans doute je n'ai pas bien agi ! — Il se pourrait que vous ne fussiez pas du tout coupable. — Cette folle de Daja ne sait ce qu'elle dit, — elle vous hait, — elle ne cherche qu'à vous mêler à une mauvaise affaire. — Tout cela peut être ! — Je suis un sot qui ne fais que tomber d'un extrême dans l'autre, qui fais trop ou trop peu ; — pardonnez-moi, Nathan !

NATHAN

Si vous me prenez ainsi...

LE TEMPLIER

Bref, je suis allé trouver le patriarche ; mais je ne vous ai point nommé. Je n'ai fait que lui raconter, d'une manière toute générale, le cas, pour en savoir son avis. — J'aurais bien pu m'en passer, il est vrai ; car n'ai-je pas eu déjà l'occasion de connaître ce coquin de patriarche ? N'aurais-je pu m'en expliquer avec vous ? L'infamie du patriarche, toujours la même dans tous les cas, m'a fait rentrer en moi-même. — Voyons, Nathan, écoutez-moi jusqu'au bout ! — Quand même il saurait votre nom, que pourrait-il faire ? — Il pourrait vous prendre la fille, seulement dans le cas où elle serait à vous seul et non à un

autre ; il ne peut que la faire sortir de votre maison pour l'enfermer dans un couvent. — Donc, — donnez-la-moi ! — donnez-la-moi, et qu'il vienne ! Ah ! il y regardera à deux fois avant de me prendre ma femme ! — Donnez-la-moi, promptement. — Qu'elle soit votre fille ou non ! Qu'elle soit chrétienne ou juive, ou rien ! Peu m'importe ! Je ne vous en demande pas compte, ni maintenant, ni ne vous le demanderai jamais, quoi qu'il arrive.

NATHAN

Vous vous imaginez donc que j'aie tant besoin de cacher la vérité ?

LE TEMPLIER

Cela m'est égal.

NATHAN

Vous conviendrez que je n'ai pas nié, ni à vous, ni à un autre qui aurait le droit de le demander — qu'elle est chrétienne, qu'elle n'est que ma fille adoptive. Mais, si j'ai des raisons pour lui avoir caché la vérité, c'est à elle seule que j'en dois compte.

LE TEMPLIER

Vous n'aurez pas même besoin de cela devant elle. — Accordez-lui le bonheur de ne vous regarder jamais autrement que comme son père. Épargnez-lui cette découverte ! Vous seul avez le droit de disposer d'elle ! Donnez-la-moi ! je vous en supplie, Nathan, donnez-la-moi ! Je suis le seul homme qui puisse la sauver une deuxième fois, — et je le veux.

NATHAN

Mais, oui ! — Cela aurait pu se faire ! — Cela ne se pourra plus maintenant. Il est trop tard.

LE TEMPLIER

Comment, trop tard ?

NATHAN

Grâce au patriarche....

LE TEMPLIER

Au patriarche, dites-vous ? Et grâce de quoi ? Ce serait lui qui aurait voulu nous rendre service ?

NATHAN

Grâce à lui, nous connaissons ses parents, maintenant ; nous savons dès lors en quelles mains nous pourrions la remettre.

LE TEMPLIER

Lui en rendra grâce celui qui lui devra encore autre chose !

NATHAN

Or, c'est des mains de ses parents que vous aurez à la recevoir et non des miennes.

LE TEMPLIER

Pauvre Récha ! Quelle série d'infortunes, pauvre Récha ! — Ce qui ferait le bonheur d'autres orphelins fait ton malheur ! — Nathan ! et où sont-ils, ces parents ?

NATHAN

Vous demandez où ils sont ?

LE TEMPLIER

Et aussi qui ils sont.

NATHAN

Avant tout, on a découvert son frère et c'est à lui que vous aurez à la demander en mariage.

LE TEMPLIER

Un frère ? Quel est-il ce frère ? Soldat ? Prêtre ? — Expliquez-vous que je sache ce que je dois espérer.

NATHAN

Je crois qu'il n'est ni l'un ni l'autre, ou plutôt, — qu'il est l'un et l'autre. Je ne le connais point encore assez bien.

LE TEMPLIER

Que savez-vous encore de lui ?

NATHAN

C'est un galant homme chez lequel Récha sera heureuse.

LE TEMPLIER

Mais c'est un chrétien ? — Parfois, je ne sais vraiment ce que je dois penser de vous, — ne le prenez pas en mauvaise part, Nathan. — Ne sera-t-elle pas forcée de faire la chrétienne quand elle sera parmi les chrétiens ? Et, par l'habitude de le paraître, ne le deviendrait-elle pas à la fin ? Le froment si pur que vous avez semé, ne finira-t-il pas par être étouffé par l'ivraie ? — Et cela vous touche si peu ? — Malgré tout cela, comment pouvez-vous dire qu'elle sera heureuse avec son frère ?

NATHAN

Je le pense et je l'espère! — Et si, par malheur, elle manquait de quelque chose auprès de lui, ne lui restons-nous pas, vous et moi?

LE TEMPLIER

Comment aurait-elle besoin de quelque chose? Le frère procurera certainement à la sœur tout ce qu'elle pourra désirer; elle aura le boire et le manger; les parures et les friandises ne lui manqueront pas. Que pourrait-elle demander de plus? — Eh parbleu! certes, un mari? — Eh bien! le cher frère saura le lui procurer de même en temps opportun, aussi parfait qu'on en puisse trouver! le plus chrétien, le meilleur des maris! Nathan! Nathan! quel ange aviez-vous formé que les autres iront défigurer!

NATHAN

Ne craignez rien! L'ange restera toujours digne de notre amour.

LE TEMPLIER

Ne l'affirmez pas. Ne parlez pas, du moins, de *mon* amour! Car mon amour est jaloux de tout; il ne permettra pas qu'on lui dérobe la moindre chose! Pas même un nom! — Mais, tenez! — Soupçonne-t-elle déjà ce qui se passe à son égard?

NATHAN

C'est possible; bien que je ne sache pas comment elle en aurait appris quelque chose.

LE TEMPLIER

En tous cas, c'est de moi, le premier, qu'elle doit connaître le sort qui la menace. L'idée que j'avais conçue de ne plus la revoir et de ne pas lui parler avant que je ne puisse l'appeler ma femme, n'a plus de raison d'être. Je vole...

NATHAN

Restez! Où allez-vous ?

LE TEMPLIER

Je vais la trouver. Il me tarde de voir si l'âme de cette jeune fille est assez virile pour prendre la seule résolution qui soit digne d'elle !

NATHAN

Laquelle ?

LE TEMPLIER

Celle de ne plus se soucier de vous, ni de son frère.

NATHAN

Et après ?

LE TEMPLIER

Et de me suivre ; quand même elle devrait devenir ainsi la femme d'un musulman.

NATHAN

Restez ! vous ne la trouverez pas. Elle est chez Sittah, la sœur du Sultan.

LE TEMPLIER

Depuis quand ? et pourquoi ?

NATHAN

Si vous voulez trouver le frère avec elle, accompagnez-moi !

LE TEMPLIER

Le frère ? quel frère ? Celui de Sittah ou celui de Récha ?

NATHAN

Tous les deux, peut-être. Venez avec moi, je vous en prie, venez ! (Il l'emmène avec lui.)

SCÈNE VI

(Le harem de Sittah.)

SITTAH et RÉCHA, causant ensemble.

SITTAH

Que je suis heureuse de t'avoir près de moi, douce jeune fille ! — Mais n'aie pas le cœur si serré ! Ne sois pas si craintive, si timide ! Sois gaie ! sois plus communicative, plus confiante !

RÉCHA

Princesse !...

SITTAH

Pas ainsi ! ne dis pas : princesse ! Appelle-moi Sittah, — ton amie, — ta sœur ; appelle-moi ta petite maman ! Je

pourrais presque l'être. — Si jeune ! si sage ! si pieuse ! que de choses ne sais-tu déjà ! que n'as-tu pas lu !

RÉCHA

Moi, j'aurais tant lu ? — Sittah, tu te moques de la sottise de ta petite sœur. Je ne sais guère lire.

SITTAH

Oh ! la menteuse !

RÉCHA

Si fait ! je ne lis que médiocrement l'écriture de mon père. — Je pensais que tu parlais des livres.

SITTAH

C'est en effet des livres que je parle.

RÉCHA

Eh bien ! c'est avec difficulté que je lis les livres.

SITTAH

En vérité ?

RÉCHA

Rien de plus vrai. Mon père n'aime pas trop l'érudition froide des livres, qui ne pénètre dans le cerveau que par des caractères morts.

SITTAH

Ah ! que dis-tu là ? — Cependant il n'a pas tout à fait tort ! Et tout ce que tu sais, enfin...

RÉCHA

Tout ce que je sais, c'est par sa conversation que je l'ai appris, et je pourrais presque encore te dire comment, où, et pourquoi il m'a appris telle ou telle chose.

SITTAH

Il est vrai que de cette façon l'impression est plus durable et plus vraie; ainsi, d'un seul coup, l'esprit entier est pénétré.

RÉCHA

Je suis sûre que Sittah, elle aussi, a peu lu, n'a peut-être rien lu dans les livres.

SITTAH

Comment donc? — j'ai lu et je n'en suis pas plus fière. — Mais dis-moi ta raison de parler de la sorte? Parle hardiment.

RÉCHA

Sittah est si droite et si intègre; si naturelle, sans artifice; elle ne ressemble en tout qu'à elle-même...

SITTAH

Et après?

RÉCHA

A ce que dit mon père, les livres nous laissent rarement ces qualités.

SITTAH

Ah! quel homme que ton père!

RÉCHA

N'est-ce pas?

SITTAH

Comme il frappe presque toujours juste!

RÉCHA

N'est-ce pas? — Et ce père...

SITTAH

Qu'as-tu, ma chérie?

RÉCHA

Ce père...

SITTAH

Mon Dieu ! tu pleures !

RÉCHA

Et ce père!... Ah ! je ne puis plus le cacher ! Mon cœur se brise ! Il a besoin de s'épancher. (Elle se jette éplorée aux pieds de Sittah.)

SITTAH

Enfant, que fais-tu donc ? Récha!...

RÉCHA

Et ce père, je dois le perdre !

SITTAH

Tu devrais le perdre ? Comment cela ? — Sois tranquille ! — Cela ne sera pas ! — Lève-toi !

RÉCHA

Ce ne sera pas en vain que tu m'auras offert d'être mon amie, ma sœur !

SITTAH

Je le suis en effet ! — Mais, lève-toi donc ! sinon il faut que j'appelle du secours !

RÉCHA, s'efforçant de se lever.

Ah! pardon! de grâce! Ma douleur m'a fait oublier qui tu es! Devant Sittah, il ne faut point de sanglots, de désespoir. La froide et tranquille raison seule saura la gagner. La cause défendue par la raison aura son appui.

SITTAH

Explique-toi!

RÉCHA

Non, il est impossible que mon amie, ma sœur, permette qu'on m'oblige d'accepter un autre père! Oh jamais!

SITTAH

On voudrait t'imposer un autre père? Qui pourrait cela? Qui seulement en aurait l'idée, ma chérie?

RÉCHA

Qui? Ma bonne, ma méchante Daja le veut, — et elle pourra le faire. — Mais c'est que tu ne connais point cette bonne, cette méchante Daja! — Que Dieu le lui pardonne! — Qu'il l'en récompense! — Elle m'a fait tant de bien et tant de mal!

SITTAH

Si elle est capable de te faire du mal, elle ne peut pas être bonne.

RÉCHA

Mais si, elle l'est!

SITTAH

Quelle est-elle donc, cette Daja?

RÉCHA

C'est une chrétienne qui m'a soignée dans mon enfance, si bien soignée, — tu ne le crois pas? — qu'elle m'a empêchée de sentir l'absence d'une mère! Que Dieu le lui rende! — Mais c'est elle aussi qui m'a tant fait peur, qui m'a tant tourmentée?

SITTAH

De quelle façon t'aurait-elle tourmentée?

RÉCHA

Ah! la pauvre femme, — je te l'ai bien dit, — est chrétienne; elle est obligée de tourmenter les autres par charité. — C'est une de ces visionnaires qui s'imaginent savoir à elles seules la seule vraie voie, l'unique voie qui conduise vers Dieu!

SITTAH

Maintenant, je comprends tout.

RÉCHA

Ces gens se sentent le devoir de conduire dans cette voie tous ceux qui suivent une autre route. — C'est facile à s'expliquer de leur part; car, s'il est vrai que leur chemin seul soit le bon chemin, comment verraient-ils tranquillement leurs amis prendre une voie différente, qui les mènerait à la perdition, à la perdition éternelle!

Pour qu'il en fût autrement il faudrait d'abord trouver le moyen de haïr et d'aimer à la fois la même personne.

— Mais, en somme, ce n'est pas là ce qui me force à me plaindre hautement d'elle. Ses soupirs, ses avertissements, ses prières, ses menaces, j'aurais volontiers continué à supporter tout cela, bien volontiers; cela n'a jamais manqué de faire naître en moi de bonnes et utiles pensées. Et, après tout, nous sommes toujours flatté d'être aimé avec tant d'ardeur, que la personne qui nous aime ainsi ne saurait supporter l'idée d'être un jour séparée de nous pour l'éternité.

SITTAH

C'est bien vrai!

RÉCHA

Mais, — mais, cela va trop loin, maintenant. — Voici que la patience ou la réflexion ne suffisent plus.

SITTAH

De quoi s'agit-il donc?

RÉCHA

De ce qu'elle m'a révélé en ce moment même.

SITTAH

Quelle découverte t'a-t-elle donc faite?

RÉCHA

Oui, à l'instant seulement. En venant ici, nous avons passé près d'un temple chrétien tombé en ruines. Soudain, elle s'arrêta! elle sembla lutter avec elle-même; elle re-

garda, les yeux remplis de larmes, tantôt le ciel, tantôt moi. — « Tiens, me dit-elle à la fin, traversons ce temple. » Elle va ; je la suis, et mon regard parcourt avec terreur les ruines chancelantes. Puis, elle s'arrête encore, et je me trouve avec elle près des marches enfoncées des frêles débris d'un autel. Je me sentais défaillir, quand elle se jeta à mes pieds, les yeux noyés de larmes, se tordant les mains...

SITTAH

Ma pauvre enfant !

RÉCHA

Alors, elle invoqua la divine Vierge, qui aurait déjà exaucé tant de prières en ce lieu, qui aurait déjà fait tant de miracles ; elle me conjura, avec des regards de la plus sincère compassion, d'avoir pitié de moi-même, — de lui pardonner, du moins, si elle se voyait forcée de me révéler quels étaient les droits que son Église avait sur moi !

SITTAH, à part.

Malheureuse ! mon cœur me l'avait bien dit !

RÉCHA

Que j'étais chrétienne, baptisée ; que je n'étais pas la fille de Nathan ; qu'il n'était pas mon père ! O mon Dieu ! il ne serait pas mon père ! Sittah, Sittah, tu me vois de nouveau à tes pieds !...

SITTAH

Récha ! — Pas ainsi ! lève-toi ! — C'est mon frère qui arrive ! Lève-toi !

SCÈNE VII

SALADIN, LES PRÉCÉDENTES

SALADIN

Qu'y a-t-il, Sittah?

SITTAH

Elle est hors d'elle-même, mon Dieu !

SALADIN

Qui est-elle ?

SITTAH

Tu le sais bien...

SALADIN

La fille de notre Nathan ? Pourquoi dans cet état ?

SITTAH

Reviens à toi, mon enfant ! — C'est le Sultan.

RÉCHA , Qui se traîne à genoux devant Saladin, la tête baissée.

Je ne me relèverai pas, non ! — je ne veux pas regarder la face du Sultan ! — je ne veux pas admirer dans ses yeux le reflet de la justice et de la bonté éternelles...

SALADIN

Mais, — lève-toi donc !

RÉCHA

S'il ne me promet...

SALADIN

Viens ! je te promets... tout ce que tu voudras !

RÉCHA

Ni plus ni moins que de me laisser mon père, et de me laisser à lui. — Je ne sais point encore qui demande à être mon père ou qui peut le demander. Je ne désire point le savoir. Est-ce donc le sang seul qui fait le père ? rien que le sang ?

SALADIN, la relevant.

(A part.) (Je vois bien !) — Qui donc a eu la cruauté de te mettre — à toi-même — de telles choses dans la tête ? Est-ce donc si certain, déjà ? Est-ce donc prouvé ?

RÉCHA

Il faut bien que cela soit ainsi. Daja dit le savoir de ma nourrice.

SALADIN

De ta nourrice ?

RÉCHA

Qui s'était vue obligée de le lui confier en mourant.

SALADIN

En mourant ? — Pourquoi pas en radotant déjà ? — Et quand même ce serait vrai ? — En vérité : le sang seul ne fait pas le père, tant s'en faut ! il ne suffit guère chez les animaux ! c'est tout au plus s'il donne le premier droit de mériter le nom de père ! — N'aie pas peur ! — Sais-tu ce que j'ai encore à te proposer ? Du moment que

deux pères se disputent ta personne, laisse-les faire tous les deux. Acceptes-en un troisième ! Tu m'accepteras alors moi-même comme ton père !

SITTAH

Oh ! oui ! fais ainsi !

SALADIN

Je veux être un bon père ! un bien bon père ! — Mais, tiens ! voici qu'il me vient une idée meilleure encore. — A quoi bon enfin tous ces pères ? Ils pourront mourir. Il faudrait tâcher de trouver quelqu'un de notre âge, qui voudrait bien vivre avec nous. Ne connais-tu personne encore ?...

SITTAH

Ne la fais pas rougir.

SALADIN

C'est ce que je me suis justement proposé de faire. La rougeur embellit les laides, et elle ne rendrait pas plus belle encore la beauté ! — J'ai fait appeler ici ton père Nathan, et un autre encore, — encore quelqu'un. — Devineras-tu qui ? — Ici même ! tu le permettras, Sittah ?

SITTAH

Mon frère !...

SALADIN

Rougis tant que tu voudras devant lui, ma chère fille.

RÉCHA

Devant qui aurais-je à rougir ?

SALADIN

Petite hypocrite ! Eh bien ! pâlis donc, si cela te plaît mieux ! — Tu feras ce que tu voudras et comme tu pourras ! (Une esclave entre et parle à Sittah.) Seraient-ils arrivés déjà ?

SITTAH, à l'esclave.

C'est bien ! qu'ils entrent ici. — Ce sont eux, mon frère ! —

SCÈNE VIII ET DERNIÈRE

NATHAN, LE TEMPLIER et LES PRÉCÉDENTS

SALADIN

Ah ! mes chers bons amis ! — Avant tout, Nathan, il faut que je t'informe que tu peux faire prendre ton argent aussitôt que tu voudras !...

NATHAN

Sultan !...

SALADIN

D'ailleurs, je suis maintenant à ton service.

NATHAN

Sultan !

SALADIN

La caravane est arrivée. Je suis maintenant plus riche que je ne l'ai été depuis longtemps. Viens ! dis-moi ce

qu'il te faut pour entreprendre quelque chose de grand !
Je le sais bien, vous autres commerçants n'avez jamais
trop d'argent !

NATHAN

Pourquoi commencer par cette bagatelle ! Je vois là-
bas des yeux en pleurs qu'il me tarde bien plus de sécher.
(Il s'avance vers Récha.) Tu as pleuré ? Qu'as-tu ? Es-tu
encore ma fille ?

RÉCHA

Mon père!...

NATHAN

Nous nous entendons, cela suffit. — Sois de bonne
humeur ! sois résolue ! Pourvu que ton cœur soit encore
tout à toi ! Pourvu que ton cœur ne soit menacé d'aucune
autre perte ! — Ton père te reste !

RÉCHA

Je n'en redoute aucune autre !

LE TEMPLIER

Aucune ? Eh bien ! alors je me suis trompé ! Ce qu'on
ne craint pas de perdre, on n'a jamais voulu le possé-
der. Jamais on ne l'a désiré. — C'est bien ! c'est très-bien !
— Voilà qui change tout, Nathan ! — Saladiu, nous
sommes venus ici d'après tes ordres. Mais je t'avais
induit en erreur : ne te donne plus tant de peines,
maintenant.

SALADIN

Voilà que tu t'empportes de nouveau, jeune homme !

— Faut-il donc que tout le monde te fasse des avances, que tous te devinent ?

LE TEMPLIER

Mais, enfin, tu le vois bien, Sultan, tu l'as entendu.

SALADIN

En vérité, c'est dommage que tu n'aies pas été plus sûr de ton affaire.

LE TEMPLIER

Je le suis assez à l'heure qu'il est.

SALADIN

Qui s'entête ainsi sur un bienfait, l'annule. Ce que tu as sauvé ne t'appartient pas pour cela ; autrement, le brigand que l'avarice pousse au feu serait un héros aussi bien que toi ! (Il s'avance vers Récha pour l'amener au templier.) Viens ! ma chère fille, viens ! N'y regarde pas de si près avec lui. S'il était autrement, s'il était moins vif et moins fier, il se serait bien gardé de te sauver. Il faut bien tenir compte de ses défauts, à cause de ses qualités. — Viens ! confonds-le ! fais toi-même ce qu'il lui convenait de faire ! Confesse que tu l'aimes ! offre-toi à lui ! S'il te refuse avec dédain, s'il oublie jamais comment, par cette démarche, tu as fais incomparablement plus pour lui qu'il n'a fait pour toi... — qu'a-t-il donc fait de grand pour toi ? il s'est laissé un peu enfumer ! c'est beaucoup, en effet ! — alors, il est sûr qu'il n'y a rien en lui de mon

frère Assad. Il n'aurait que son masque, mais non pas son cœur. Viens, ma fille.

SITTAH

Va donc, ma chérie ! C'est encore peu de chose pour ce que tu lui dois ; ce n'est rien encore.

NATHAN

Saladin ! Sittah ! Arrêtez-vous !

SALADIN

Toi aussi ?

NATHAN

Il y a encore quelqu'un qui doit se mêler de cette affaire...

SALADIN

Qui le niera ? Sans doute, Nathan, un père adoptif tel que toi doit avoir une voix ! la première, si tu le veux bien. — Tu vois que je connais tous les détails de l'affaire.

NATHAN

Pas tout à fait ! — Ce n'est pas de moi que j'ai voulu parler. C'est un autre, un tout autre que je prierais Saladin d'entendre, avant d'aller plus loin.

SALADIN

Qui est-ce donc ?

NATHAN

Son frère !

SALADIN

Le frère de Récha ?

NATHAN

Lui-même !

RÉCHA

Mon frère ? J'ai donc un frère ?

LE TEMPLIER, se redressant, après avoir été inquiet et distrait sans mot dire.

Où est-il donc ce frère ? N'est-il point encore arrivé ?
C'est ici que vous avez dit que je devais le rencontrer.

NATHAN

Prenez patience !

LE TEMPLIER, avec amertume.

Il lui a trouvé un père, — ne saurait-il lui trouver un frère ?

SALADIN

Il ne manquait plus que cela, chrétien ! Un si vil soupçon n'aurait jamais passé les lèvres d'Assad. — C'est bien, va toujours !

NATHAN

Pardonne-lui ! — Je ne lui en veux pas ! — Qui sait ce que nous aurions pensé à sa place, à son âge ! (S'approchant amicalement du templier.) C'est naturel, chevalier ! le soupçon est la suite de la méfiance. — Si vous m'eussiez cru digne, du premier abord, de me confier votre *véritable* nom...

LE TEMPLIER

Comment ?

NATHAN

Vous n'êtes point un Stauffen.

LE TEMPLIER

Qui suis-je donc ?

NATHAN

Votre nom n'est point Curd de Stauffen.

LE TEMPLIER

Comment me nommerais-je donc ?

NATHAN

Votre nom est Len de Filneck.

LE TEMPLIER

Comment ?

NATHAN

Cela vous étonne ?

LE TEMPLIER

Avec raison ! Qui dit tout cela ?

NATHAN

Moi, qui saurai vous apprendre bien autre chose encore.
Cependant, je ne veux point vous démentir.

LE TEMPLIER

Vraiment ?

NATHAN

Il se pourrait bien que cet autre nom vous appartînt
de même.

LE TEMPLIER

Je le crois bien ! (A part.) C'est Dieu qui lui a inspiré cela !

NATHAN

Car votre mère fut une Stauffen. Son frère, votre oncle, qui vous a élevé, auquel vous fûtes remis par vos parents en Allemagne, quand le rude climat de ce pays les eût forcés de revenir ici, cet oncle s'appelait Curd de Stauffen ; peut-être vous a-t-il adopté comme son fils. — Dites, est-ce depuis longtemps que vous êtes arrivé ici avec lui ? Et vit-il encore ?

LE TEMPLIER

Que dirai-je ? — Nathan, en effet, c'est comme vous le dites. — Il est mort. Je ne suis arrivé ici qu'avec les derniers renforts de notre Ordre. — Mais, qu'a de commun tout cela avec le frère de Récha ?

NATHAN

Votre père...

LE TEMPLIER

Comment ! Vous l'auriez connu aussi ? Lui-même ?

NATHAN

Il était mon ami.

LE TEMPLIER

Votre ami ?... Est-ce possible ? Nathan...

NATHAN

Son nom fut Wolf de Filneck ; mais il n'était pas Allemand...

LE TEMPLIER

Vous savez même cela ?

NATHAN

Il avait épousé une Allemande ; il n'était allé que pendant peu de temps en Allemagne...

LE TEMPLIER

N'en dites pas davantage, je vous en prie ! — Mais le frère de Récha ? le frère ?...

NATHAN

C'est vous !

LE TEMPLIER

Moi ? Moi, son frère ?

RÉCHA

Lui, mon frère ?

SITTAH

Frère et sœur ?

SALADIN

Ils seraient frère et sœur ?

RÉCHA, s'avancant vers le templier.

Ah ! mon frère !

LE TEMPLIER, qui fait quelques pas en arrière.

Son frère !

RÉCHA, qui s'arrête tout court et s'adresse à Nathan.

Cela ne peut pas être ! Cela n'est pas possible !

cœur ne lui en dit rien ! Nous sommes des imposteurs, mon Dieu !

SALADIN, au templier.

Des imposteurs ! Eh quoi, tu penserais ainsi ? Tu serais capable de concevoir un tel soupçon ? C'est toi seul qui es l'imposteur ! Car tout est mensonge en toi : ta figure, ta voix, ton maintien, rien de cela ne t'appartient ! Tu ne voudrais pas reconnaître une telle sœur ? Va donc !

LE TEMPLIER, s'approchant humblement du Sultan.

Ne te méprends pas ainsi sur mon étonnement, Sultan ! Ne méconnais ni ton Assad, ni moi-même dans un moment aussi difficile, car tu n'auras jamais vu ton Assad dans un pareil embarras. (S'avançant soudainement vers Nathan.) Vous m'ôtez et vous me donnez, Nathan, à la fois et largement ! — Non, vous me donnez plus, infiniment plus que vous ne m'ôtez ! (Embrassant Récha.) Ah ! ma sœur ! ma sœur !

NATHAN

Blanda de Filneck.

LE TEMPLIER

Blanda ? Blanda ? — et non Récha ? — Mon Dieu ! vous la répudiez ? Vous lui rendez son nom chrétien ? — Vous la répudiez à cause de moi ? — Nathan ! Nathan ! pourquoi lui faites-vous sentir le dépit que vous avez contre moi ?

NATHAN

Y pensez-vous ? — O mes enfants ! mes chers enfants

Par hasard, le frère de ma fille ne sera-t-il pas aussi mon enfant, quand il le voudra. (Tandis que Nathan se livre aux caresses de Récha et du templier, Saladin s'approche de sa sœur avec un étonnement inquiet.)

SALADIN

Qu'en dis-tu, ma sœur ?

SITTAH

J'en suis touchée.

SALADIN

Et moi, — je tressaille à l'idée d'un plus grand attendrissement encore ! Prépare-toi aussi bien que tu pourras.

SITTAH

Que veux-tu dire ?

SALADIN

Nathan, j'aurais un mot à te dire. — (Sittah s'approche de Récha et du templier pour les féliciter. Nathan rejoint Saladin qui parle bas avec lui.) Ecoute-moi, Nathan : n'as-tu pas dit tout à l'heure que leur père n'était pas né en Allemagne ? Qu'était-il donc ? quelle fut sa patrie ?

NATHAN

Lui-même n'a jamais voulu me le confier ; je n'en ai rien appris de sa bouche.

SALADIN

Il n'était pas né en Occident, il n'était pas un Franc ?

NATHAN

Il est bien convenu qu'il ne l'était pas. La langue qu'il aimait le mieux à parler était le persan...



SALADIN

Le persan? le persan? — Que me faut-il de plus? —
C'est lui ! c'était lui !

NATHAN

Qui donc !

SALADIN

Assurément, mon frère ! mon Assad, bien certainement !

NATHAN

Eh bien ! comme l'idée t'en est venue de toi-même, en
voici la preuve dans ce livre. (Il lui remet le bréviaire que le
frère convers lui avait donné.)

SALADIN , l'ouvrant rapidement.

Ah ! c'est sa main ! je la reconnais bien aussi !

NATHAN

Ils n'en savent rien encore. C'est à toi à décider seul ce
qu'ils doivent en apprendre !

SALADIN , feuilletant le livre.

Je ne reconnaitrais pas les enfants de mon frère ? mes
propres enfants ? Je ne les adopterais pas, pour te les
laisser ? — (Il parle plus haut.) Sittah ! ce sont les enfants
de notre frère ! (Il court vers eux.)

SITTAH

Qu'entends-je ! — Cela ne pouvait être autrement.

SALADIN , au templier.

Enfin, mon capricieux, tu seras bien forcé de m'aimer !

(A Récha.) Maintenant, je serai pour toi ce que je t'avais offert d'être, que tu le veuilles ou non !

SITTAH

Et moi de même !

SALADIN, revenant au templier.

Mon fils ! mon Assad ! fils de mon Assad !

LE TEMPLIER

Je serais de ton sang ! — Ainsi, les rêves avec lesquels on avait bercé mon enfance, — étaient plus que des rêves, après tout ! (Il se jette aux pieds du Sultan.)

SALADIN, le relevant.

Voyez le scélérat ! Il en a su quelque chose et il aurait pu faire de moi son meurtrier ! — Tu me le paieras !
(Ils s'embrassent.)

FIN

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

Les Bleus et les Blancs , par Eueune ARAGO. 2 vol. gr. in-18 jésus.	6	fr. ..
Justice par Charles HABENECK. 1 vol. grand in-18 jésus.	2	..
Une Aventure sur la Mer Rouge , par Louis DEVILLE. Illustrations de C. RUDHART. un charmant volume, grand in-18 jésus.	3	50
Bouche de fer , par Paul FÉVAL. 1 vol. gr. in-18 jésus	3	..
Don Juan de Padilla , roman historique, par le COMTE DU HAMEL, député au Corps législatif. 1 vol. gr. in-18 jésus	3	..
Excentricités du Langage , par LORÉDAN-LARCHER. 4 ^e édition. 1 vol. in-18 jésus.	3	50
Une Femme libre , par madame la comtesse DASH, 1 joli vol. gr. in-18 jésus	3	..
Histoire d'un Mendiant , par madame Olympe Au- DOUARD. 1 vol. gr. in-18 jésus	3	..
Les Joies dédaignées , scènes de Jeunesse, par E. MANUEL. 1 joli vol. gr. in-18 jésus	3	..
Le Manuscrit de ma Cousine , par H.-T. LEIDENS. 1 charmant vol. gr. in-18 jésus,	3	..
La Pêche d'un Mari , par Hippolyte LUCAS. 1 beau vol. gr. in-18 jésus.	3	..
Une Possédée en 1862 , par Isabelle JULIARD. 1 vol. gr. in-18 jésus.	2	..
La Réputation d'une Femme , par madame la prin- cesse de SOLMS. 1 vol. gr. in-18 jésus	3	..
Une série d'aventures , par le général D'ORGONI, 1 vol. in-8°.	3	50
Un sauvage à Paris , par Gaston FOURCADE-PRUNET. 1 vol. gr. in-18 jésus.	3	..